910.4
Des IVoi
88459

00088459

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

VOIAGE
DU MONDE
DE
DESCARTES.

88459

Suivant la Copie.

A PARIS,
Chez la Veuve de SIMON BÉNARD.

M. DC. XCI.

00088459

AVIS.

IL y a prés de trois ans que ce Livre est en état de paroître; & s'il étoit de quelque importance d'en convaincre le public, on pourroit le faire par le témoigna-
e personnes non suspectes en cette ma-
re; & qu'on n'auroit nulle peine à croire,
'elles parleroient en faveur de l'Au-
r. Les Lecteurs pourront s'en apercevoir
deux ou trois endroits qui ont quelque
port à ce tems-là, & qu'on n'a pas jugé
t néceſſaire de changer. Telle eſt la guer-
entre Monsieur Arnauld & le Pere de
albranche de l'Oratoire, dont on fait le
il sans faire mention de la cessation d'ar-
s, ou d'une espece de treve qui s'est faite
puis entr'eux. Mais on croit qu'il est à
opos d'avertir ceux qui ne sont pas obli-
z d'être si exactement instruits de ces sor-
s de choses, que la Carte de la Lune dont
n décrit assez au long un hémisphere dans
voïage du Monde de Descartes, n'est
oint une chose nouvelle: & que le Platon,
Aristote, le Gassendi, le Mersenne, &c.

ne ſont point des contrées & des terres dé-
couvertes depuis peu dans ce vaſte païs, &
ajoûtées à la Carte par l'Auteur de ce Liv[re].
Il y a long-tems que ces lieux ſont conn[us]
aux Aſtronomes, & qu'ils ont été érigez e[n]
Seigneuries en faveur des grands hom[mes]
dont ils portent les noms. On les voit da[ns]
l'Almageſte de Riccioli, & chez pluſieu[rs]
autres Mathématiciens qui traittent des ob-
ſervations des Eclipſes de la Lune.

Quelques-uns pourroient encore dema[n]-
der pourquoi le Pere Merſenne a été aſſ[ocié]
par Monſieur Deſcartes à la conſtruction d[e]
ſon Monde plûtôt que tant d'autres fameu[x]
Cartéſiens qu'il auroit pû choiſir. A quoi [je]
répons que le Pere Merſenne a eu la préf[é]-
rence non ſeulement parce qu'il étoit par[ti]-
culierement eſtimé & aimé de Monſie[ur]
Deſcartes auſſi-bien que de tous les autr[es]
fameux Philoſophes de ſon tems; mais e[n]-
core parce qu'il ſe trouva preſque ſeul en é[tat]
de l'aider dans cette grande entrepriſe, lo[rſ]-
qu'il la commença: les autres Cartéſie[ns]
illuſtres n'aïant quité nôtre monde que d[e]-
puis lui.

IDE'E GENERALE
DE L'OUVRAGE.

LA maniere dont Lucien commence son Histoire véritable, est la plus commode du monde. Il déclare d'abord à son Lecteur que tout ce qu'il ... dire est faux. Aprés quoi s'abandonnant à ...magination, il jette indifféremment sur le ...er toutes les folies qu'elle lui fournit. Par ...oien on se délivre de la plus grande peine ...l y ait dans la composition de ces sortes ...uvrages, qui consiste à garder toûjours la ...emblance dans la narration : obligation ...nent indispensable pour tout Ecrivain qui ...te. Le mal de cet exorde, est qu'il ne peut ...ervir deux fois, & qu'il commence à pa...tre usé dés là qu'il cesse d'être tout neuf. ...st une liberté que le public ne pardonne qu'à ...ui qui s'est avisé de la prendre le premier. ...st un tour qu'on ne peut imiter, sans passer ...r plagiaire; & un trait d'esprit qui n'a plus ...n de surprenant ni d'agréable. Cette réflexion ...nte à la difficulté qu'on devinera bien que j'ai ... à observer la rigoureuse loi de la vrai-sem...ce dans mon Histoire, persuadera ceux qui ...iront que j'ai envié plus d'une fois à Lucien ... heureux expédient; & je n'en disconvien...i pas. Mais j'ajoûteray qu'une seconde ré-

 flexion

flexion m'auroit infailliblement déterminé à n
autre parti, que celui-là, quand j'aurois p
d'ailleurs le prendre avec bienséance. Je su
Philosophe, & la profession que je fais de l'êtr
ne me permet pas de m'accommoder d'une tel
le conduite. Le caractere d'un Philosophe
c'est de dire toûjours ou de s'imaginer dire to
jours la verité ; ou du moins de vouloir to
jours sembler la dire. M'en écarter de gaïeté
cœur, & affecter de paroître le faire, pour si
vre l'exemple du plus grand ennemi que les P
losophes aïent jamais eu, ç'auroit été soûter
mal une qualité, dont je me fais trés-gran
honneur. Ainsi je n'aurois eu garde de me se
vir jamais d'un pareil debut, & de faire ente
dre à mes lecteurs, comme Lucien, que to
ce que j'avois à leur dire étoit faux. Je les av
tis même dés à present, que j'ai une intenti
toute contraire, & que je prétends donne
mon Histoire un air de verité, qui seroit cap
ble de persuader aux plus incrédules, que to
ce que j'y raconte est assurément vrai, n'ét
le préjugé avec lequel on la lira : & qui fe
qu'avec toute la peine que j'ai prise à me ren
croïable, personne cependant ne me croi
Quoi qu'il en soit, car aprés tout je ne veux p
aussi faire en cela trop de violence à l'esprit
mes lecteurs, voici en peu de mots le dessein
cet ouvrage.

J'y raconte les particularitez d'un voïage, que ai fait au Monde de Descartes. Je commence par l'occasion, que le hazard me présenta, de faire fort commodément ce voïage, & qui merite d'être sçeuë. Dans toute la suite de l'Histoire, selon que les incidents m'y engagent, expose le plus nettement, & le moins desagréablement qu'il m'est possible, la plûpart des incipaux points de la Philosophie de Descars. J'en examine plusieurs en chemin faisant, j'en réfute la plûpart d'une maniere, ce me emble, assez intelligible, & qui pour l'ordiaire aura quelque chose de nouveau. J'ai tâhé de varier, & d'égaïer un sujet aussi mélanlique, & aussi sec, que le peuvent être des atiéres de Philosophie, tant par la diversité es incidents, qui me donnent occasion de les aiter, que par quelques points particuliers & Tez curieux de l'Histoire du Cartésianisme, & ême par quelques conversations assez animées le gens, qu'on ne sera pas fâché d'y entendre parler. Enfin la derniere & la principale chose que j'y fais, c'est l'examen & la discussion du ystême géneral du Monde de M. Descartes, & la disposition des principales parties de ce Monde, telle qu'il la propose dans son Livre es Principes, & dans celui qui a pour titre, *Traité de la lumiere*, ou *le Monde de M. Descartes*, dont il parle si souvent dans ses Lettres

 au

au Pere Merſenne; mais qui ne fut imprim qu'aprés ſa mort: & j'eſpere, par cette diſcuſſion rendre évidente une propoſition, qu'on déja ſouvent avancée, mais qui a toûjours paru, & qui paroîtra encore, comme je m'y a tends bien, paradoxe à pluſieurs. Sçavoi qu'il ne s'eſt gueres veu d'hypothêſe de Philoſophie moins juſte & moins ſuivie, que ce de M. Deſcartes; & dont les concluſions aie moins de liaiſon avec les principes.

Cette propoſition, dis-je, a toûjours ſemblé paradoxe, parce qu'elle eſt contraire à l' dée qu'on a aſſez communément de cette Ph loſophie. On convient bien, que quelques-uns de ſes principes n'étant que de pures ſuppoſitions ſans preuve, l'eſprit d'abord n' trouve pas trop ſon compte; mais on prétend que ces ſuppoſitions étant une fois receuës, tout le reſte ſuit d'une maniere ſi naturelle, avec tant d'ordre & de clarté, qu l'évidence des conſéquences ſe répandant, pour ainſi dire, ſur les principes, l'eſpri commence de lui-même à regarder comme des veritez, ce qu'on ne lui avoit propoſé auparavant, que comme de pures ſuppoſitions.

Cela peut être vrai de quelques endroits d la Philoſophie de M. Deſcartes, & principalement de ceux où il traite de la nature d quelques-unes des qualitez ſenſibles, deſquel

Il eſt difficile de n'être pas content, quand on les lit ſans préoccupation. Mais je croi que cela eſt faux de la diſpoſition génerale de ſon Monde, & des conſéquences qu'il en tire. Et c'eſt ſur tout cette partie de ſa Philoſophie que j'ai deſſein d'examiner plus à fond. C'eſt celle de toutes qu'on a le moins attaquée. On y a fait quantité d'objections ſur ſa Métaphyſique ; ſur les nouvelles démonſtrations qu'il a crû donner de l'exiſtence de Dieu, de la diſtinction du corps & de l'ame ; ſur ſon ſyſtême de la lumiere ; ſur ſes régles du mouvement, & ſur celles de la réfléxion & de la réfraction. Mais peu de gens l'ont inquieté ſur l'hypothêſe de ſes Tourbillons, qui eſt cependant le fondement de tout ce qu'il enſeigne touchant le mouvement des planettes, le flux & le reflux de la mer, la légereté, la peſanteur des corps ; & de tout ſon ſyſtême de la lumiere, pour lequel il a eu tant de complaiſance.

Je ne veux pas dire, qu'on ne lui ait point fait pluſieurs difficultez ſur chacun de ces derniers articles ; car une infinité de gens l'ont attaqué là-deſſus. Mais je dis ſeulement, qu'on les a rarement examinez par rapport à ſon hypothêſe génerale, avec laquelle j'entreprens de montrer que ce qu'il a écrit ſur la plûpart de ces matiéres en particulier, ne s'accorde

point du tout. Et c'eſt principalement en cela, que la relation de mon Voiage aura quelque choſe de nouveau.

Au reſte, ſi je réüſſiſſois dans ce dernier point, qui preſque ſeul m'a déterminé à traiter ce ſujet; je pourrois me vanter d'avoir été le plus fâcheux adverſaire que M. Deſcartes ait jamais eu. Car ce qui diſtingue cet homme fameux d'avec tous les autres Philoſophes, ce n'eſt pas d'avoir heureuſement expliqué quelques phénomenes particuliers de la nature, (cela lui eſt commun avec quantité d'autres tant anciens que modernes) mais c'eſt d'avoir eu une aſſez grande étenduë de génie pour faire le ſyſtême entier d'un Monde ſi bien imaginé, qu'en ſuppoſant des principes trés-ſimples & trés-faciles à entendre, il pût rendre raiſon de tout ce qui ſe paſſe dans la nature. C'eſt cette entrepriſe, dont pluſieurs croient qu'il eſt venu à bout, qui lui a fait tant d'honneur & acquis tant de réputation. Montrer donc que ce ſyſtême eſt plein de contradictions, qu'il n'eſt nullement ſuivi, qu'une ſuppoſition en détruit une autre, ce ſeroit l'attaquer dans ſon fort, & le bleſſer dans l'endroit le plus ſenſible: on verra dans la ſuite de cette Hiſtoire ce qu'il en faut penſer.

TA

TABLE.

PREMIERE PARTIE.

RElations différentes du Monde de Descartes. Page 1.
Conversation de l'Auteur de ce Livre avec un Vieillard Cartesien, & l'occasion du Voiage qu'il a fait au Monde de Descartes. 5
Dessein de M. Descartes de trouver le secret de l'union du corps & de l'ame, & celui de les séparer & de les réünir quand il voudroit. 9
Progrés de M. Descartes dans la connoissance de l'homme. 10
Secret de l'union & de la séparation du corps & de l'ame trouvé par M. Descartes. 16
Usage de ce secret. 19
Que M. Descartes n'est pas mort. 25
Secret de l'union & de la séparation du corps & de l'ame connus avant M. Descartes. 31
M. Descartes se retire dans les espaces indéfinis, & se prépare à y bâtir un Monde semblable au nôtre. 32
L'Auteur est invité par le Vieillard Cartésien, & par l'esprit du Pere Mersenne, à venir voir bâtir le Monde de Descartes. Conversation de l'Auteur avec l'esprit du Pere Mersenne. 38
Explication de la maniere dont se fait l'apparition des esprits. 43
Avanture d'un petit Négre valet de M. Régius Medecin d'Utrecht, d'abord ami, & depuis ennemi de M. Descartes. 46
L'ame de l'Auteur se sépare de son corps par le secret de M. Descartes. 53
Comment, selon les principes de Descartes, tout ce qui

se

se fait dans le corps, quand il est animé, s'y peut faire en l'absence de l'ame. 54

SECONDE PARTIE.

D*Epart de l'Auteur avec le Vieillard Cartésien & le P. Mersenne, pour le Monde de Descartes.* 58
Ce que c'est que l'air, & de quelles parties il est composé. ibid.
En quoi consiste la fluidité des corps liquides. 59
Le mouvement de soi-même est perpetuel. 63
Fausseté de l'axiome de Descartes, qu'il y a toûjours une égale quantité de mouvement dans le monde, entendant le mot de mouvement selon la définition de Descartes. 66
De la maniere dont les esprits s'entretiennent ensemble. 69
Les voïageurs rencontrent en chemin Socrate, Platon & Aristote, & à quelle occasion. 71
Leur entretien avec ces Philosophes, & quelques particularitez assez curieuses de leur histoire. 74
Réfutation de la Méthode & des Meditations de Descartes par Aristote. 79
Railleries du Vieillard Cartésien & du P. Mersenne sur la Sphére du feu, imaginée par Aristote. 89
Contradictions de Descartes. 92
Ses Disciples ont tâché d'en cacher une dans la Traduction Françoise de ses Ouvrages. 94
Procés intenté autrefois aux Cartésiens touchant la Sphére du feu. 98
Description du Globe de la Lune. 101
Cyrano de Bergerac trompé par l'esprit familier de Socrate dans le Globe de la Lune. 102
Les inégalitez que l'on voit dans la Lune sont en partie

des mers & en partie des terres partagées, entre les plus illustres Mathématiciens & Philosophes, comme on le voit dans les Cartes de ce Païs. 103

Les Vöiageurs descendent au Gassendi, & de là au Mersenne. ibid.

Ils parcourent l'Hémisphere de la Lune, opposé à la terre. 104

On leur refuse l'entrée du Platon ; & pourquoi. 105

Ils arrivent à l'Aristote, qu'ils trouvent gardé comme une ville de guerre ; & pourquoi. 107

L'Auteur y trouve & y reconnoit son Régent de Philosophie, ancien Professeur de l'Université de Paris. 107

Description du Lycée de la Lune. 110

Le Vieillard Cartésien y reconnoit Voëtius, l'ennemi le plus déclaré de tous ceux que M. Descartes eût en Hollande. 113

Quelques particularitez de la vie de M. Descartes, & de ses avantures durant son séjour de Hollande. 114

Caractére de Voëtius. 117

Négotiation des Vöiageurs avec Voëtius, pour la réünion des Péripatéticiens & des Cartésiens. 124

Projet d'accommodement donné par Voëtius aux Vöiageurs. 127

Continuation de leur voïage avec deux ames Péripatéticiennes, dont Voëtius les fit accompagner jusqu'au Monde de Descartes. 128

Rencontre qu'ils firent de l'ame d'Hermotime, de celle de Lamia Préteur Romain, & de celle du Docteur Scot. ibid.

Dispute des ames Péripatéticiennes avec le P. Mersenne & le Vieillard Cartésien, touchant les accidens absolus. 132

Explication du mistere de l'Eucharistie par Descartes insoûtenable. 135

Rencontre de Cardan au Globe de la Lune, dans la pres-

presqu'Isle des Rêveries, & les sujets de chagrin qu'il y a. 137
Retour des Voïageurs au Mersenne. 139
Lecture qu'ils y firent du projet d'accommodement donné par Voëtius, contenant la réfutation de plusieurs points de la Philosophie Cartésienne. 140
Réfutation des démonstrations de Descartes touchant l'éxistence de Dieu, par un Mandarin de la Chine. 164
Arrivée des Voïageurs au Monde de Descartes. 179

TROISIEME PARTIE.

Reception des Voïageurs par M. Descartes. 181
Conversation de l'Auteur avec M. Descartes touchant l'état où se trouve la Philosophie Cartésienne dans nôtre monde. ibid.
Sentimens de M. Descartes sur la fameuse experience du vuide attribuée à M. Pascal, & dont Descartes prétend être l'Auteur. 188
Ce qu'il pensa autrefois du Livre des Sections Coniques, fait, disoit-on, par M. Pascal à l'âge de seize ans. ibid.
Des Eloges outrez des Panégyristes de M. Pascal, & de la Préface du Livre de l'Equilibre des Liqueurs. 192
Projets de M. Descartes pour faire valoir sa Philosophie, lors qu'il étoit encore dans nôtre monde. 195
Comme il voulut engager les Jesuites dans son parti, & ensuite les Peres de l'Oratoire, & M. Arnauld. ibid.
Decrets de la Congrégation de l'Oratoire contre le Cartésianisme & le Jansénisme. 200
Guerre du P. Malbranche de l'Oratoire, & de M. Arnauld. Caractére du premier. 203
Comparaison de M. Arnauld avec l'Amiral de Châtillon. 208

M. Descartes bâtit son Monde en présence des Voïageurs, & en le bâtissant il explique les principaux endroits de son Systéme. 217

Embarras des Ambassadeurs de l'Aristote. 228

Retour des Voïageurs, & leur arrivée dans nôtre monde. 245

En quel état l'ame de l'Auteur trouva son corps. 246

Elle se place en qualité d'Ame Cartésienne dans la glande Pinéale. ibid.

QUATRIEME PARTIE.

Zele de l'Auteur devenu Cartésien, pour le progrés de la Secte; & qu'il témoigne à M. Descartes da[illegible]*ttre qu'il luy écrit aprés son retour.* 251

Il s[illegible]*arassé par d'habiles Peripatéticiens.* ibid.

A[illegible]*rdinaires contre le Systéme de Descartes,* [illegible] *& réfutez.* 252

[illegible] *quelque fois à M. Descartes pour le réfuter* [illegible]*ment.* 254

L[illegible]*vement de la matiere paroit n'être pas impossible* [illegible] *le Systême Cartésien.* 256

Nouvelle maniere d'en prouver la possibilité. 258

Autres difficultez tirées des principes même de M. Descartes, proposées par les Péripatéticiens à l'Auteur, dont il demande la solution à M. Descartes. 267

Premier Argument. Que par les principes de Descartes on prouve que le soleil & les étoiles doivent être des corps opaques comme les planettes & la terre. 268

Second Argument. Que par les principes de Descartes nous ne devrions point voir les étoiles, ni même le soleil. 273

Troisiéme Argument. Que par les principes de Descartes il est impossible que la terre ait un Tourbil-

lon

lon particulier dans le grand Tourbillon *solaire*. 284

Conséquence de la Démonstration précédente pour l'Astron[illegible] & pour la Physique. La Lune ne doit plus tourner autour de la Terre, ni les Satellites de Jupiter autour de Jupiter. 296

Les corps pesans ne doivent plus descendre vers le centre de la Terre, mais ils doivent aller vers le Soleil. ibid.

Il n'y auroit plus de flux ni de reflux de la Mer. [illegible]8

Le principe general de tous les effets Physiques de ce bas monde ne subsiste plus. 300

Variations de M. Descartes, sur les proprietez de ses Elémens. 303

Les argumens Physiques qui sont foibles contre Copernic, touchant le mouvement de la Terre, sont forts contre les Cartésiens. 304

Propositions de la derniere conséquence [illegible]ysique avancées sans preuve, & supposées co[illegible]rai-semblance par M. Descartes. [illegible]05

L'Auteur conjure M. Descartes de luy en[illegible] tion de toutes ces difficultez.

FIN.

VOIA

VOIAGE DU MONDE DE DESCARTES.

PREMIERE PARTIE.

IL en est du Monde de M. Descartes, comme de ces Païs nouvellement découverts, dont on fait des relations si differentes, & qui se contredisent souvent les unes les autres. On n'eut pas plûtôt entendu parler de ce nouveau Monde, qu'une infinité de gens François, Anglois, Hollandois, firent résolution de l'aller reconnoître. Les Espagnols, quelque part qu'ils prennent aux nouvelles découvertes, voiant qu'il ne s'agissoit là ni de mine d'or, ni de mine d'argent, ni d'indigo, ni de gingembre, parurent ne s'en pas mettre fort en peine. De quoi ceux qui avoient le plus contribué à celle-ci ne furent pas trop fâchez, croiant avoir sujet d'apprehender que l'Inquisition ne les y vint inquieter. Car entr'autres choses dans ce Monde là la terre tourne autour du soleil, aussi-bien que dans celui de Copernic. Et l'on sçait que M. Descartes *Desc.* a fait à cette occasion plus d'une fois reflexion *Tom. 2.* sur l'accident du pauvre Galilée. Je ne sçai mê- *let. 43. 75.*

me, si ce n'est point pour cela qu'il s'est si fort appliqué à prouver ce paradoxe, que la terre est
Part. 3. Princ. n. 26. en repos, toute emportée qu'elle est par la matiere du tourbillon du Soleil, autour de cet Astre. Quoi qu'il en soit, plusieurs de ceux qui prétendent avoir le mieux examiné ce païs, en ont fait leur rapport; mais si diversement, qu'on ne sçait presqu'encore ce qu'on en doit penser. Si on en croit les uns, ce n'est pas un Monde, mais un cahos: tout y est en desordre & en confusion. On ne peut pas même s'y remuer. Il n'y a ni lumiere, ni couleurs, ni chaud, ni froid, ni secheresse, ni humidité. Les plantes, les animaux n'y vivent point. On y a non seulement droit, mais même on y a ordre de douter de tout. On vous y disputera hardiment la qualité d'homme. Et quoique vous aïez un visage comme les autres hommes, que vous soiez composé de chair & d'os comme eux, que vous marchiez, que vous mangiez, que vous dormiez, & qu'en un mot vous fassiez toutes les fonctions naturelles d'un homme; on est, dis-je, en pouvoir de vous y disputer cette qualité, jusqu'à ce que vous aïant entretenu & entendu parler conséquemment, on y soit convaincu que vous avez de la raison.

Les gens y paroissent fiers, méprisans, n'aïant nul respect pour l'antiquité. Maltraitant sur tout & en toutes occasions Aristote, qu'ils regardent comme un vain parleur, & comme un grand diseur de riens. On n'y est pas même, disent-ils, trop bon Chrêtien, ni trop bon Catholique. On y débite des principes tres-delicats & tres-dangereux dans les matieres qui ont du rapport à nos plus saints mysteres. On ne voit pas

trop

trop clair dans ce qu'ils croient de la creation de nôtre Monde, de la production de la matiere, de la providence de Dieu, qui n'a point dû avoir d'autres soins, que de faire piroüetter les petits cubes de la matiere autour de leur centre. Aprés quoi il n'a eu qu'à se tenir en repos. Tout le reste s'étant pû faire sans lui.

Les autres au contraire nous assurent; qu'il n'y a rien de mieux ordonné que ce Monde. Que tout y est admirablement concerté. Que tout s'y fait selon les regles & les loix de la nature. Qu'il se trouve à la verité délivré d'une infinité d'accidens, de qualitez, d'especes intentionelles, comme d'un meuble inutile dont les Philosophes ont embarassé & embroüillé le nôtre. Mais qu'il est faux neanmoins que les sens n'y reçoivent pas les mêmes impressions que dans celui-ci. Avec cette difference que les causes en sont plus connuës & mieux expliquées.

Sur le chapitre de la Religion, rien ne paroît plus aisé à faire que l'apologie de ces Messieurs, qu'on attaque peut-être un peu temerairement dans un point de cette conséquence. Peut on avoir une plus grande idée de Dieu, que celle qu'avoit M. Descartes? Idée qu'il ne tiroit pas des creatures visibles, qui ne sont qu'un leger craion de cet Etre infiniment parfait. Mais que son esprit trouvoit dans lui-même, & qui ne lui laissoit pas la liberté de douter de l'existence d'un être souverain, quand il n'y auroit eu ni ciel, ni terre, ni corps, ni même d'autres esprits que le sien. Peut-on porter la puissance de Dieu plus loin qu'il l'a portée? Dieu, selon lui, peut faire que deux & trois ne soi ent pas cinq; qu'un quarré n'ait pas quatre côtez; que le tout ne soit

pas plus grand qu'une de ses parties, choses que tous les autres Philosophes mettent sans scrupule au dessus du pouvoir de Dieu. Mais l'Auteur d'un petit Ouvrage intitulé, *Lettre écrite à un sçavant Jesuite*, n'a-t'il pas montré que c'est le Monde de Descartes qui est décrit dans le premier chapitre de la Genese? Un autre Livre a paru depuis peu en Hollande, intitulé *Cartesius Mosaisans*, qui prétend la même chose. L'Auteur du Livre des Influences des Astres explique la fin du Monde par l'hypothése de Descartes. M. Schottanus dans une nouvelle Apologie, qu'il a faite pour M. Descartes contre ceux qui l'ont voulu rendre suspect d'Atheïsme, nous marque le respect qu'il avoit pour la Religion, en nous assurant qu'une des raisons qu'il a eûës de réduire ses méditations au nombre de six, a été le nombre des six jours que Dieu emploia à la creation du Monde. Si nous en croions le Pere Mersenne, sçavant & celebre Minime, intime ami de M. Descartes, on ne peut rien voir de plus Chrêtien, ni qui inspire si doucement l'amour de Dieu, que la Philosophie de M. Descartes. Enfin il n'y a rien de plus édifiant que la Lettre que ce Philosophe écrit à Messieurs de Sorbonne en leur dédiant ses Meditations; & cela est si vrai, qu'il n'y a pas fort long-tems qu'un de mes amis, qui n'est pas trop fin dans ces matieres, aiant lû par hazard chez moi cette Lettre qui le toucha, & voiant ensuite le titre de Méditations à la tête de l'ouvrage, me pria bonnement de lui prêter ce livre spirituel, pour entretenir sa dévotion pendant la semaine sainte.

Pag. 3.

Nouv de la Rép. des Let. m. d'Aoust. 1687.

Let. de Descart. Tom. 2.

Une si grande diversité de sentimens, & des rela-

relations si opposées de ce Monde, d'ailleurs si fameux, piquerent ma curiosité, & me firent résoudre à m'instruire par moi-même de la verité ou de la fausseté de tout ce qu'on en disoit. La difficulté étoit d'avoir un guide pour me conduire dans un païs où l'on ne va ni à pied, ni à cheval, ni en bateau, ni en carosse, ni par mer, ni par terre. Mais fort peu de tems aprés ma résolution prise, je fus assez heureux pour trouver la plus favorable occasion que j'eusse pû souhaiter, de faire ce voiage avec tout le plaisir & toute la facilité imaginable.

Il y a quelques mois qu'étant dans une Vill de Province, je fis connoissance avec un vie lard de prés de quatre-vingts ans, homme d prit, & qui avoit eu autrefois beaucoup de co merce avec M. Descartes. Ce commerce l' voit rendu infiniment zélé pour la doctrine de c Philosophe, & à force de pester contre la mé thode & les opinions de l'Ecole, & contre les préjugez de l'enfance, & de faire éternellement l'éloge de la Philosophie Cartesienne, il s'en étoit laissé lui-même si fort entêter qu'il ne pouvoit plus rien souffrir en matiere de Philosophie qui s'en éloignât le moins du monde. Dans une conversation que nous eûmes ensemble sur ces sortes de choses, je lui demandai s'il entretenoit encore correspondance avec quelques Cartesiens qui eussent de la réputation. Non, me dit-il, j'ai rompu avec toutes les personnes qui se disent de cette Secte. Je n'y reconnois plus cet attachement que les premiers Cartesiens avoient pour ce grand homme. Chacun se fait des systêmes à sa fantaisie, & se donne la liberté d'ajoûter & de retrancher ce qui lui plaît dans celui qu'il a

fait, & qui est un de ces chef-d'œuvres ausquels on ne peut toucher sans gâter tout. Depuis la mort de l'illustre M. Clerselier, je n'écris plus à personne. Je croi que le pur Cartesianisme a été enterré avec lui.

Vous étes admirables, lui dis-je, vous autres Messieurs. Toutes les Préfaces de vos Livres sont pleines d'invectives & de railleries contre ceux qui s'attachent aveuglément aux sentimens d'un Auteur, & qui font profession de ne l'abandonner jamais. Il semble que vous aïez fait, avec tous les autres nouveaux Philosophes, une ligue offensive contre les Sectateurs d'Aristote, [illegible]our les batre continuellement sur ce point. Et [illegible]s le t[illegible] que vous leur faites ce reproche, [illegible]us ton[illegible] dans le même défaut, paroissans [illegible]s entêtez cent fois de Descartes, qu'ils ne le [illegible]t d'Aristote. Pour moi je ne sçaurois blâmer [illegible]n cela la conduite de ces Cartesiens un peu mitigez, contre lesquels vous vous chagrinez. Si leur raison leur montre un autre chemin que celui que M. Descartes a tenu, pourquoi ne voulez-vous pas qu'ils le suivent? Aristote étoit en possession depuis un tres-long-tems de dominer en Philosophie. Plusieurs siecles lui avoient confirmé la qualité de Prince des Philosophes. M. Descartes est un rebelle, qui a fait un parti contre son Prince. Quel droit a-t'il d'exiger qu'on ait plus de soumission pour lui, que lui-même n'en a eu pour Aristote?

C'est, répondit-il, que la verité & la raison sont manifestement de son côté. Voilà justement, repris-je, la premiere démarche que font les factieux, de faire valoir la justice de leur cause, & de montrer que l'interêt de l'état y est atta-

ché. Mais cependant Monsieur, ajoûtai-je, je suis plus neutre que je ne vous parois l'être dans cette affaire. Je suis resolu de m'instruire à fond de la Philosophie de M. Descartes, dont je n'ai encore qu'une connoissance assez confuse, ne l'aïant jamais étudiée dans lui-même, mais seulement dans les Livres de ses Disciples, à messure qu'ils paroissoient, & cela sans nulle méthode. Et comme je suis obligé de quiter bien-tôt ce païs, & qu'ainsi je ne pourrai profiter long tems de vos lumieres en cette matiere; c'est pour cela que je vous ai demandé si vous n'entreteniez point encore commerce de lettres & d'amitié avec quelque habile Cartesien de Paris, dont vous pussiez me procurer la connoissance, & qui voulût bien instruire un Ecolier aussi docile que je prétends l'être.

Cette proposition réjoüit infiniment mon vieillard. Et je vis tout d'un coup la joie se répandre sur son visage. Depuis que je vous connois, me dit-il, en me serrant la main, j'ai toûjours remarqué dans vous un grand amour pour la verité. C'est la meilleure disposition, & la premiere que M. Descartes demande pour la connoître. Ne vous mettez pas en peine; vous avez encore deux mois à demeurer ici. C'est autant de tems qu'il en faut. Je dois dans peu recevoir des nouvelles de M. Descartes: sur quoi nous prendrons des mesures, qui abregeront fort vôtre chemin.

Des nouvelles de M. Descartes, lui dis-je? hé! il y a tantôt quarante ans qu'il est mort. Je serois fâché, répondit-il, que ce mot me fût échapé en presence d'un autre: mais je l'ai lâché exprés maintenant, pour vous donner envie

d'aprendre de moi des choſes que peu de gens ſçavent, qui vous ſurprendront d'abord, & dont la connoiſſance vous conduira en moins de rien à la fin, où vous prétendez. Ecoutez-moi.

M. Deſcartes, continua mon vieillard, non plus que ces anciens Philoſophes chefs de ſecte, n'a pas rendu publics tous les myſteres de ſa Philoſophie. Il s'en eſt réſervé quelques-uns qu'il n'a communiqué qu'à ſes plus intimes, dont j'avois le bonheur d'être. Toutes les lumieres particulieres qu'il a eûës, & qu'il a crû pouvoir être utiles, ſoit pour la morale, ſoit pour faire quelques progrés dans la connoiſſance des choſes naturelles, il ne les a pas refuſées au public. Mais la prudence l'a obligé d'en ſupprimer quelques-unes, dont on auroit pû faire un mauvais uſage. L'immortalité de l'ame eſt un des points ſur leſquels il a crû être obligé de garder cette conduite. C'eſt ſans doute un des plus importants de la Philoſophie. La prouver d'une maniere claire, facile, intelligible, & qui force l'eſprit à ſe rendre, ſans lui laiſſer aucun ſcrupule, c'eſt ſapper le principal fondement du libertinage, & de l'Atheïſme.

Medit. de Deſc. M. Deſcartes l'a fait en démontrant la diſtinction du corps & de l'ame dans l'homme, par la ſeule idée claire & diſtincte que nous avons de ces deux eſpeces d'être. Cette démonſtration eſt un des plus beaux & des plus utiles endroits

Objett. 5. de ſes admirables Méditations. Et il fut extrémement ſurpris de la voir combatuë avec tant de chaleur, ſur tout par M. Gaſſendi, contre qui, aprés cependant lui en avoir demandé la permiſſion, il s'échauffa auſſi, & ſe cha-

chagrina peut-être un peu trop lui-même à cette occasion. Ce qui donna lieu à une reflexion que plusieurs firent alors, & qui entre nous étoit assez vraie, sçavoir que M. Descartes n'entendoit gueres raillerie. Mais il eut assez de moderation dans l'ardeur du combat, pour ne pas succomber à la tentation qui le sollicita plus d'une fois, de justifier sa démonstration par l'experience, apprehendant qu'elle n'eût quelques suites dangereuses. Et c'est là le mystere que je veux vous apprendre. *Resp. ad Object. 5.*

C'étoit sa coûtume, comme on sçait, de tâcher de confirmer par l'experience les veritez qu'il avoit découvertes par les seules lumieres de son esprit. Il espera qu'aïant démontré avec tant d'évidence la distinction du corps & de l'ame, il pourroit arriver jusqu'à pénetrer le secret de leur union, & trouver ensuite celui de les séparer & de les réünir, quand bon lui sembleroit. Les questions que lui fit sur ce chapitre son illustre écoliere la Princesse Palatine Elizabeth, & la difficulté qu'il trouva à lui en donner des solutions qui se pûssent aisément comprendre, le déterminerent enfin à cette entreprise. Il me proposa un jour ce dessein, & à quelques autres de ses amis. Il nous parut chimerique. Et il me souvient que je lui dis en riant, que je croiois qu'on ne pouvoit imaginer qu'un seul moien pour l'executer, qui étoit de trouver le fameux Caducée de Mercure, dont on a dit que ce Dieu se servoit autrefois par l'ordre de Jupiter, pour séparer les ames des corps, & pour les joindre aprés un certain nombre d'années à de nouveaux corps, selon les principes de la Metempsychose de Pythagore.

Cela pourtant n'empêcha pas M. Descartes de rêver là-dessus, ne se prometant pas trop d'en venir à bout : mais aussi jugeant qu'il ne devoit pas absolument en desesperer. Ce fut ce qui l'engagea à étudier plus exactement que jamais le corps humain, & ce qui lui donna occasion de faire de tres-belles découvertes en matiere d'Anatomie. La premiere conclusion qu'il tira de l'idée qu'il avoit de l'ame, comme d'un être parfaitement indivisible, fut qu'elle n'étoit pas étenduë par tout le corps, comme on l'enseignoit communément. Il montra la fausseté de la raison principale dont on s'étoit servi jusqu'alors pour s'affermir dans ce préjugé. C'étoit qu'en quelque endroit du corps qu'on nous piquât, nôtre ame sentoit de la douleur. Donc, disoient les Philosophes, elle est répanduë par tout le corps. Il fit voir la foiblesse de cette raison par deux experiences, qui prouvent manifestement, que nous pouvons sentir de la douleur & les impressions des objets, dans des endroits où nôtre ame n'est point. La premiere est celle de ces personnes à qui l'on a coupé un bras, & qui de tems en tems sentent des douleurs dans l'endroit où seroient leurs doigts, s'ils n'avoient point eu le bras coupé, quoique leurs doigts n'y soient plus, ni par conséquent leur ame. La seconde est celle de cet aveugle, qu'il apporte si souvent pour exemple, qui au défaut de ses yeux se sert de son bâton pour distinguer la figure & les qualitez de plusieurs objets. Qui connoît à la faveur de son bâton si c'est de l'eau, de la terre, ou de l'herbe qu'il touche : si le plancher est poli ou raboteux, &c. Car il est certain qu'il sent tout cela

avec

avec son bâton, quoique son ame ne soit pas dans son bâton. Il démontra donc que l'impression des objets sur nôtre corps ne pouvant consister que dans l'ébranlement des fibres & des nerfs qui y sont répandus de toutes parts, il n'étoit pas nécessaire que l'ame fût étenduë tout le long de ces fibres & de ces nerfs. Mais qu'il lui suffisoit, pour appercevoir les objets, que cet ébranlement pût se communiquer à quelque endroit principal, où elle feroit sa résidence : de même que l'ébranlement causé par la rencontre du corps dur ou du corps mol, du poli ou du raboteux, se communiquoit jusqu'à la main par le moien du bâton. Que comme le bâton étendu depuis la main jusqu'au corps qu'il touche, servoit à l'ame pour appercevoir les qualitez des corps; de même les nerfs étendus par exemple depuis le cerveau jusqu'à la main pourroient servir à appercevoir les qualitez des corps que la main toucheroit. Et qu'enfin la douleur qu'elle sent au doigt, quand elle l'approche trop prés du feu, ne suppose pas plus qu'elle soit presente par elle-même à cet endroit de son corps, que le mal de doigt dont se plaignoit de tems en tems une certaine fille à qui l'on avoit coupé le bras sans qu'elle s'en apperceut, à cause qu'il étoit gangrené; car elle ne sentoit ce mal que parce que les humeurs, ou quelqu'autre cause, ébranloient les nerfs de son bras, qui s'étendoient auparavant jusqu'à l'extremité de sa main, & qu'elles les ébranloient d'une maniere semblable à celle qui eût été requise pour lui faire sentir de la douleur dans le doigt, avant qu'on lui eût coupé le bras. *Let. de Desc.*

Aprés avoir fait ce premier pas, & tiré une

conséquence aussi importante & aussi plausible que celle-là, d'un principe aussi abstrait que l'est l'indivisibilité de l'ame ; il lui fut aisé de prouver qu'elle ne peut avoir son siege autre-part que dans le cerveau. C'est là qu'aboutissent tous les nerfs, ou plûtôt c'est de là qu'ils tirent leur origine. C'est là que les Philosophes, si vous en exceptez quelque peu, & entr'autres Vanhelmont, à qui il a pris fantaisie de placer l'ame dans l'estomac ; c'est là, dis-je, que les Philosophes enseignent communément que se trouve ce qu'ils appellent le sens commun ; c'est-à-dire le seul endroit où l'ame puisse être avertie de toutes les differentes impressions que les objets exterieurs font sur les sens. Mais comme le cerveau a une assez grande étenduë, qu'outre cette substance molle & blanchâtre, qu'on appelle cervelle, il a des membranes, des glandes, des ventricules ou cavitez, il n'étoit pas trop aisé de démêler & de déterminer précisément l'endroit où l'ame se trouve placée. M. Descartes examina attentivement les divers sentimens des Philosophes & des Medecins là-dessus ; & aprés avoir solidement réfuté la plupart de ces opinions, qui ne sont appuïées que sur des principes fort foibles, il conclut évidemment que le siege de l'ame devoit avoir trois conditions. La premiere, que cette partie devoit être unique, afin que l'action du même objet qui frapoit en même tems les deux organes du même sens, ne fit qu'une seule impression sur l'ame, & ne lui fit pas voir par exemple deux hommes où il n'y en a qu'un. La seconde, qu'elle devoit être fort proche de la source des esprits animaux, afin que par leur

Tom. 2. Let. 36.

moien

moién elle pût aisément remuer nos membres. Et en troisiéme lieu enfin, qu'elle fut mobile; afin que l'ame la faisant mouvoir immediatement, elle pût déterminer les esprits animaux à couler vers certains muscles, plûtôt que vers les autres. Conditions qui ne se rencontrent que dans une petite glande qu'on nomme *Pineale* ou *Conarium*, située entre toutes les concavitez du cerveau, soûtenuë & environnée des arteres qui composent le *Lacis choroide*. C'est ce Lacis qu'on peut assurer être la source des esprits, qui montans du cœur par les carotides, reçoivent dans cette glande la forme d'esprit animal, en se dégageant des autres parties du sang les plus grossieres; & qui de là prennent leurs cours vers tous les differents muscles de nôtre corps, partie dépendemment, partie indépendemment de nôtre ame: ainsi que l'Auteur de la nature l'a reglé, par raport à la fin qu'il s'est proposée dans la production de l'homme.

Ce fut jusque là que la raison conduisit M. Descartes: & peut-être en fût-il demeuré là; si le hazard, ou plûtôt la bonté de Dieu, qui approuve souvent la loüable curiosité de ceux qui s'appliquent à la consideration de ses admirables ouvrages, ne luy eût découvert d'une maniere extraordinaire le secret qu'il cherchoit. Et ce fut là sans doute un des plus merveilleux effets de ces desirs d'une ame Philosophe, auxquels un fameux Auteur donne le nom de priere naturelle, qui ne manque jamais d'être exaucée, lors qu'elle se trouve jointe avec un usage prudent & exact de nôtre raison. P. Malebranche.

Me croirez-vous, ajoûta-t-il, si je vous disque M. Descartes avoit de tems en tems des ex-

tases? Hé! pourquoi non, lui dis-je? cela n'est nullement incroiable d'un spéculatif tel qu'il étoit : & la chose n'est pas sans exemple. Qui n'a pas entendu parler de celles où le fameux Archimede se trouvoit quelque-fois absorbé par l'extréme application qu'il apportoit à ses méditations Mathematiques; & dont une lui couta la vie? Siracuse où il étoit aïant été emportée par l'armée Romaine dans le tems qu'il traçoit des figures dans sa chambre avec cette grande contention d'esprit : le tumulte d'une ville prise d'assaut ne fut pas capable de le faire revenir à lui : & il fut plûtôt percé de coups par les soldats qui avoient forcé sa maison, qu'il ne les eut apperceus.

Helas! reprit-il en soupirant, vous verrez dans la suite de ce que je vais vous raconter, que les Extases de M. Descartes ne lui furent gueres moins funestes, quoi qu'elles fussent d'une autre espece, & qu'elles eussent une cause bien differente. En effet, un jour que nous étions à Egmond, petite ville de Hollande, où il se plaisoit fort, il entra d'assez grand matin dans un hypocauste, qu'il s'y étoit fait bâtir semblable à celui où il avoit commencé à philosopher en Allemagne: & là il se mit à rêver à son ordinaire. J'y entrai deux heures aprés : je l'y trouvai accoudé sur sa table, la tête penchée en devant, & soûtenuë sur sa main gauche, où il avoit une petite tabatiere, aïant la droite proche du nez en posture d'un homme qui prend du tabac. Au reste il étoit immobile, & avoit les yeux ouverts. Le bruit que je fis en entrant ne l'aïant pas fait branler le moins du monde : j'eus la patience de le considerer dans cet état

prés

prés d'une demi-heure, ſans qu'il m'apperceût. Cependant il arriva une choſe qui me ſurprit. Il y avoit ſur la corniche de la boiſerie de l'hypocauſte une bouteille d'eau de la Reine de Hongrie; Je fus fort étonné de l'en voir deſcendre ſans que perſonne y touchât, & venir en l'air vers M. Deſcartes. Le liége dont elle étoit bouchée s'ôta de lui-même, & la bouteille s'arrêtant à ſon nez, y demeura quelque tems ſuſpenduë. Je vous avouë que j'apprehendai dans ce moment qu'il n'y eût un peu de diablerie dans les affaires de nôtre Philoſophe, & que quelque eſprit familier, ſemblable à celui de Socrate, ne lui inſpirât toutes les belles choſes qu'il nous diſoit tous les jours. Mais je fus convaincu dans la ſuite qu'il n'y avoit rien moins que cela; & je vous prie auſſi de ſuſpendre vôtre jugement. Il ſe réveilla peu de tems aprés, comme en ſurſaut, & frapant de la main ſur ſa table. Enfin à cette fois là, dit-il, *je le tiens*. Il parut enſuite encore un moment rêveur. Et puis ſe levant incontinent tout joieux de deſſus ſa chaiſe ſans m'appercevoir, il fit deux cabriolles au milieu de la chambre, répetant toûjours: *Je le tiens, je le tiens.* J'éclatai de rire à la veuë de cette ſaillie, qui n'étoit pas ordinaire à M. Deſcartes, naturellement ſerieux & melancolique. Et lui m'aïant entendu & vû en même-tems, il rougit d'abord, & aprés ſe mit à rire auſſi-bien que moi. Et comme je le preſſois de me dire la cauſe de ſa joie & de ſon raviſſement: pour vous punir, me dit-il, de m'avoir vû faire une immodeſtie indigne d'un Philoſophe, vous ne le ſçaurez pas encore ſi-tôt. Il ſortit en même-tems de la chambre où nous étions, & entra

dans

dans un autre cabinet, qu'il ferma sur lui. Néanmoins deux jours aprés il me fit part de son mystere.

Nous allâmes ensemble faire un tour hors la ville, & aprés nous être entretenus quelque tems de differentes choses : Hé bien, me dit-il brusquement, sans avoir recours au caducée de Mercure, j'ai trouvé le secret non seulement de l'union du corps & de l'ame, mais encore celui de les séparer quand il me plaira. J'en ai déja fait l'experience. ç'a été le fruit de la méditation, où vous me surprîtes avant hier : & quand je vous parus me réveiller tout d'un coup, je revenois de beaucoup plus loin que vous ne pensez. Il me dit cela d'un ton si sérieux & si affirmatif, qu'il me sembla parler tout de bon. Il ne tiendra qu'à vous, m'ajoûta-t'il, de vous convaincre de la verité de ce que je vais vous dire, & de l'experimenter. Ce secret est le plus beau qui se puisse trouver au monde. Je suis résolu de le confier à fort peu de gens. Mais l'attachement que vous avez fait paroître jusqu'à present pour moi, ne me permet pas d'avoir rien de caché pour vous. Il continua sans me donner le tems de répondre à cette honêteté, & me raconta toute la suite de cet évenement extraordinaire.

Il me dit que s'étant mis à méditer avec attentation sur la question que la Princesse Elisabeth lui avoit proposée touchant l'union du corps & de l'ame : & repassant dans son esprit les réfléxions qu'il avoit faites en divers tems sur cette matiere ; au milieu de cette application extraordinaire, il se trouva tout d'un coup dans un état, qu'il ne pouvoit, au moment qu'il

me-

me parloit, se représenter que confusément à lui-même : & qu'il ne concevoit d'une maniere bien distincte que lors qu'il y étoit actuellement. Tout ce qu'il pût m'en dire, c'est qu'il tenoit de l'évanoüissement; parce qu'on n'y avoit nul usage des sens, qu'on n'y voioit point, qu'on n'y entendoit point, qu'on n'y ressentoit nulle impression des objets extérieurs (à moins qu'elle ne fût infiniment véhemente) & alors cet état cessoit : mais qu'il en étoit bien différent, en ce que l'ame se sentoit alors elle-même, & s'appercevoit de la cessation de ses fonctions organiques; ce qui n'arrive pas dans l'évanoüissement. Qu'elle avoit alors une infinité de ces connoissances immatérielles ou purement spirituelles, dont il nous avoit parlé quelquefois : mais qu'elle les avoit d'une maniere bien plus parfaite, & plus vive, que lors que son attention est troublée par les phantômes de l'imagination, qui l'interrompent incessamment. Qu'on découvroit pour lors plus de véritez en un moment, qu'on ne faisoit en dix ans par les voies ordinaires; & que cette connoissance de la vérité remplissoit l'ame d'une joie si pure & si satisfaisante, qu'il n'est rien de plus vrai que ce qu'Aristote a dit, peut-être aprés une semblable expérience, que la félicité parfaite de l'homme en cette vie, s'il y en a quelqu'une, consiste dans la contemplation de Dieu & des choses naturelles.

Mais il me disoit qu'il ne ressentit cette joie parfaite, qu'aprés qu'il fut entierement éclairé sur le point, qui lui occupoit alors l'esprit. Ce qui se fit en un moment. Il eut le plaisir non seulement de connoître, mais de sentir en quel-

que

que façon la vérité de la plufpart des chofes qu'il avoit penfées jufqu'à lors, & l'évidence des idées qu'il s'étoit formées de l'effence du corps, & de l'ame; de voir celle-ci placée dans fa glande pinéale, comme il l'avoit conjecturé, que l'union de l'ame avec le corps n'étoit rien moins, que cette extenfion virtuelle ou plûtôt chimérique, par laquelle on prétend qu'elle eft répanduë dans tous les membres: ni rien moins que ces *modes* imaginaires, dont on fe fert dans l'école, pour confondre les idées des enfans. Mais enfin le point principal fut, qu'il vit que cette union n'étoit en effet uniquement que le commerce actuel & la correfpondance que le corps & l'ame ont enfemble. Commerce qui confifte en ce que les nerfs répandus par tout le corps donnent occafion à l'ame par leur ébranlement de connoître les différentes impreffions, que les objets extérieurs font fur les fens; & en ce que l'ame détermine enfuite, par le mouvement qu'elle imprime immédiatement à la glande pinéale, où tous les nerfs aboutiffent, les efprits animaux à couler diverfement dans les mufcles, pour produire dans le corps d'autres mouvemens, tels qu'elle veut lui donner; & principalement ceux qui font neceffaires pour fa confervation.

Aprés cela, continua mon Vieillard, M. Defcartes m'ajoûta tout ce qui lui étoit arrivé dans cette occafion, & toutes les autres réfléxions qu'il y avoit faites. La principale fut que fon ame en cet état n'appercevant plus les mouvemens, que les objets extérieurs caufoient dans fon corps, & par conféquent ce commerce, qui fait l'effence de l'union, étant interrompu, elle

pou-

pouvoit se regarder comme en étant séparée, quoi qu'elle fût encore placée dans sa demeure ordinaire : cette présence locale n'étant que la moindre partie de son union avec le corps. Il lui prit donc envie de s'éloigner de son corps, & de voir pour un moment ce qui arriveroit de cette séparation. Elle ne l'eut pas plûtôt voulu, que cela se fit. Et il expérimenta encore ce qu'il nous avoit prédit plusieurs fois, que si la machine du corps avoit tous ses organes sains & libres ; & qu'il y eût dans le cœur & dans l'estomac autant de chaleur qu'il y en a ordinairement ; la circulation du sang, la filtration des humeurs, toutes les fonctions naturelles, & tous les mouvemens qui se font dans nous, sans que nôtre ame s'en apperçoive, se feroient dans cette machine en son absence ainsi que quand elle y est. Il arriva même que comme elle contemploit ce qui se passoit dans son corps, étant éloignée de lui de quelques pas, une mouche vint le chatoüiller au visage. Aussi-tôt la main se porta vers cet endroit, & chassa la mouche de la même maniere que si son ame eût été presente. Tant il est vrai que la pluspart de ces mouvemens de nôtre corps, que nous attribuons à nôtre ame, se font par la seule disposition de la machine.

Cette ame, avant que de s'écarter plus loin de son corps, y rentra & en sortit diverses fois, & jugeant par la disposition où elle le voioit, qu'elle pouvoit sans un danger évident le laisser pour quelque tems, elle se hazarda d'entreprendre un assez long voiage. Elle alla en Bretagne dans les maisons de ses parents, & puis à Paris dans celle de quelques-uns de ses amis. Elle eut

le

le chagrin de voir, qu'on y avoit fort mauvaise opinion de sa religion. Le païs que M. Descartes avoit choisi pour sa demeure, & quelques fausses conséquences qu'on avoit tirées de ses principes, avoient donné lieu à ces jugemens téméraires. Il est cependant vrai qu'il a toûjours vêcu, & qu'il est sorti de ce monde très-bon Catholique.

Au reste, ce qu'il y a de bon dans ces voiages, que l'ame fait étant séparée de son corps; c'est qu'en une minute elle fait si elle veut des trois & quatre mille lieuës: de sorte que celle de M. Descartes étant partie d'Egmond vers le huit heures & demie du matin, parcourut presque toute la France en une heure & demie, étoit de retour à dix heures.

Mon Dieu, dis-je alors à mon Vieillard, que cela est commode pour une personne qui a autant de passion de voir le païs que j'en ai. Vous pourrez contenter vôtre curiosité, répondit-il; mais écoutez-moi jusqu'au bout.

L'ame de M. Descartes étant revenuë de son voiage de France, trouva son corps dans la même situation à peu prés où elle l'avoit laissé. Mais elle n'étoit pas encore pleinement satisfaite. Elle ne connoissoit pas la voie, par laquelle elle étoit arrivée à l'état où elle se trouvoit. Elle consideroit que c'étoit un effet du hazard, & que s'étant une fois reünie à son corps, elle ne pourroit peut-être jamais s'en séparer de nouveau, que lors que l'heure fatale de la mort arriveroit. Elle s'appliqua donc à considerer attentivement son corps, & la disposition de tous ses organes: elle s'apperceut que les nerfs qui servent au sentiment, & ceux qui servent aux fonctions natu-

naturelles, comme au battement du cœur, à la circulation du sang, &c. étoient dans un état tout différent. Elle vit que ceux-ci étoient tres tendus, & jugea que ce pourroit bien être pour cela que les esprits animaux se communiquoient aisément aux muscles où ces nerfs s'unissent, & suffisoient ensuite pour entretenir & continuer les mouvemens naturels que l'ame n'apperçoit point, quand elle est unie au corps: & qu'au contraire les nerfs qui servent au sentiment, & par le moien desquels l'ame apperçoit les objets, étoient presque tous lâchez; ce qui empêchoit que le mouvement qui y étoit produit par l'impression des objets, ne se continuât jusqu'au siege de l'ame. La difficulté étoit de connoître la vraie cause qui avoit fait ainsi lâcher les uns sans faire lâcher les autres; & comment elle viendroit à bout de faire tendre de nouveau ceux qui étoient lâchez.

Cependant la tabatiere dont je vous ai parlé, que son corps avoit à la main gauche, fit souvenir M. Descartes qu'avant son extase il avoit pris du tabac, & il crut que peut-être un effet si extraordinaire pourroit bien avoir été causé par la vertu de ce tabac. Celui dont il s'étoit servi étoit d'une nouvelle espece. Un Marchand d'Amsterdam qui l'avoit apporté depuis peu d'une Isle proche de la Chine, lui en avoit fait présent. Il étoit extrémement fort: & M. Descartes pour l'adoucir y avoit mêlé d'une certaine herbe dessechée, dont il n'a jamais voulu me dire le nom, ni le lieu où elle croissoit, quoi qu'il m'en ait fait présent d'une assez grande quantité. Il en mit une bonne doze sur le revers de sa main droite, & la fit prendre à son corps.

Il en vit en même-tems l'effet admirable dans son cerveau : car toutes les vapeurs qui s'y étoient élevées depuis la derniere fois qu'il en avoit pris, furent en un instant dissipées. Il remarqua que c'étoit les seuls corpuscules du tabac qui dissipoient les fumées du cerveau ; & que ceux de l'herbe qu'il y avoit mêlée étant plus grossiers, & aïant tres-peu de mouvement, s'attachant aux nerfs qui servent au sentiment, les lâchoient encore davantage qu'ils n'étoient auparavant.

Voiant cet effet, il n'hésita plus. Il conclud que c'étoit l'herbe, qu'il avoit mêlée au tabac, qui lui causoit l'évanoüissement, & lui ôtoit le sentiment ; & que le tabac dans le même tems dissipant entierement toutes les fumées qui pouvoient offusquer le cerveau, laissoit à l'ame la liberté entiere de connoître & de reflechir sur elle-même : comme elle venoit de l'experimenter. Aprés quoi il crut que de l'eau de la Reine de Hongrie étoit suffisante pour faire tendre de nouveau les nerfs qui servent au sentiment : puisqu'on en use pour faire revenir les personnes qui tombent en pâmoison. L'ame prend la bouteille dont je vous ai parlé tantôt, & l'apporte en l'air du bout de la chambre jusqu'à son corps. (C'est justement en cela que consistoit la magie dont j'avois soupçonné M. Descartes) elle lui en humecte les narines. La vapeur subtile de cette liqueur eut l'effet qu'il avoit deviné : ces nerfs se bandent incontinent : en même-tems l'ame reprend sa place dans la glande pineale, & se trouve unie à son corps tout comme auparavant. Ce fut dans ce moment que je vis M. Descartes revenir à lui. Je vous ai dit qu'il se renferma aussi-tôt dans une autre

cha-

chambre. C'étoit pour faire une seconde fois les experiences de son tabac & de son herbe, qui lui reüssirent parfaitement. Dés lors ce ne fut plus une affaire pour son ame de se séparer de son corps. Et depuis qu'il m'a communiqué son secret, son ame & la mienne ont fait ensemble cent voiages, pour s'instruire de tout ce qu'il y a de plus curieux dans la nature.

Comme ceux qui lisent les ouvrages de M. Descartes ne sont pas instruits de tout ce que je viens de vous dire, ils s'étonnent avec raison d'une chose, dont vous ne serez plus surpris desormais. Je veux dire du détail où il descend dans ses Livres de Physique touchant les proprietez de ses trois Elements, tout insensibles qu'ils sont: touchant leurs figures, leurs mouvements, leur arrangement pour la composition de son Monde, & de tous les Corps en particulier: de la disposition de ses Tourbillons, où il va jusqu'à marquer la differente grosseur des boules du second Element, dont elles sont composées dans leurs differentes parties: comment celles qui sont le plus prés du centre du Tourbillon sont plus petites: celles qui sont un peu plus éloignées, plus grosses, croissant toûjours en grosseur jusqu'à une certaine distance, aprés quoi elles sont toutes égales. La formation de ces parties canelées en figure de vis avec lesquelles il explique la nature, & les divers phénomenes de l'Aimant, d'une maniere si belle, & si naturelle; Phénomenes qui avoient fait jusqu'alors le desespoir de tous les Philosophes, même de ceux à qui rien ne paroît inexplicable avec l'aide de leurs qualitez occultes. Il avoit vû tout cela par lui-même, & *intuitivement*.

Parte 3. princip.

Et

Et moi qui vous parle, pensez-vous qu'à l'âge de soixante dix-sept ans, étant d'une aussi petite complexion que je suis, pensez-vous) dis-je, que je fusse encore en vie ; & que je conservasse toute ma vigueur comme je fais, si je ne connoissois parfaitement la machine de mon corps? Si je n'en rajustois de tems en tems les ressorts qui s'usent, & se démontent insensiblement? Non pas en me servant des remedes de la Medecine dont les conjectures sont si incertaines, & dont M. Descartes a si fort dissuadé l'usage frequent à la Princesse Elisabeth : mais en usant de la connoissance exacte que mon ame a de mon corps, dont elle s'est parfaitement instruite, & dont elle s'instruit encore quand il lui plaît, en se mettant dans cet état dont je viens de vous parler. Il faut avoüer, M. repris-je alors que voila un secret admirable, & infiniment utile. Je suis dans l'impatience de l'apprendre de vous, & quand je le sçaurai, je prétends le faire autant valoir, qu'Adam eût fait l'arbre de vie dans le Paradis Terrestre, s'il y fût demeuré. Et je ne doute pas même que si Origene l'eût sçû, lui qui regardoit les histoires de l'Ecriture comme autant d'allegories, il n'eût crû que l'Arbre de vie n'étoit point autre chose, que ce secret, que Dieu avoit communiqué à Adam. Mais ce que vous venez de me dire de vôtre santé, me fait naître une difficulté. Comment M. Descartes, aïant toutes ces belles connoissances, est-il mort à l'âge de 54. ans? Haïssoit-il si fort la vie, qu'il eût negligé de racommoder les ressorts de sa machine, dont il pouvoit si aisément prévoir les défauts, & les accidents?

Lettres de Descartes.

Vous

Vous croiez donc, reprit-il, que M. Descartes est mort? Je ne sçai pas comment vous l'entendez, lui répondis-je, mais il me semble qu'on n'enterre point le corps d'un homme, qu'il ne soit mort: & toute la terre a sçu qu'en mil six cent cinquante on enterra à Stokolm le corps de M. Descartes avec grande pompe par les soins de M. Chanut son ami particulier, & alors Ambassadeur de France à la Cour de Suede. Que M. Dalibert a fait depuis transporter ses os à Paris, & qu'on les a placez dans l'Eglise de sainte Genevieve, où on lit encore son Epitaphe gravée sur un beau marbre blanc. Il me semble encore un coup que tout cela suppose qu'un homme est mort, autant qu'il le peut être.

M. Clerselier. Pref. des Lettres de Descartes.

Toutes ces particularitez sont véritables, dit mon Cartésien: mais avec tout cela il est faux que M. Descartes soit mort. Car on appelle mourir, lors que nôtre corps devenant incapable des fonctions de la vie par le défaut des organes qui s'usent dans la suite des années, ou qui se corrompent par quelque maladie, ou qui sont endommagez par quelque blessure, l'ame est obligée de s'en séparer, suivant les loix de leur union établies par le Maître Souverain de toutes choses. Mais l'ame de M. Descartes n'a point été séparée de son corps en cette maniere; & voici la vérité du fait.

Trois ou quatre mois aprés son arrivé en Suede, où la Reine Christine l'avoit fait venir, & lui faisoit l'honneur de l'entretenir tous les jours au matin pendant une heure dans sa Bibliotheque, il fut surpris au milieu de l'hyver d'une inflammation de poûmon, suivie aussi-tôt

Pref. des Lettres de Descartes.

d'un transport au cerveau. Mais la fievre aïant quitté le cerveau, il n'eût pas été trop difficile de le tirer d'affaire. Lui-même avoit écrit peu de tems auparavant à l'un de ses amis, qu'il avoit fait des découvertes dans l'Anatomie qui lui répondoient de cent ans de vie. Et vous sçavez que M. Descartes n'étoit pas avanturier, & qu'il n'avançoit rien sans en être bien seur: mais un malheureux contre tems rendit sa prediction fausse. Comme il ne reposoit pas encore bien la nuit, il prit envie à son ame d'aller faire un petit voiage, pour se desennuïer. Il prend de son tabac à l'ordinaire, & son ame laisse son corps dans son lit. Par malheur le Medecin contre sa coûtume vint lui rendre visite à minuit. Le bruit qu'il fit en entrant dans la chambre ne reveilla pas le corps de M. Descartes, dont les sens étoient demeurez parfaitement assoupis par la vertu de l'herbe, dont j'ai parlé, qui étoit mêlée avec le tabac: mais lui aïant approché du nez une petite phiole pleine d'une liqueur extrémement spiritueuse pour lui fortifier le cerveau, elle fit encore un plus promt effet sur l'organe du sentiment que l'eau de la Reine de Hongrie, dont l'ame de M. Descartes se servoit ordinairement, quand elle vouloit rentrer dans son corps, & faire cesser son évanoüissement. Elle lui fit ouvrir les yeux, & jetter quelques soupirs. Le Medecin lui demande comment il se trouve: la machine qui étoit accoûtumée depuis quelques jours à répondre à cette question, *Qu'il se trouvoit bien mal*, fit encore la même réponse. Mais à d'autres questions, que le Medecin lui fit, comme l'ame n'y étoit pas pour parler consequem-

Lett. de Descart.

quemment, & répondre à propos, toutes ses réponses ne furent que des extravagances, & des délires, selon que la machine étoit déterminée par la voix du Médecin. Elle parloit sur tout éternellement de la séparation de son ame d'avec son corps : parce que les dernieres pensées que son ame avoit euës en se séparant, étoient des pensées de cette séparation, qui avoient laissé son cerveau empraint des images, ou des traces, qui répondent à ces pensées, & qui déterminoient sa langue au mouvement requis pour prononcer ces sortes de paroles. Ces apparences firent croire au Medecin, qu'il y avoit un nouveau transport au cerveau. On le fait seigner au pied sur le champ : on lui applique des ventouses : on lui fait plusieurs autres remedes violents, qui épuiserent, & altererent de telle sorte ce pauvre corps, qu'en moins de rien il perdit toute sa force. Sa châleur se dissipa peu à peu : il se fit un débord de cerveau qui lui remplit la poitrine : en un mot il devint cadavre, & incapable de plus servir aux fonctions vitales, & de recevoir son ame. Voilà comme la chose se passa : & ainsi il est vrai de dire, comme vous voiez, que M. Descartes n'est pas mort. *Pref. des Lettres de Descartes.*

Assurément, M. lui dis-je, ce n'est pas là mourir dans les formes : cependant le medecin Suedois seroit disculpé devant toutes les Facultez de l'Europe : car il a suivi les regles de son art. Il a agi sur les apparences, & même s'il sçavoit ce que vous m'apprenez ici, que M. Descartes n'est point mort, il pourroit se vanter d'avoir fait un chef d'œuvre de medecine ; qui n'a point d'exemple, je veux dire d'avoir tué un homme sans le faire mourir. Mais M. continuez,

je vous prie, & apprenez-moi, si vous le sçavez, quelle fut la destinée de l'ame de M. Descartes. Car enfin selon les principes incontestables de nôtre foi, une ame au sortir de ce monde reçoit son arrêt pour l'éternité; & elle a pour partage le Paradis, ou l'Enfer, ou le Purgatoire pour quelque tems.

Cette question chagrina mon vieillard; & au nom de Dieu, me repartit-il presque en colere, défaites-vous de cette coûtume ridicule que vous avez prise dans les Classes, de faire entrer des questions de Religion dans des matieres purement philosophiques. M. Descartes a pensé renoncer à la Philosophie, ou du moins à imprimer ses ouvrages pour s'épargner la fatigue de répondre à ces objections fades, qu'on lui a fait cent fois, & à tous propos. Je vous expose un fait tout pur, & vous voulez que je vous y rende compte de la conduite de Dieu. Mais enfin n'ai-je pas prévenu toutes vos difficultez, en vous disant que M. Descartes n'est point mort? Et puisqu'il n'est point mort, pourquoi me demander s'il a subi un jugement qui ne se fait qu'aprés la mort?

Je lui demandai pardon de mon imprudence: Je demeurai d'accord avec lui qu'il n'y a rien de plus importun, & de plus incommode que ces sortes de questions incidentes, pour un Philosophe qui s'est fait un systeme sans avoir égard à tout cela. Mais cela même m'avertit de prier ici mes Lecteurs d'user envers moi d'une pareille équité. Qu'on ne s'avise pas de me chicaner sur le chapitre des Ames séparées que je rencontrai en grand nombre dans mon voiage d'ici au monde de Descartes; & qu'on ne m'o-

blige pas à répondre sur bien des questions qu'on me pourroit faire à leur occasion. C'est le fond des plus agreables incidents de mon histoire, dont je ne fais present au Public qu'à cette condition. Qu'on se souvienne du privilege de Messieurs les Cartésiens, qui embarassez à satisfaire à l'argument qu'on leur faisoit contre l'essence de la matiere, tiré du S. Sacrement de l'Autel, crûrent avoir droit de se récrier aussi-tôt, qu'on leur faisoit injure : que leur philosophie faisoit abstraction des choses de la foi : qu'ils étoient Philosophes, & non pas Theologiens : qu'ils entreprenoient d'expliquer les mysteres de la nature, & non pas ceux de la Religion. Qu'on me fasse, dis-je la même justice, ou si l'on veut la même grace; & qu'en cas que quelqu'un fût assez bon, pour me soupçonner de l'heresie de ceux qui enseignoient que les ames au sortir de leur corps n'avoient pas leur sort déterminé pour l'Eternité ; qu'on se souvienne encore une fois que je suis ici Historien & Philosophe, & non Theologien : que je fais la relation du Monde de Descartes, & non pas une profession de foi ; & que le caractere d'une histoire telle qu'est celle que j'écris, la fait beaucoup plus indépendante des veritez de nôtre Religion, qu'un systême de Philosophie. Il n'y a personne qui s'y connoisse un peu qui n'en demeure d'acord : ce qui étant une fois supposé, je reviens à la narration de mon vieillard, qui poursuivit ainsi.

L'ame de M. Descartes revenant à Stokolm se trouva dans un embaras pareil à celui de cet Hermotime, dont parle Tertullien, qui aiant le même secret que M. Descartes, laissoit *L. de anima.*

toutes les units son corps endormi dans son lit, & s'en alloit courir toute la terre. Toutes deux à leur retour trouverent leur maison hors d'état de les loger.

Le parti que prit l'esprit de M. Descartes fut de me venir trouver à Paris. Il ne me dit rien d'abord de cet accident, & m'invita seulement à venir faire un tour avec lui. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Avec une prise de Tabac je me mis en état de le suivre. Mon ame ne fut pas plûtôt hors de mon corps, qu'il me dit en langage spirituel, je vais vous apprendre une étrange nouvelle : je n'ai plus de corps, on doit enterrer aujourd'hui le mien à Stokolm ; & il me raconta en suite tout ce que je viens de vous dire. Il ne m'en parut pas plus triste. Je lui demandai s'il n'experimentoit point ce que disent les Philosophes, que l'ame étant la forme substantielle du corps, quand elle s'en voit tout de bon séparée, elle est *in statu violento*. Il me répondit qu'il ne sentoit point cette violence, qu'il se trouvoit incomparablement mieux seul qu'avec son corps : qu'il n'avoit qu'une inquietude, sçavoir en quel endroit de ces grands espaces il pourroit fixer sa demeure. Qu'il vouloit prendre mon avis là-dessus, mais qu'il se sentoit porté à aller demeurer dans le troisiéme ciel. Ce troisiéme ciel, selon la division que M. Descartes fait du Monde, est le dernier des cieux, & celui qui est le plus éloigné de nous : car le premier n'est point autre chose que le tourbillon, où nôtre terre se trouve placée, dont le centre est le corps du Soleil, autour duquel la matiere celeste qui compose ce tourbillon nous emporte, & nous fait incessamment tourner

aussi-

aussi-bien que les Planetes. Le second ciel qui est incomparablement plus vaste, que celui où nous sommes, comprend tout ce grand espace, où nous voïons les étoiles fixes, qui sont autant de Soleils, & qui ont chacune leur tourbillon dont elles sont le centre, ainsi que nôtre Soleil est le centre du sien. Enfin le troisiéme ciel est toute cette matiere, ou toute cette étenduë indefinie, que nous concevons au de-là de celui des fixes, qui n'a point de bornes, & en comparaison de laquelle l'espace des autres peut être consideré comme un point.

Or plusieurs raisons déterminoient M. Descartes à choisir sa demeure dans ce dernier ciel. La premiere étoit, pour éviter la compagnie d'une infinité d'âmes de Philosophes, qu'on voit voltiger de tous côtez dans nôtre tourbillon: car, pour vous dire cela en passant, il est incroïable, combien nous avons rencontré de ces ames dans nôtre chemin; & M. Descartes fut bien surpris, quand il vit que le secret qu'il croïoit avoir trouvé le premier, avoit été connu de tout tems, même par des gens d'un caractere assez mediocre, qui s'en sont prévalus, pour ne point mourir, ou dont les ames ont perdu leur corps par quelque accident pareil à celui de M. Descartes. Mais ce qui a rendu cette compagnie desagreable, & même insuportable à l'esprit de M. Descartes, c'est que ces ames toutes dégagées qu'elles sont de la matiere, demeurent imbuës des préjugez dont elles ont été prévenuës, lors qu'elles étoient unies avec leur corps; & que quand il a voulu s'entretenir avec elles des principes des corps, & des causes des divers phénomenes, elles lui ont froidement supposé, ou

prouvé par l'authorité d'Aristote, *les formes substantielles, les accidents absolus, les qualitez occultes*, comme on fait encore tous les jours dans plusieurs Ecoles. Et à la reserve de quelques ames du premier ordre, qu'il a converties, & qu'il a faites Cartésiennes, toutes se sont déchaînées & liguées contre lui avec autant de fureur, que les Philosophes de ce Monde, lorsqu'il commença à y publier sa Doctrine.

La seconde raison qui le déterminoit à prendre ce parti, c'est qu'il regardoit ces espaces indefinis, comme une nouvelle découverte, dont il étoit l'auteur. Car ce fut aprés s'être formé l'idée distincte de la matiere, dont l'essence consiste dans l'étenduë, qu'il conclut que l'espace, l'étenduë, la matiere n'étoient que la même chose signifiée par divers noms. Et comme il étoit necessaire d'admettre au de-là de nôtre Monde un espace & une étenduë, puisque nous les y concevons tres-distinctement, il étoit évident qu'au de-là du Monde il y avoit de la matiere, & que comme nous ne concevons point que cette matiere ait aucunes bornes, il est necessaire qu'elle soit infinie, ou plûtôt indefinie.

Enfin la troïsiéme raison, & la principale, & qu'il ne me découvrit que quand nous fûmes arrivez sur les lieux; c'est que jugeant bien que cette matiere au de-là des étoiles fixes seroit informe, & ne seroit point faite en Monde, il ne desesperoit pas de la pouvoir lui-même mettre en œuvre, & se promettoit qu'en la divisant, & l'agitant selon ses principes, il en pourroit faire un monde tout semblable à celui-ci, excepté qu'il ne pourroit pas y avoir de veritables hommes, mais seulement des machines Automa-

tes

tés semblables à des hommes. Ce projet est ce qui fait le sujet de la plûpart des Livres qu'il nous a laissez, & sur tout du *Livre des Principes*, & de celui qui est intitulé *Le Monde de M. Descartes*. Nous partîmes donc incontinent pour le troisiéme ciel. Je ne vous dirai rien du détail de ce voiage. J'espere dans quelques jours vous le faire faire à vous-même : je vous dirai seulement, qu'en arrivant nous trouvames cette matiere telle que nous nous l'étions figurée, sans forme, & sans nul arrangement régulier de ses parties, & comme des materiaux brutes, qui attendent la main de l'ouvrier. Nous allâmes de tous côtez, & nous nous promenâmes longtems dans ces grands désertsde l'autre monde, qui me representoient parfaitement le cahos, & cette masse confuse dont les Poëtes nous parlent. Cette vûë, tout pur esprit que j'étois, me remplissoit d'horreur; & tout m'y paroissoit affreux. C'est pourtant ici, me dit l'esprit de M. Descartes, que je veux m'établir; & je n'en sortirai point jusqu'au tems que la providence de Dieu disposera de moi pour l'Eternité. Il m'avoit fait naître pour réformer, & rétablir la Philosophie dans le monde. J'avois déja commencé assez heureusement. Un accident que je ne pouvois pas prévoir, ne m'a pas permis de poursuivre mon dessein. Cela ne m'empêchera pas de mettre à profit les connoissances qu'il m'a données. Je prétends executer ici le systéme de mon Monde, dont vous avez vû le plan : voilà de la matiere, autant & plus qu'il ne m'en faut : je n'ai plus besoin que de mouvement. J'ai tout sujet d'esperer que Dieu, qui a la bonté de se laisser déterminer en qualité de cause universelle,

par les pensées & les inclinations de ses créatures, conformément à leur nature, ne me manquera pas. Etant un Esprit séparé, j'ai droit à des mouvements encore plus grands, que ceux qui agitent la matiere de tout le bas monde. Je n'aurai pas plûtôt voulu remüer cette matiere, que Dieu, suivant les régles de sa providence, y produira autant de mouvement, que j'y en voudrai produire. Il n'y aura plus qu'à déterminer ce mouvement, & à le distribuer selon le besoin dans chacune des parties de la matiere. Cette détermination, comme je vous l'ai expliqué autrefois, dépend des causes secondes ; & celle-ci dépendra entierement de moi, j'en sçai les régles. Les conséquences que j'ai tirées de ces régles sont infaillibles pour l'exécution de mon dessein. En un mot je me vois en état selon mes principes, de pouvoir répondre du succez de mon entreprise. Néanmoins comme la machine que j'entreprends est d'une prodigieuse grandeur, puisque je la prétends faire aussi vaste que vôtre Monde, qu'elle doit être composée d'une infinité de parties differentes, que les ressorts qui la doivent faire joüer, sont innombrables, que les combinaisons, & les diverses déterminations des mouvemens y doivent être infinies, ce ne peut pas être l'ouvrage d'un jour, ni d'un an. Un demi siecle à réver un tel dessein n'est pas trop pour l'esprit d'un homme : mais aussi je croi, supposé mes principes, que ce sera assez. On ne me fera point plaisir de venir me voir, & m'interrompre pendant cet espace de tems. Je vais commencer à joüir des plaisirs de la solitude, que je n'ai pu trouver sur la terre, & je vous prie de déclarer sur cela mes intentions à tous ceux de mes amis
de

de vôtre Monde, que vous jugerez à propos d'instruire de l'accident qui m'est arrivé, sans leur dire précisément où je suis: car encore une fois je ne veux pas qu'on sçache trop ce que je suis devenu, & ce que je fais. Les hommes, & sur tout les Philosophes ne sont pas dignes d'avoir la communication de ces grandes choses: ils traiteroient de fables ce qu'on leur apprendroit sur mon chapitre; comme ils ont pour la plûpart traité de chimeres, tout ce que je leur ai découvert de mon projet touchant la construction d'un monde. Pour vous, mon cher ami, retournez à vôtre corps, il y a prés de deux jours que vous l'avez quitté; un trop long jeûne pourroit l'échauffer, & lui causer la fievre. Gardez-vous sur tout de vous en séparer pour toûjours de vôtre propre autorité, comme ont fait quelques-uns de mes disciples, & tant d'autres de ces anciens Philosophes, que nous avons rencontrez en divers lieux, cela est contraire aux ordres de la Providence. Cherchez-moi en vous en retournant, l'esprit du Pere Mersenne, & me l'envoyez. Je le prendrai avec moi pour m'aider, & pour me tenir compagnie.

Aprés avoir reçû ces derniers ordres de ce cher Esprit, & obtenu de lui la permission de le venir voir au moins une fois en trois ou quatre ans, veu la trop grande violence que je me ferois, d'être si long tems privé de sa presence, & le danger même de l'être pour toûjours, en cas que je mourusse dans l'espace de ce grand nombre d'années, qu'il destinoit à la construction entiere de son Monde: nous nous embrassâmes spirituellement l'un l'autre, & je repris la route de Paris. Je parcourus en chemin une in-

finité de tourbillons & de planettes, sans trouver le Pere Mersenne : mais enfin je le rencontrai dans Mercure, où il se plaît beaucoup, parce que cette Planette est fort jolie. Je lui intimai l'ordre que M. Descartes m'avoit donné pour lui ; il le reçût avec joie, aïant été de tout tems son fidele correspondant, sur tout à Paris. Comme j'étois pressé de m'en retourner ; nous n'eûmes pas grand entretien ensemble. Nous nous séparâmes. Il prit le chemin du troisiéme ciel, & mon esprit celui de ma maison, où il se réünit à mon corps.

Depuis ce tems-là j'ai rendu sept, ou huit fois visite à M. Descartes. Il n'y a que deux mois que j'ai fait ce voïage. Il m'assura alors qu'il avoit fait presque toutes ses combinaisons, que presque tout étoit démontré ; & qu'à moins que les plus clairs principes de la Géometrie, de la Méchanique, & de la Statique ne fussent faux ; il étoit sûr de l'exécution. Qu'il me feroit avertir vers ce-tems-cy de l'aller trouver, afin que nous puissions ensemble revoir, & examiner son dessein, & peut-être même commencer à travailler aussi-tôt à la production de son Monde, c'est-à-dire pour me donner le plus beau divertissement, dont l'esprit de l'homme soit capable. J'attends tous les jours ses ordres pour partir. Il ne tiendra qu'à vous d'être du voïage, m'ajoûta-t'il, & de devenir en un jour plus sçavant que les plus habiles Cartésiens, qui aïent été jusqu'à present. Voilà tout ce que j'avois à vous dire.

A peine eût-il prononcé ces dernieres paroles, qu'un homme de qualité de la Province, fort honnête homme de sa personne, mais qui fut alors pour moi un véritable fâcheux, entra dans

dans la chambre en habit de campagne, lui dit que son carosse étoit à la porte, & qu'il étoit tems de partir. C'étoit une partie de promenade pour quinze jours, qu'ils avoient fait ensemble. Cela m'obligea de prendre congé de l'un & de l'autre, & de me retirer.

Je ne sçavois que penser de cette histoire : je n'avois pas reconnu jusqu'alors pour visionnaire celui qui me la venoit de raconter; & certes cette narration me sembloit trop suivie, pour être une vision. Je m'imaginai donc que ce pourroit bien être quelque allegorie mysterieuse qui comprenoit tous les secrets de la Secte, dont il me donneroit ensuite l'explication. Je m'apliquai cependant à lire tout de bon mon Descartes, & j'en vins à bout pendant les quinze jours, non sans qu'il m'en coûtât quelques maux de tête, causez par la trop grande contention, que j'apportois à cette lecture : mais la suite me fit connoître que tout ce qu'il m'avoit dit n'étoit nullement allegorique, & qu'il devoit s'entendre au pied de la lettre, ainsi qu'on va le voir.

Mon vieillard étant de retour de la campagne m'écrivit le lendemain matin un billet, par lequel il m'avertissoit, qu'il me verroit avant qu'il fût vingt-quatre heures, & que j'eusse à me tenir prêt pour le voïage, dont il m'avoit parlé. Je l'attendis tout le jour avec beaucoup d'impatience : mais enfin voïant qu'il ne venoit point, je me couchai sur les dix heures du soir. Une demie heure aprés étant encore éveillé, je fus surpris d'entendre tirer de tous côtez les rideaux de mon lit, les volets de mes fenêtres s'ouvrir avec un assez grand bruit, & à la faveur d'un fort beau clair de Lune

qu'il faisoit alors, de voir au milieu de ma chambre mon vieillard, & un autre avec lui habillé d'une façon extraordinaire. J'avouë que je fus saisi d'une telle fraieur, que les cheveux me dresserent à la tête, & que je suai de tout le corps. Alors le vieillard s'approchant de mon lit me dit, Vous avez peur; mais reprenez un peu vos esprits, ne me reconnoissez-vous pas? Je vous reconnois, lui répondis-je en tremblant: mais que puis-je penser de vous en vous voiant dans ma chambre, sans y être entré par la porte, & avec tout le bruit & le fracas qui se vient de faire? Ce que vous pouvez, & ce que vous devez penser, reprit-il, c'est qu'un Esprit separé de son corps peut entrer par tout sans clef, & sans passer par la porte; & pour le bruit qui s'est fait, ce n'a été que pour vous réveiller, & pour avoir le plaisir de vous surprendre, & de vous faire un peu de peur. Ne vous souvenez-vous pas de la conversation que nous eûmes ensemble il y a quinze jours? Je m'en souviens fort bien, lui répondis-je: mais tout ce que vous me dites alors étoit-il vrai? Tres vrai, dit-il, & je viens ici pour vous tenir la parole que je vous ai donnée, de vous mener au monde de M. Descartes. Voici le R. P. Mersenne qui vient de sa part m'avertir que tout est prêt; & qu'il est bien aise avant que d'executer tout de bon le dessein de son Monde, d'en faire un essai en presence de quelqu'un de ses amis. Vous serez de la partie, si vous voulez; & je ne vous conseille pas de perdre une si belle occasion. En même tems le P. Mersenne s'avança; & m'aïant fait une profonde réverence, il me confirma tout ce que me disoit mon vieil-

vieillard; & m'ajoûta qu'aïant sçû de lui la qualité, & la disposition de mon esprit, il pouvoit me répondre que M. Descartes me recevroit agreablement. Pardonnez-moi, lui dis-je, mon Pere, l'étonnement où vous me voiez : je ne suis pas accoûtumé à recevoir de telles visites : je n'avois point encore vû d'Esprits; & je n'eusse jamais crû qu'ils fussent aussi civils, & aussi honnêtes, que vous me paroissez l'être.

Cependant quoique je fisse tout mon possible pour me rassurer, j'avois toûjours peur. J'apprehendois fort qu'il n'y eût ici de la sorcellerie & de la magie; & que sous pretexte de me mener au Monde de M. Descartes, on ne voulût me mener au sabat. D'ailleurs je craignois de choquer ces Messieurs les Esprits, qui pour l'ordinaire n'entendent pas raillerie; & ma memoire me fournissoit plus d'un exemple de certaines gens, à qui on avoit fait confidence de semblables mysteres, qui aprés en avoir apris une partie, ne voulant pas aller jusqu'au bout, avoient eu le coû tors par le démon, ou par ceux qui venoient de sa part. Je renonçai donc interieurement à tout pacte; & je pris toutes les précautions que ma prudence me suggera dans cette conjoncture, aprés quoi je leur parlai le plus honnêtement que je pûs, en cette maniere.

Messieurs, vous faites profession d'une Secte, qui tient pour maxime de ne se rendre jamais qu'à la verité clairement connuë, & c'est ce qui la distingue de toutes les autres, & principalement de la Philosophie de l'Ecole. La conversation que j'eus avec Monsieur, il y a quinze jours, la lecture exacte de M. Descartes, que j'ai faite depuis, & les conjonctures presen-

tes

tes me font naître quelques difficultez dans l'esprit, dont je serois bien aise d'être éclairci, avant que de passer outre. Trouverez-vous bon que je vous les propose? Nous vous entendrons volontiers, répondirent-ils, & nous vous satisferons: rassurez-vous seulement; car vous paroissez émû. Soiez persuadé que vous n'avez rien à craindre, & qu'on ne vous fera aucune violence.

Ces dernieres paroles me remirent un peu; & je commençai à parler d'une voix plus ferme. Il n'y a que fort peu de jours, leur dis-je, que j'ai lû dans M. Descartes que l'essence de l'ame consiste à être une substance qui pense. Qu'elle n'est ni étenduë, ni figurée, ni colorée, j'ai peine à accorder cela avec ce que je vois maintenant: car vous me faites entendre que vous étes de purs esprits, & cependant je vois dans vous diverses couleurs; je vous vois en figure humaine, vous me paroissez comme des choses étenduës: tirez-moi je vous prie de cet embarras. Le P. Mersenne prit aussi-tôt la parole. Ce que vous proposez, dit-il, est de bon sens: mais il est aisé de vous répondre, & de vous expliquer nettement la chose par les principes évidents de la vraie Philosophie. Il est certain que l'ame est essentiellement une substance qui pense, qu'elle n'est ni figurée, ni colorée. Nous sommes de purs esprits en effet; & quoique nous vous paroissions avoir un visage, des mains, des pieds, nous n'avons neanmoins ni visage, ni mains, ni pieds. Il faut être aussi entêté que l'étoit Tertullien, & donner dans l'erreur avec autant de fureur, qu'il faisoit, quand il avoit commencé une fois à s'y engager, pour penser que l'ame

non

non seulement est corporelle, mais encore qu'elle a des membres proportionnez à ceux du corps qu'elle anime, & qu'elle est dans son corps tout ainsi qu'une épée est dans son fourreau. Sa devote qui voïoit pendant son oraison les ames de couleur bleuë, lui avoit renversé l'esprit sur ce chapitre. *L. de anima.*

Pour vous faire donc comprendre comment vous nous voiez colorez, figurez, étendus, avec un visage, des pieds & des mains, quoi que nous n'aions ni étenduë, ni couleur, ni figure, ni pieds, ni mains; il faut que vous sçachiez que vôtre ame, tandis qu'elle est unie à vôtre corps, ne peut pas voir une autre ame telle qu'elle est en elle-même : qu'elle ne peut non plus l'entendre parler, ou pour m'expliquer plus juste, qu'elle ne peut pas avoir la communication immediate de ses pensées. Afin donc que vous sçachiez que nous sommes ici, & que nous vous fassions connoître nos pensées, & le dessein qui nous y amene; il faut nous servir d'un moien proportionné à l'état, où vôtre ame se trouve maintenant. N'allez pas vous imaginer que j'ai eu pour cela besoin de me former un corps de quelque matiere. Mais souvenez-vous seulement de ce que vous avez dû comprendre par la lecture de M. Descartes, que voir un objet à l'égard de vôtre ame, n'est autre chose qu'appercevoir l'étenduë, la figure, & les couleurs de cet objet. Que cette perception n'est point causée immediatement par l'objet, qui étant éloigné de nôtre corps & de nôtre ame ne peut pas agir sur eux par lui-même. Cela se fait donc par le moien de la reflexion d'une infinité de raions de lumiere, qui rejallissant de

cha-

chaque partie & de chaque point de l'objet, viennent ébranler les divers filets, dont est composé le nerf optique. Cet ébranlement se communique jusque dans le cervêau, & jusqu'à l'endroit où se trouve le siége de l'ame; & c'est en suite, & à l'occasion de cet ébranlement, que l'ame se forme l'idée de l'objet, qu'elle perçoit, ou apperçoit de la maniere, qui s'apelle voir; & c'est selon les diverses modifications de cet ébranlement, qu'elle voit les objets à diverses distances, sous diverses figures, & de diverses couleurs. D'où s'ensuit que les perceptions, & les idées de l'ame ne dépendent point necessairement des objets, mais uniquement de l'organe interieur, & on le prouve par mille experiences, & sur tout par celle des Phrénétiques, qui apperçoivent les objets tout autrement qu'ils ne sont en effet, & qui les voient où ils ne sont point.

Afin que vous apperceviez ici où je suis, un corps, quoiqu'il n'y en ait point, il suffit que vôtre organe interieur soit remué de la maniere qu'il le seroit, si en effet il y en avoit un: & c'est ce que je fais actuellement dans vôtre nerf optique, pour vous faire connoître que je suis ici: c'est ce qui vous y fait voir un corps, quoique dans la vérité il n'y en ait pas: & ce que je fais sur l'organe qui vous sert à voir, pour vous faire paroître ici un corps, je le fais à proportion sur celui, qui vous sert à entendre, pour vous faire oüir des sons & des paroles. J'imprime un mouvement aux filets de vos nerfs de la cinquiéme conjugaison, tel que les vibrations, & les ondulations de l'air le leur imprimeroient, s'il étoit agité par le mouvement de la langue,

&

& de la bouche d'un homme, qui feroit, où je vous parois être, & qui vous diroit les mêmes [illegible] que vous entendez maintenant.

[illegible]est par ces principes, qu'un Pere de nôtre [illegible] a expliqué fort ingenieusement le mystére du saint Sacrement de l'Autel, sans avoir besoin de tout ce fatras d'accidents absolus, qu'on ne peut concevoir. Car, dit-il, quand on nous enseigne que le Corps de J. C. est sous les apparences du pain, on ne veut point nous apprendre autre chose, sinon que le Corps de J. C. est véritablement où le pain étoit, & nous paroît encore être; & afin que le pain nous paroisse être où le Corps de J. C. est en effet, Dieu agit sur nos sens. Il y produit les mêmes mouvements, & y fait les mêmes impressions que le pain faisoit auparavant. Ainsi quand nôtre Seigneur se présenta à sainte Magdelaine sous l'apparence d'un Jardinier, ce ne fut qu'en agissant sur ses yeux, de la maniere que le visage & les habits d'un Jardinier auroient fait, & non pas en se couvrant des accidents absolus d'un Jardinier. P. Maignan.

Mais ce que l'experience que vous faites maintenant doit vous apprendre, c'est la maniere dont se fait l'apparition des morts, qui se font voir quelquefois aux vivants par la permission de Dieu: car ils apparoissent de la même façon, dont je vous apparois actuellement. Et ces corps d'air ou d'eau, dont on prétend qu'ils se revêtent, ne sont que des chimeres forgées dans l'imagination de ceux, qui ont traité de la Démonomanie, en supposant les principes de la Philosophie des Ecoles. Avez vous encore, me dit-il, quelque difficulté sur cet article?

Ah!

Ah ! mon Pere, répondis-je, voila un éclairciſſement, dont je ſuis infiniment content : vous parlez en pur eſprit. Je ne fais pas grand f[illegible] ſur l'explication que ce Pere de vo[illegible] donne du Myſtére de l'Euchariſtie ; je tiens même pour maxime, avec les plus ſages des Philoſophes Catholiques, que tout ce qui eſt nouveau dans ces ſortes de matieres eſt dangereux, & doit au moins toûjours être ſuſpect. Vous avez entierement diſſipé la difficulté qui me faiſoit de la peine. Il y a long-tems que j'avois dans l'eſprit, que les ſenſations ne ſe faiſoient que par le mouvement local des organes : mais cette *Ariſt. in probl.* idée n'y étoit pas débroüillée ; Ariſtote l'avoit dit avant M. Deſcartes ; mais il ne l'avoit pas expliqué. Je renonce dés à preſent pour toûjours à une bonne partie des idées que j'avois là-deſſus. Je fais abjuration entre vos mains de tous les axiomes, qui regardent l'*Intellect Agent, Patient, & Paſſible*. Je reconnois que ce ne ſont que des termes qui ne ſignifient rien, & qui ne ſont bons qu'à étonner les ignorans, qui ne les entendent point, & qui s'imaginent que les Philoſophes les entendent.

Aprés cette proteſtation l'ame du P. Merſenne remüa mon organe d'une maniere, qui me fit connoître qu'elle lui avoit fort plû ; cela me donna la hardieſſe de lui propoſer une ſeconde difficulté. C'eſt, lui dis-je mon Pere, que je n'entends pas trop ce que c'eſt que ce Monde de M. Deſcartes, où vous voulez me mener. En liſant M. Deſcartes j'ai conçû que ſon Monde n'étoit point autre choſe que celui où nous ſommes, expliqué par les principes de ſa Philoſophie ; & je me ſouviens diſtinctement d'avoir

voir

voir lû ces paroles dans une lettre qu'il vous a *Let. 37.*
écrite autrefois, Qu'il croiroit ne ſçavoir rien *Tom. 2.*
dans la Phyſique, s'il ſçavoit ſeulement dire
comment les choſes peuvent être, ſans démontrer
qu'elles ne peuvent être autrement. Cela
eſt un peu fanfaron : mais cela me perſuade auſſi
que quand il dit autre part, qu'il ne prétend *Meth.*
point parler de ce qui ſe fait en effet dans ce *pag. 39.*
Monde, mais ſeulement de ce qui ſe devroit
faire dans un Monde qu'il s'imagine, il ſeroit
fort fâché qu'on le crût.

Ce que vous dites eſt véritable, répondit le P. Merſenne, M. Deſcartes n'eût pas voulu être crû ſur cet article. Ainſi le Monde de M. Deſcartes eſt en effet ce Monde expliqué par les principes de ſa philoſophie. Mais il eſt vrai auſſi qu'il y a, ou plûtôt qu'il y aura bientôt un autre Monde, qu'on apellera encore plus juſtement le Monde de M. Deſcartes, puiſqu'il ſera de ſa façon. Et c'eſt ce Monde là dont M. vôtre ami vous a parlé, & que nous devons aller voir faire avec vous, ſi vous le voulez. Il ne ſe peut rien penſer de plus curieux que cela, repris-je ; & il n'eſt point de carouzel, ni de fêtes de Verſailles, que je ne quittaſſe pour être le ſpectateur de ce prodige, qui ſans doute eſt le chef d'œuvre de la philoſophie & de l'eſprit humain. Mais, M. dis-je, en m'adreſſant à mon vieillard, l'exemple de M. Deſcartes même que vous m'avez raconté, m'inquiéte. Le voiage eſt bien long. Un monde comme celui qu'il prétend faire, ne ſe fait pas en une heure de tems. Je ſens que mon ame aime bien ſon corps : qu'elle ſeroit fachée au retour de ne le pas trouver en état de la recevoir ; & il

peut

peut arriver cent accidents dont personne ne me peut répondre.

Nous avons pourveu à tout, me répondit-il : regardez vers les pieds de vôtre lit. Ah mon Dieu ! Monsieur, m'écriai-je tout effraïe, que me faites-vous voir ? Le Démon est donc aussi de cette partie ; Malheureux que je suis ! Je suis perdu : mais j'aime mieux périr que d'avoir le moindre commerce avec lui. Monsieur, retirez-vous. Je renonce à tous vos enchantements, & à toute vôtre magie.

Doucement, me dit il, doucement. Ne vous allarmez pas : celui que vous voïez n'est pas si diable, qu'il est noir. Ce n'est point du tout un Diable ; c'est l'ame d'un petit Négre, qui est au service de M. Descartes, & dont je vous dirai en deux mots l'avanture, pour vous ôter tout scrupule, & toute inquiétude.

Ce petit Négre fut autrefois valet de M. Regius Professeur fameux de Medecine dans l'Université d'Utreck, qui comme vous sçavez, fut d'abord l'intime ami, le disciple, & l'adorateur de M. Descartes. Par ces qualitez il mérita de lui la communication de son secret pour la séparation du corps, & de l'ame. Depuis ils se brouillerent ensemble, jusque là que M. Descartes se crût obligé d'écrire contre lui, parce qu'il corrompoit sa doctrine, & la rendoit même scandaleuse. M. Regius dont les maniéres n'ont pas toûjours été celles du plus galant homme du Monde, au moins selon que M. Descartes nous l'a dépeint, pour se vanger de lui, & lui faire voir le mépris qu'il avoit pour la chose, qu'il estimoit le plus, apprit son secret à ce petit Négre, qui s'avisa une fois entr'autres de s'en servir.

Diverses lettres de Descartes.

Com-

Comme il revenoit un jour de la campagne, où ſon maître l'avoit envoïé, ſe trouvant las & [illegible]nt aſſis à l'ombre d'un chêne, ſon ame laiſſa [illegible] dormir ſon corps, & s'en alla ſe di-ver[illegible] je ne ſçai où. Cependant des voleurs tué-rent un homme là proche. Le grand Prévôt qui n'étoit pas loin en aïant été averti vint inceſſament avec ſes Archers : le bruit fut ſi grand, qu'il éveilla le corps du petit négre ; & il lui arriva quelque choſe d'aſſez ſemblable à ce que je vous racontois dernierement de l'accident de M. Deſcartes. La Machine déterminée par ce bruit, & par l'impreſſion forte que la preſence de ces gens armez fit ſur ſes organes, commença à fuïr. On courut aprés, on l'arrête, on l'examine. Il ſe coupe à chaque mot dans ſes réponſes, qui en l'abſence de l'ame ne pouvoient pas être fort ſuivies. Le grand Prévôt qui alloit un peu vîte en beſogne, prit ſa fuite & cette fraïeur qui paroiſſoit ſur ſon viſage & dans ſes paroles, pour une preuve convainquante de ſon crime, & le fit ſur le champ pendre à un arbre comme complice du meurtre qui venoit d'être fait. L'ame revenant un moment aprés trouva ſon corps faiſant la vilaine figure d'un pendu. Obligée donc qu'elle fut de ſe retirer, elle ſe trouva fort en peine. La plûpart des ames ſeparées qui voltigent dans toute l'étenduë du monde, étant des ames philoſophes, & des ames d'importance, & qui dans une aſſemblée que les plus conſidérables avoient faite entr'elles, avoient déclaré véritable cette opinion de philoſophie, ſelon laquelle on tient que toutes les ames ne ſont pas de même eſpece, ne vouloient pas ſouffrir que l'ame d'un négre ignorant eût le même privi-

privilege qu'elles, & lui donnoient par tout la chasse. Enfin son bonheur voulut qu'elle osât sortir de nôtre tourbillon, & qu'elle passât [illegible] qu'au lieu, où l'esprit de M. De [illegible] toit. Elle lui fit compassion, & il lui p[illegible] de demeurer auprés de lui. Le Pere Mersenne l'a amenée ici en cas qu'il en eût affaire; & nous le laisserons auprés de vôtre corps, afin d'en avoir soin.

Le détail d'une histoire si circonstancié me fit croire qu'on me disoit la vérité. Je priai ces deux esprits d'excuser mon emportement: je leur dis que la figure & la couleur sous lesquelles il m'avoit paru, étant celle que prend ordinairement le Démon, quand il veut se rendre visible, elle m'avoit rempli l'esprit de cette funeste idée: que je les priois de me prescrire ce que j'avois à faire, pour me mettre en état de les accompagner dans ce beau voiage, qu'ils me proposoient: que j'esperois profiter infiniment de la faveur qu'ils vouloient bien me faire, & acquerir dans ce voiage & dans leur compagnie des connoissances qui me distingueroient du reste des hommes. Vous avez trois choses à faire, dit le P. Mersenne. La premiere est de vous dégager l'esprit des préjugez de l'enfance, & de la philosophie ordinaire. Car c'est une chose étrange de voir que ces préjugez que l'ame ne prend que par les sens, s'impriment cependant si fortement dans son entendement avec le tems, & avec l'habitude qu'elle a de s'en servir pour régle de ses jugemens. De maniére que les ames séparées de leur corps autrement que par la mort, quoique dans le tems de cette séparation elles agissent indépendemment des

ſens, penſent neanmoins, jugent, raiſonnent toûjours conformément à ſes préjugez. Sans cet- ...récaution le voiage vous ſeroit aſſez inutile, ...endriez peu de choſes.

...onde choſe, c'eſt qu'avant nôtre départ il faut que vous donniez vos ordres à ce petit eſprit ſur la maniére dont vous voulez qu'il ſe comporte à l'égard de vôtre corps. Sur quoi il eſt bon que vous ſçachiez qu'aprés que vôtre ame en ſera ſéparée, tout s'y paſſera à l'ordinaire, non ſeulement pour les fonctions naturelles, mais encore pour les mouvements qui y ſeront cauſez par les objets exterieurs; pourvû que vous laiſſiez la machine montée de la même maniére qu'elle l'eſt maintenant. Ainſi ſi vous avez coûtume de vous lever au ſon d'une certaine horloge, & à une certaine heure, ſitôt que cette heure ſonnera, le mouvement du timpan de vos oreilles communiqué à vôtre cerveau fera ouvrir le paſſage aux eſprits animaux pour couler dans vos muſcles, & pour produire dans vos bras, dans vos jambes, & dans tout vôtre corps les mouvements que vous produiſez tous les jours pour prendre tous vos habits les uns aprés les autres, & pour vous habiller. Il marchera à ſon ordinaire: il ira dans toute la maiſon, il montera, il déſcendra. Il ira ſe mettre à table quand la voix d'un laquais qui dira, que le dîner eſt prêt, viendra lui fraper les oreilles: il y mangera, il y boira, & en un mot il n'omettra nul des mouvemens auſquels il eſt accoûtumé, les eſprits animaux ne manquant jamais de prendre leur cours vers certains endroits du corps à la preſence de certains objets; & par conſequent produiſant toujours de certains mouvements

dans le corps en certaines circonstances. Or en toutes les actions que nous faisons a l'exterieur il n'y a que du mouvement produit de cette : & c'est ainsi que nous voions [illegible] qui assûrément sont de pures machines, [illegible] bien que nôtre corps, nous paroissent agir [illegible] même tems, & si diversement, & si uniformément.

Le seul embarras que vous auriez à craindre, ce seroit en cas que quelqu'un de vos amis vint vous rendre visite ; parce que vôtre corps sans ame ne seroit pas capable de soûtenir la conversation, & ne répondroit pas à propos. Car entre nous, ce n'est que par la conversation, que nous autres Cartésiens connoissons que ces corps que nous apellons des hommes, sont véritablement des hommes, & non pas de pures machines : mais c'est en cela que le petit Négre peut vous être utile. M. Descartes lui a appris tous les differents mouvemens que l'on peut donner à la glande pineale, & toutes les diverses déterminations, dont les esprits animaux sont capables par son moien : & comme la parole ne se forme dans la bouche, que par le mouvement des muscles, qui remuent la langue, la machoire d'en bas, & les lévres ; & que de certaines paroles ne se forment que par de certains mouvemens de ces muscles causez par celui des esprits animaux, selon les differentes questions, par exemple que vous fera un ami qui viendra vous voir en l'absence de vôtre ame ; le petit négre par les divers mouvemens, qu'il imprimera pour lors à vôtre glande, & ensuite aux esprits, animaux, & aux muscles, formera sans y manquer dans vôtre bouche les paroles qu'il faudra

Let. 53. de Desc. Tom. 1.

pro-

prononcer, & les réponses qu'il faudra donner à ces questions ; & ne craignez pas qu'il fasse ré-[illegible]e à vôtre corps rien d'indigne de vôtre [illegible] je vous assure que tout Négre qu'il est, il n'est pas trop sot.

Vous pouvez encore en user d'une autre maniére. Vous n'avez qu'à laisser vôtre corps dans le lit où il est, & dans l'évanoüissement où le mettra le tabac que vous prendrez, pour en séparer vôtre ame. Cet évanoüissement qui consiste à laisser les nerfs des sens lâchez, est sans consequence : cependant le petit Négre prendra vôtre figure, & se trouvera par tout où vous vous trouveriez, si vôtre ame n'étoit point en voiage : & il fera cela aussi aisément, & de la même façon que je vous parois maintenant sous un habit de Minime, & Monsieur avec le visage & les habits, avec lesquels vous avez coutûme de le voir, ainsi que je vous l'ai expliqué il n'y a qu'un moment. Et pour vous faire remarquer cela en passant, vous voiez que la Philosophie Cartésienne aprend à faire sans péché ce qu'Apollonius de Tyane, & plusieurs autres Magiciens n'ont pû faire sans s'être auparavant donnez au diable.

Enfin la troisiéme chose que vous avez à faire, c'est de prendre un peu de tabac que Monsieur vous a apporté ; & puis nous nous mettrons en chemin, pour aller trouver M. Descartes.

Aprés avoir remercié le P. Mersenne de ses instructions, & des lumieres qu'il avoit bien voulu me donner, je lui ajoûtai. Que pour le premier article, je lui répondois de moi : que de tout tems j'avois été un peu sceptique en matiere de philosophie de l'école, & qu'ainsi mon

esprit étoit libre des préjugez qu'on y prend ordinairement : que pour les préjugez de l'enfance, la lecture de M. Descartes m'avoi[illegible] à m'en défier ; & que dans le tem[illegible] loit, j'avois fait un nouvel effort sur mon esprit pour me résoudre à ne rien croire que je ne conçusse tres clairement, suivant le conseil de M. Descartes. Je ne lui ajoûtai pas une autre résolution que j'avois faite en même tems, qui étoit de me précautionner pour le moins autant contre les préjugez des Cartésiens que contre ceux des Philosophes ordinaires, les connoissant aussi entêtez à peu prés que les autres.

Pour ce qui regarde mon corps en l'absence de mon ame, je m'arrêtai à la seconde maniére ; parceque, lui dis-je, mon Pére, elle me paroît plus simple que la premiere. Je vous sçai bon gré, me dit-il, c'est une de nos maximes en matiere de systême, de choisir toûjours le plus simple. Ce n'étoit pas là pourtant la raison qui me déterminoit : mais c'est que je la croiois moins dangereuse ; & que je n'étois pas trop persuadé que mon corps en l'absence de mon ame, dût être si adroit qu'on me le promettoit ; & que l'exemple des bêtes qu'on me proposoit, ne faisoit guéres d'impression sur mon esprit, lequel ne s'est jamais pû défaire du préjugé, qui leur donne une ame capable de sentiment & de connoissance. Je priai encore le Pére Mersenne d'ordonner à son petit Négre de prendre ma figure, pour voir s'il y réüssiroit. Il le fit aussi-tôt : & je vis un autre moi-même aux pieds de mon lit : comme le Sosie de l'Amphitryon vit un autre Sosie à la porte de sa maîtresse à son retour de l'armée, avec cette différence

rence que le *moi* qui étoit aux pieds de mon lit, parla fort honnêtement au *moi* qui étoit dans [illegible] ; au lieu que le Sósie qui revenoit de l'ar- [illegible] battu par le *lui* qui se trouva en même tems à la porte d'Alcméne. Je lui recommandai sur tout de bien fermer la porte de ma chambre, afin que personne n'y entrât, & d'avoir de tems en tems soin de rendre visite à mon corps; & de faire en sorte qu'il fût toûjours dans une situation commode.

Aprés cela mon vieillard m'aiant présenté une prise de tabac, je lui demandai si c'étoit du véritable. Que je me souvenois d'avoir oüi parler de l'avanture d'Apulée, qu'un *Qui pro Quo* changea en Asne, dans le moment qu'il esperoit être changé en oiseau. Il me dit qu'il n'en avoit que d'une sorte & qu'ainsi je ne devois point craindre la méprise. Je le pris donc aussitôt, il me fit éternüer quatre fois avec grande violence. En suite je tombai dans un évanoüissement tout semblable à celui de M. Descartes que j'ai décrit auparavant, & en un instant mon ame par un seul acte de sa volonté se trouva hors de son corps.

Je n'entrerai pas ici dans un grand détail des réflexions que je fis sur mon corps & sur mon ame, quand ils furent séparez l'un de l'autre. Je dirai seulement, que je commençai dés cet instant à m'appercevoir de la force des préjugez, & de l'entêtement, pour nous empêcher de connoître la vérité : combien sage & raisonnable est l'avis que M. Descartes, & ses disciples nous donnent, de nous précautionner sur cet article : & en même tems, combien ces Messieurs ont peu de soin de se servir eux-

mêmes des lumieres qu'ils donnent aux autres. Car la premiere chose que mes deux Maîtres voulurent me persuader malgré que j'en eu[illegible] fut que mon ame dans l'instant de [illegible] s'étoit vûë dans ma glande pinéale. Comme je ne jugeai pas à propos de commencer avec eux par les contredire ouvertement, je leur répondis que la séparation s'étoit faite si brusquement, que je n'avois pas eu le tems de faire cette réflexion. Ce que je disois étoit vrai, & c'étoit aussi tout ce que je pouvois leur dire de moins désobligeant : car je me souvenois parfaitement, & j'étois fort convaincu de ce que j'avois lû depuis peu de jours dans M. Stenon fameux Anatomiste, qui fait grande estime de M. Descartes, & qui le regarde comme un ouvrier ingénieux d'un nouvel homme, mais qui montre, & qui le fait voir à l'œil, que cet homme étoit tout différent de celui que Dieu a fait : que la glande pinéale n'a point la situation, & n'est point capable des mouvements qu'on lui attribue dans cette hypothese : que les vaisseaux dont elle est entourée, ne sont point des artéres qui puissent lui fournir la matiere des esprits animaux, ainsi que le suppose M. Descartes, mais seulement des veines : que par conséquent c'est sans fondement qu'on lui a accordé le privilége & l'honneur de loger l'ame ; & qu'elle n'a peut-être point de fonction plus considérable, & plus distinguée que celle des autres glandes, dont l'emploi pour la plûpart n'est pas fort noble, ni fort illustre dans le corps de l'animal.

Anatomie du cerveau.

C'est là ce que je pensois, & ce que je ne faisois pas connoître : j'affectois même d'appro-

cher de leurs sentimens, autant qu'il m'étoit possible. Je fus le prémier à leur faire remarqu[illegible] comme la digestion se faisoit dans mon [illegible] que mon ame n'y fût pas, par la seule vertu de l'Acide, qui se trouve dans l'estomach, qui par l'agitation de ses parties insensibles dissoût les viandes, ainsi que l'eau forte dissoût les métaux : comment des parties séparées les unes des autres les plus subtiles faisoient une espece de liqueur, & de crême qu'on appelle le chile : comment le mouvement peristaltique des boiaux servoit à pousser les plus grossieres vers le bas, & à faire entrer le chile dans les veines lactées du mezentére par des pores imperceptibles proportionnez à la figure des parties, dont le chile est composé : comme la chaleur demeurant dans mon cœur de même qu'auparavant, la circulation du sang se continuoit à l'ordinaire avec les mêmes effets, tels que sont la nutrition, & la bonne constitution des membres du corps les plus éloignez : comme enfin tous ces mouvemens se faisoient par les seuls ressorts de la Machine.

Et il ne faut pas que les déffenseurs de l'ancienne Philosophie se scandalisent de la complaisance, dont j'usai dans cette occasion : car quand tout cela seroit faux absolument, il ne pouvoit pas n'être point vrai dans la conjoncture où je me trouvois, puisque mon corps ne se corrompoit point, mon ame en étant séparée. Or si le mouvement & la circulation des humeurs eût cessé, il se seroit assurément corrompu. Et par conséquent supposé que mon ame fût séparée de mon corps, comme je suppose qu'elle l'étoit alors, il est visible que tous

ses mouvemens s'y faisoient, & s'y faisoient par la seule disposition de la machine.

Enfin nous nous disposames à partir. [illegible] demandai comment les ames en u[illegible] les pour les noms & les qualitez qu'elles se donnoient les unes aux autres dans la conversation : que les ames étant de féminin genre en François, je m'étois fait violence jusqu'alors en donnant à l'ame de M..... le nom de Monsieur : mais aussi que je n'avois osé l'apeller *Madame*, ni *Mademoiselle*. Pour vous, dis-je à l'ame du P. Mersenne, je me tirerois d'embarras, en vous appellant *vôtre Réverence*. Vous pourriez aussi, me dit-elle, vous tirer d'embarras, en appellant l'ame de M. *vôtre Seigneurie* : l'une & l'autre qualité est à la mode d'Italie ; & toutes deux ne sont venuës en France que de ce païs là : mais ne vous embarrassez pas, nous gardons le même nom que nous avions dans le monde, quand nous étions dans nôtre corps. M. Descartes s'apelle encore M. Descartes : M. s'apelle encore M..... Je m'apelle le P. Mersenne, & vous vous apellerez aussi M.... Nous autres Cartésiens nous sommes un peu Platoniciens en cette matiere : car selon Platon qu'est-ce que l'homme ? C'est une ame qui se sert d'un corps, & vous pouvez vous souvenir d'un certain endroit, entr'autres, de la méthode de M. Descartes, où il dit.
„ Examinant avec attention ce que j'étois, &
„ que je pouvois penser que mon corps n'étoit
„ rien... & qu'au contraire si j'étois un moment
„ sans penser, je n'ai nulle raison de croire que
„ je fusse dans ce moment..... J'ai conçu que
„ j'étois une chose, ou une substance, dont toute

„ la

„ la nature & toute l'essence consiste unique-
„ ment dans la pensée: de sorte que moi (c'est-
„ [illegible]dire mon e[illegible]it par le[illegible]uel seul je suis ce que
[illegible], dis-je, est une chose tout-à-fait
„ [illegible] au corps; & je m'étonne, ajoûta le Pere Mersenne, que les Philosophes, & les Theologiens scholastiques aient passé cela à M. Descartes, & qu'ils n'aient pas mis cet article au nombre de ses prétendues erreurs. Sur tout M. Arnaud aiant fait cette réflexion une fois en passant. Mais allons, dit-il, hâtons-nous, voilà une grande demi-heure que nous perdons ici. Le tems est précieux. Aussi-tôt il prend l'essort en l'air avec l'ame du vieillard. Et moi sans déliberer davantaje, je me mets à les suivre.

VOIAGE
DU MONDE
DE
DESCARTES.

SECONDE PARTIE.

LE tems étoit fort ferain : l'air paroiffoit tres pur : la lune étoit dans fon plein ; & les étoiles brilloient, ce me fembloit, d'une maniere extraordinaire, ce qui me donnoit une extrême envie de contempler de prés ces corps lumineux, dont l'éclat, la grandeur, le nombre, la difpofition ont toûjours été le fujet de l'admiration de tous les hommes, le plus digne objet de l'étude, & de la méditation des Philofophes, & la preuve la plus fenfible de la Divinité. Mes guides cependant me firent faire alte fur une tour élevée de plufieurs toifes au deffus du refte de la ville, pour me faire remarquer la nature de l'air de cette baffe région, & les parties dont il eft compofé. Commencez, me dit mon vieillard, à connoître par vôtre propre expérience la vérité des fentiments de M. Defcartes dans l'explication de la nature des êtres corporels. Reconnoiffez ce qu'il dit dans le quatriéme livre de fes Principes, que l'air n'eft point autre chofe qu'un amas de parties

branchuës du troisiéme Element, tres petites, détachées les unes des autres, & flotantes au mi-[illegible] des boules du [illegible] élement, au mouve-[illegible] elles obéissent. Voiez, comme [illegible] du premier Element sont mêlées par tout, & remplissent tous les intervalles que les petites boules & les parties branchuës laissent entr'elles : comme la fluidité de ce corps aussi-bien que de tous les autres, qu'on appelle liquides; consiste dans le mouvement de ses parties insensibles, qui se remuent indifferemment de toutes parts. Car comme elles sont toutes dans le mouvement, & qu'elles ont la plûpart des déterminations fort differentes ; on peut aisément concevoir deux choses. La premiere, que si-tôt que le corps liquide cessera d'être enfermé, & contenu dans un corps solide, il doit se répandre de tous côtez; puisque ses parties sont en mouvement vers tous les côtez : & la seconde, que si un corps dur se presente pour passer au travers, trouvant toutes ses parties en mouvement, il les sépare aisément; puisque pour les séparer il n'a qu'à leur donner des déterminations differentes en partie de celles qu'elles avoient auparavant. Etant certain, que quand des corps, & sur tout de petits corps sont en mouvement, & dans un mouvement aussi different que celui, où ces petites parties se trouvent, il n'est rien de plus aisé, que de leur donner de nouvelles déterminations; & par conséquent, qu'il est tres facile de diviser un corps liquide & de passer au travers. Or ces deux phénomenes du corps liquide étant expliquez aussi nettement, & aussi intelligiblement, que vous voiez qu'ils le sont par les principes de la Philo-

C 6 sophie;

ſophie ; Meſſieurs les Philoſophes de l'Ecole auroient grand credit ſur mon eſprit, s'ils m'obligeoient à reconnoître la liquidité pour un accident abſolu, diſtingué du mouve[illegible] ties inſenſibles du corps liquide.

Quelque inclination que j'euſſe à défendre les intereſts de la Philoſophie ordinaire ; j'avouë que ce raiſonnement joint à ce que je voiois par moi-même, fit grande impreſſion ſur mon eſprit. Car enfin quoi que je n'aperçûſſe point ces petites boules du ſecond Element, dont il me parloit, & que ce ne fût en effet qu'une illuſion toute pure de cette ame infatuée autant qu'on peut l'être, des idées & des préjugez du Carteſianiſme : je ne pouvois m'empêcher de reconnoître dans l'air ces petites parties inſenſibles détachées les unes des autres, dont les corps liquides ſont aſſurément compoſez. J'y voiois clairement cette matiere ſubtile, qu'Ariſtote même a reconnuë ſous le nom de Matiere Etherée, & qu'il enſeigne être répanduë par tout ; & dans un mouvement tres-véhement. Je ne pouvois en ſuite diſconvenir de la netteté de l'explication, qu'il me faiſoit des proprietez du corps liquide. Et j'avouë que ſi la Philoſophie de Deſcartes étoit auſſi raiſonnable dans tous ſes autres points qu'elle paroît l'être dans celui-ci, je ſerois peut-être un peu tenté d'être Carteſien. Sans m'amuſer donc à conteſter des globules du ſecond élement, & à lui propoſer quelques autres difficultez qui me vinrent alors à l'eſprit ; je fis parfaitement ma cour de tout le reſte à mes deux compagnons de voiage. C'eſt-à-dire, de la matiere ſubtile & de la matiere rameuſe ou branchuë,

que

que j'apellois sans façon en leur langage, matiere du premier & du troisiéme élement. J'a[illegible]dis fort à l'[illegible]de la liquidité, dont [illegible]coup la netteté & la simplicité. M[illegible] petit incident nous fit changer de discours, & pensa me faire perdre tout le fruit de ma premiere complaisance.

Il y avoit au haut de la tour où nous étions arrêtez, une espece de petit moulinet, qui y servoit de girouëte environ de sept pouces de diametre, il étoit d'acier fort mince & fort leger, les ailes en étoient fort égales & l'essieu fort poli : de sorte que le moindre soufle de vent le faisoit aller, & faisoit en même-tems tourner, pour marquer le vent, une verge de fer courbée, dont le bout faisoit l'essieu du moulinet. Le hazard voulut qu'un Soldat d'un Regiment Suisse, qui venoit d'arriver dans la Ville déchargeât son mousquet en l'air. Il étoit chargé de deux bales, une desquelles vint couler contre l'extremité d'une des aîles du moulinet, qu'elle ne fit qu'effleurer ; & luy imprima cependant un mouvement fort grand, & qui dura fort long-tems. La bale continua son chemin presque par la même ligne, & alla à fort peu prés, aussi loin & aussi vîte que l'autre bale qui n'avoit point touché le moulinet. Ce n'est pas sans sujet que je marque cette derniere circonstance. Le P. Mersenne ne perdit pas cette occasion de me démontrer un autre principe de Monsieur Descartes. Vous voiez, me dit-il, ce moulinet : si la balle ne l'avoit pas touché en passant, comme il ne fait pas le moindre vent, pensez-vous qu'il eut cessé d'être en repos, & qu'il se fut remué de luy-même ? Non assu-

rément, luy répondis-je. Et l'état où il étoit il n'y a qu'un moment n'a pû ſe changer en celui où il eſt à preſen[illegible]par le moien d'[illegible] cauſe extérieure, qui a fait ce [illegible] Mais maintenant, ajouta-t'il, qu'il [illegible] état tout contraire, penſez-vous qu'il pût ceſſer d'y être, ſans la détermination de quelqu'autre cauſe, qui détruiſit dans-lui le mouvement, comme la bale y a détruit le repos. Mon Pere, répondis-je, cette queſtion me paroît plus difficile à réſoudre que l'autre. J'ai toûjours ouï dire, comme un axiome indubitable, que tout corps qui eſt en mouvement tend au repos, comme à ſa fin. Je vous paſſe, reprit-il, ce galimatias philoſophique: tout corps en mouvement tend au repos, comme à ſa fin. Le corps a-t-il de la raiſon & une volonté, pour avoir une fin & pour y tendre. Mais, ſi cette propoſition eſt capable de recevoir un ſens tolerable, elle ne veut dire autre choſe, ſinon que dans la ſituation & dans la diſpoſition que les corps ont entre eux dans le monde, les corps ſenſibles qui s'y remuent, y perdent en effet peu à peu leur mouvement par la réſiſtance que leur font les autres corps, auſquels ils le communiquent: & ſe trouvent enfin en repos. Car, ſi rien ne détruiſoit cet état de mouvement, il dureroit toûjours; de même que, ſi rien ne détruiſoit le repos d'un corps, il y demeureroit toûjours. Et c'eſt dont je veux vous convaincre par l'exemple de ce moulinet, que le hazard nous preſente.

Si ce moulinet tournoit au milieu de l'eau, comme il tourne maintenant au milieu de l'air; il eſt manifeſte, que ſon mouvement ſeroit bien-

tôt

tôt détruit par la grande reſiſtance, qu'il trouveroit dans l'eau. Si deux de ſes aîles étoient [illegible]ucoup plus [illegible], plus larges & plus pe[illegible] deux autres; le mouvement ceſſe[illegible]core plûtôt: parce que cette inégalité ſeroit une nouvelle cauſe d'une plus grande réſiſtance. Enfin; ſi avec cela l'éſſieu ſur lequel il tourne, étoit fort gros, mal poli, & fort roüillé; le mouvement ceſſeroit encore plus promptement, par une ſemblable raiſon. Mais, parce qu'il eſt dans l'air, & dans un air aſſez pur; parce que ſes aîles ſont dans un parfait équilibre, & que ſon éſſieu eſt fort menu, fort net, & fort limé; la réſiſtance qu'il trouve eſt bien moindre, & le mouvement eſt bien plus grand & durera long-tems. Surquoi il faut raiſonner de la ſorte. Une grande réſiſtance détruit beaucoup de mouvement. Une moindre réſiſtance en détruit moins. Une reſiſtance encore moindre en détruit encore moins. Donc, s'il n'y avoit nulle réſiſtance, le mouvement ne ſeroit point détruit. Donc il dureroit toûjours. Donc, tout ainſi qu'un corps demeurera en repos, tandis que nulle cauſe extérieure ne le troublera dans la poſſeſſion de cet état, de même il demeurera dans le mouvement, tandis que nulle cauſe extérieure ne s'y oppoſera. Et ainſi le grand principe de Monſieur Deſcartes eſt établi: Qu'un corps de lui-même demeure dans l'état où on l'a mis. S'il eſt en repos, il demeurera toûjours en repos. S'il eſt de figure triangulaire, il demeurera toûjours de figure triangulaire. S'il eſt en mouvement, il demeurera toûjours en mouvement. Mais au reſte ce principe n'eſt pas particulier à Monſieur Deſcartes, Galilée avant lui, Gaſ-

ſendi,

ſendi, Hobbes, Maignan, &c. le ſuppoſent véritable. Et je me ſouviens même, qu'en faiſant mes collections pour mes Commentaires ſur la Geneſe, où j'ai fait entrer un [illegible] Diſſertations Philologiques, Philoſophiques, Aſtronomiques, j'ai marqué plus d'un endroit dans Ariſtote, où il enſeigne, ou ſuppoſe cette doctrine. Et un des plus ſubtils Philoſophes de l'Ecole, c'eſt Vaſqués, l'a prouvé fort au long, pour ce qui regarde le mouvement. On peut dire cependant, que perſonne ne la plus fait valoir, & ne s'en eſt ſervi plus habilement, & plus avantageuſement que M. Deſcartes. Et c'eſt pour cela qu'on lui en fait l'honneur, plus particulierement qu'aux autres.

Je ſuis fort de vôtre avis, repris-je. Ce principe général eſt aſſurément un de ceux, que l'eſprit admet, ſans ſe faire violence : & la difficulté qu'on y trouve quand on veut l'appliquer aux corps conſiderez dans le mouvement, ne vient que de la fauſſe idée, qu'on a communément, de ce qu'on apelle *modes* en Philoſophie, & de ce que l'on conçoit le mouvement comme un être poſitif, & le repos comme ſa privation : quoique le mouvement, ne ſoit pas un être, ni le repos une privation d'être, mais tous deux des états differens & oppoſez, dont l'être corporel eſt capable. Mais, mon Pere, ce moulinet m'a fait naître un grand ſcrupule, dont il faut que je me décharge la conſcience. C'eſt ſur un autre principe de M. Deſcartes, qui regarde le mouvement. Faites refléxion, s'il vous plaît, que la bale qui a touché le moulinet, n'aiant fait que l'éffleurer, n'a rien perdu, ou preſque rien perdu de ſon mouvement, qu'elle a été auſſi

loin,

loin, & que nous l'avons vûë arriver au terme de son mouvement, en même tems que l'autre, q[illegible] point [illegible], ou à fort peu prés. D'au-[illegible] imprimé un tres grand mouvement au moulinet. Car, soit que nous mesurions la quantité de ce mouvement, par la grandeur de la masse & de la superficie du corps, qui a été remüé; soit que nous le mesurions par la grandeur de l'espace que le corps a parcouru, dans le grand nombre de cercles qu'il a décrits, malgré la résistance du milieu, où il se remuë: soit même, que nous considérions la vîtesse de ce mouvement; il est visible que la bale a beaucoup plus communiqué de mouvement à ce moulinet, qu'elle n'en a perdu. Et au contraire, si nous supposions ce moulinet dans l'état, où vous l'avez supposé d'abord, pour me démontrer la proposition de M. Descartes, c'est-à-dire, que ses ailes n'eussent pas été en équilibre, ni d'égale grandeur; que l'éssieu eût été fort gros, mal poli, & roüillé, & que la bale eût donné contre une des ailes d'une maniere moins oblique; il est certain, que, dans ces circonstances, la bale auroit beaucoup plus perdu de sa vîtesse & de son mouvement, & qu'elle en auroit imprimé, ou communiqué beaucoup moins au moulinet, qu'elle ne lui en a communiqué maintenant. Que deviennent donc ici ces grands principes de M. Descartes? Qu'un corps ne communique présentement à un autre corps qu'il remuë, qu'autant de mouvement qu'il en perd: & qu'il n'en perd précisement, qu'autant qu'il en communique. Car ici la bale en communique beaucoup, & en perd peu; & dans l'autre supposition elle en perd beaucoup, & en communi-

que

que peu. Mais que sera-ce de ces autres grands axiomes, qui sont les fondemens de la Physique, & de tout son [illegible] monde ? S[illegible] voir, Que Dieu en créant ce mon[illegible] tiere, y a créé en même tems une certaine quantité de mouvement, ou de transport d'un lieu à un autre, ainsi qu'il s'exprime lui-même, qui y est toûjours la même, sans croître, ni diminuer; quoique les parties qui le composent en aient tantôt plus, & tantôt moins: d'autant que ce que l'une perd, passe nécessairement dans une autre. Que Dieu est la cause universelle de tout le mouvement, qui se fait dans le monde. Que les créatures n'en produisent point, & ne font que déterminer celui qui est déja produit, &c. Car, si un corps en communique plus qu'il n'en a, il faut que Dieu, ou le corps même, produise ce surplus de nouveau: & si un corps en perd plus qu'il n'en communique, il faut que ce qu'il perd, & ne communique pas, soit anéanti: & c'en est assez, pour démontrer, que la quantité de mouvement n'est pas toûjours la même dans le monde; & qu'au contraire elle croît, & diminuë à tous momens. En un mot, nous voions ici une grosse partie de matiere se mouvoir maintenant fort vîte, laquelle ne se remüoit point auparavant. Je veux qu'elle fût en équilibre, & fort facile à mettre en mouvement; cela ne fait rien; il est toûjours vrai de dire, qu'il y a un nouveau transport communiqué à une partie considérable de matiere: que ce transport est grand, puisqu'il transporte une grande matiere par un espace fort grand; & que cependant la bale en perd tres peu, puisqu'elle est elle-même transportée à fort peu prés aussi loin, &

Part. 2. princip. n. 36. Let. 72. Tom. 1.

aussi vîte, qu'elle l'auroit été, si elle n'avoit rien communiqué. Ce qui me paroît de plus [redacted]e matiere, c'est que [redacted]ême [redacted]tabilité de Dieu y est interessée : car la raison pour laquelle M. Descartes veut qu'il conserve toûjours la même quantité de mouvement dans le monde, c'est qu'il est immuable. Voiez, jusqu'où nous conduit nôtre moulinet. Mais quel dommage sera ce, si l'exemple de ce moulinet, renversant ce principe de la quantité de mouvement, ruine absolument ces sept belles régles du mouvement, que M. Descartes a établies, avec un calcul si éxact. Elles le supposent toutes cependant, & elles ne subsistent qu'à la faveur de cette supposition. Il ne laisse pas neanmoins d'en conclure l'explication, par ces paroles remarquables. *Toutes ces choses sont si claires, qu'elles n'ont pas besoin de preuve.*

Mais sans m'arrêter à tirer d'autres conséquences, il me semble, mon R. P. que j'aurois du moins quelque raison de dire, que M. Descartes n'a pas ici fort bien gardé le bon propos, qu'il fit dans son Hypocauste d'Allemagne, lorsqu'il commença à philosopher : sçavoir, de se donner de garde sur tout, de la précipitation dans ses jugemens : de ne jamais poser aucun principe, sans l'avoir examiné avec toute la diligence possible, & sans se l'être rendu plus évident, que les plus claires démonstrations de Geométrie : de prendre tellement garde à tout, & de faire une analyse si éxacte de toutes les propositions qu'il avanceroit, qu'il fût assuré, que rien ne lui étoit échapé. Car enfin, s'il avoit pris toutes ces précautions, avant que de proposer sa doctrine du mouvement; vôtre

Parte 2. princip.

Meth. pag. 16. & 37.

mou-

moulinet, & une infinité d'autres exemples, lui seroient peut-être venus en pensée, & l'auroient apparemment fait chang[illegible]iment [illegible] moins auroient empêché, que *ces* [illegible]*es ne lui parussent si claires, qu'elles ne lui semblassent pas avoir besoin de preuves.*

Je prévoiois que ce discours ne plairoit pas à mes compagnons; & je suis sûr que mon vieillard commençoit déja à se repentir, d'avoir répondu de moi au P. Mersenne, comme d'un homme qui donneroit aveuglément, & de tout son cœur dans le Cartésianisme. Ce Pere me repartit cependant fort doucement, qu'il avoit remarqué trois choses dans tout mon discours: un peu de malignité dans mes réfléxions: beaucoup de faux préjugez, dont je n'étois pas encore bien quitte, quelque assurance que je lui eusse donné du contraire; & au fond quelques difficultez, dont il étoit à propos que je m'éclaircisse avec M. Descartes. Mais quelques grandes qu'elles vous paroissent, ajoûta-t'il, elles disparoîtront, si-tôt que vous l'aurez entretenu. J'en ai fait moi-même cent fois l'experience: il n'y a jamais eu personne qui lui ait fait plus de questions, que moi, en toutes sortes de matieres, & jusqu'à le fatiguer. Ces difficultez me paroissoient quelquefois inexpliquables; mais une lettre d'une page, qu'il m'écrivoit, dissipoit tous mes doutes, & m'éclairoit plus sur les matieres dont il s'agissoit, que les livres entiers des autres. Je m'attendois bien au reproche des préjugez: car c'est le refuge ordinaire de M. Descartes, & de Messieurs ses Disciples, quand ils se sentent un peu pressez. Je ne le poussai pas néanmoins sur cet article: je me défendis seulement de la

mali-

malignité, qu'il attribuoit à mes réfléxions; & ſur l'eſperance qu'il [redacted]nnoit de la ſolution de [redacted]cult[redacted]. Deſcartes, je lui ajoûtai : Vous me [redacted]joüiſſez, mon Pere : car je ſuis Carteſien de cœur, quoique je ne le ſois pas encore tout-à fait d'eſprit, n'aiant pas aſſez de lumieres pour me débarraſſer de tous les doutes, que la lecture des livres de ce grand homme m'a fait naître : mais j'aime ſincerement la vérité; & ſoiez ſûr que je m'y rendrai, ſi-tôt que M. Deſcartes me la preſentera.

Aprés cette proteſtation, qui me parut me rétablir un peu dans leur eſprit, nous continuâmes nôtre chemin : & il eſt bon que j'avertiſſe ici mon Lecteur, une fois pour toutes, que, quelques longues que paroiſſent ſur le papier ces diſputes, & ces entretiens que je rapporte, ils ne duroient cependant qu'un inſtant; parceque les Eſprits ſéparez s'entretiennent tout autrement les uns avec les autres, que quand ils ſont dans leurs corps, dont la langue ne peut prononcer qu'une ſyllabe à la fois. Un ſeul mot ſpirituel, qu'une ame ſéparée dit à une autre ame, exprime plus de choſes, que mille mots prononcez, ou écrits, n'en peuvent faire comprendre à ceux qui les écoutent, ou qui les liſent; & depuis que j'ai fait ce voiage, il m'eſt venu une infinité de belles lumieres, pour expliquer la maniere, dont les Anges parlent entr'eux. Je ne deſeſpére pas d'imprimer un jour ſur cette matiere. Il eſt vrai que j'y dirai bien des choſes qu'on n'entendra pas faute d'uſage : mais mon livre n'en ſera pas peut-être pour cela moins bien venu, & il pourra avoir le même bonheur que ces livres de Théologie Myſtique, qui ſont depuis quel-

quelque tems si fort à la mode ; par cette raison seulement, que ceux qui les lisent, ne les entendent pas, & que ceux qui les composent font semblant de les entendre. Car on ne sçait que trop par expérience, que les Auteurs de ces Œuvres, ne sont pas toûjours d'aussi grands saints qu'ils tâchent de le paroître.

Nous partîmes donc de dessus la tour, même avant que le moulinet eût cessé de tourner, & nous tirâmes vers le globe de la Lune. Mon ame ressentit un plaisir inconcevable, à s'élever ainsi dans les airs, & à errer dans ces vastes espaces, qu'elle ne pouvoit parcourir que des yeux lorsqu'elle étoit unie à son corps. Ce plaisir me faisoit ressouvenir de celui que j'avois goûté quelquefois en dormant, m'imaginant en songe avancer à grand pas dans l'air, sans toucher à terre, au dessus de laquelle je me croiois élevé de plusieurs coudées.

Nous rencontrâmes en chemin une infinité d'ames separées de toutes nations, & même des Lappons, des Finlandois, des Brachmanes ; & je me souvins alors, que j'avois lû en effet dans divers livres, que le secret de la séparation de l'ame d'avec le corps étoit connu chez ces peuples. Mais, environ à cinquante lieuës de cette Planette, il y a une région fort habitée, sur tout de Philosophes la plûpart Stoïciens. Et depuis cet endroit jusqu'à ma sortie du Globe de la Lune, je trouvai de quoi démentir l'histoire, sur le chapitre d'une infinité de personnes, qu'elle suppose être mortes, comme les autres hommes ; quoiqu'elles ne soient pas plus mortes que M. Descartes. Je parlerai de quelques-unes dans la suite.

Olaüs mag. l. 3. c. 17.

Tert. de anima.

La

La Lune a une Atmosphere, ainsi que la terre, qui peut bien avoir trois lieües de France de hauteur. Comme nous étions prêtes d'y entrer, nous vîmes d'assez loin trois ames, qui s'entretenoient ensemble fort serieusement. Nous jugeâmes, que c'étoit des ames de conséquence, par le respect que plusieurs autres qui les accompagnoient, faisoient paroître pour elles. Nous nous informâmes qui elles étoient, & on nous répondit que c'étoit Socrate, Platon, & Aristote, qui s'étoient donné rendez-vous en ce lieu, pour un interêt commun. Qu'ils avoient appris par des nouvelles certaines de nôtre Monde, que les Vénitiens avoient conquis sur les Turcs, non seulement l'ancien Peloponese, mais encore la célébre ville d'Athenes, où ces trois Philosophes parûrent autrefois avec tant d'éclat: qu'ils venoient d'arrêter dans leur conference, que dés que l'ame de quelque noble Venitien paroîtroit dans ces quartiers, ils la prieroient de recommander leurs interêts au Généralissime Morosini, & à la Republique; & de leur demander qu'on relevât les statuës, que les Atheniens leur avoient fait ériger: qu'on rétablit l'Academie & le Lycée, avec tous leurs privileges, & qu'on replaçât dans le Prytanée les marbres, où l'on avoit fait graver la justification de Socrate, avec les éxécrations dont on chargeoit Anytus, & Melitus, qui l'avoient fait condamner à la mort: qu'en cas qu'ils poussassent leurs conquêtes jusque dans la Macedoine, ils eussent autant d'égard pour Stagyre, apellée maintenant *Liba nova*, qu'Alexandre le Grand en eut de son tems en considération de son maître Aristote, dont elle étoit la patrie.

Je

Je ſuis ſurpris, nous dit le P. Merſenne, de voi
ces Philoſophes : je n'en ai jamais entendu par
ler ici, & je ne les y ai jamais rencontré d
mes voiages. Il eſt bien vrai que j'ai remarqu
dans mes Commentaires ſur la Geneſe, q
Platon, & Triſmegiſte quittoient quelquefo
leur corps, pour contempler plus à leur aiſe l
ſouverain bien : & que Socrate, au rappo
d'Alcibiade chez Platon, avoit de tems en tems
de ſemblables extaſes. Il eſt vrai encore, que j
n'ai jamais crû qu'Ariſtote eût été aſſez fo
pour ſe jetter dans l'Euripe la tête la premier
de rage & de deſeſpoir de ne pouvoir compren
dre le flux & réflux de la mer, & que bien de
choſes, que j'avois lu dans ce Philoſophe, m'on
fait ſoupçonner, qu'il ſçavoit le ſecret de la ſ
paration : mais je ne m'étois pas aviſé de m'in
former, ſi ces Meſſieurs s'étoient ſervis de le
ſecret, pour s'empêcher de mourir. Vous ve
rez, ajoûta-t'il, que comme M. Deſcartes s'e
déterminé à executer le projet de ſon Mon
qu'il avoit fait, lorſqu'il vivoit encore ſur l
re ; Platon auſſi aura pris la réſolution d'ex
celui de ſa République, & qu'il ſe ſera é
dans quelque endroit de ces grands eſpaces i
bitez, qui ſont au de là du Ciel, où il aura me
né une colonie d'ames ſéparées, pour compoſ
ſon gouvernement.

Cela ſuppoſé, dit nôtre vieillard, *Lucien n'a-voit de gueres bonnes nouvelles de l'autre Mon-de ; puiſque, dans ſes dialogues des morts, il parle ſi ſouvent de Socrate, comme d'un hom-me qui avoit paſſé le Styx dans la barque de Ca-ron, & comme d'un ancien habitant des enfers.* Mais que diriez-vous, *Meſſieurs*, repris-je,

de

de nôtre nouveau Lucien, je veux dire de l'Auteur des nouveaux dialogues des morts, qui pl[redacted] sans faço[redacted]cartes dans les enfers, & qu[redacted] fait entretenir avec le faux Démetrius de Moscovie ? Cet Auteur n'est-il pas fort agreable de croire, parce qu'il nous dit dans cet ouvrage de fort jolies choses, & nous y divertit par quantité de traits d'histoire fort choisis, de croire, dis-je, sous ce prétexte avoir droit de nous débiter toutes les plaisanteries de son imagination, sans avoir nul égard à la vérité ? Mettre M. Descartes dans les enfers, tandis qu'il est au de-là des Cieux, n'est-ce pas, pour m'exprimer dans le stile Quolibetique de nôtre ami M.... *Aberrare toto Cœlo ?*

Nouveaux Dial. des mor.

Cependant nous vîmes ces trois Philosophes s'avancer vers nous. On sçait que c'étoit les trois plus honêtes gens de tous ceux qui ont porté ce nom dans l'antiquité; & qu'on les a toûjours fort distinguez d'avec cette canaille de Sophistes, & de Cyniques, qui n'étoient pour la plûpart que de vrais bâteleurs; & qui ne s'acqueroient la réputation de sages, que par les extravagances les plus outrées. Socrate fit le compliment, & nous dit fort obligeamment. Qu'il voioit bien que nous étions François : non seulement parce que nous arrivions par le chemin de France, mais encore parce qu'il reconnoissoit dans nous le caractére & l'esprit de la nation : que c'étoit le peuple le plus poli, qui fût maintenant sur la terre : que quoi qu'il eût peu de commerce avec nôtre Monde, il en avoit neanmoins assez, pour sçavoir cette particularité. Il nous demanda ce qui nous amenoit, & où nous allions.

Le Pere Mersenne prit la parole, & lui répondit que nous allions voir un de nos amis, qui demeuroit assez loin [redacted] que nous étions heureux de pouvoir en passant rendr[redacted] trés-humbles respects à des personnes, qui avoient fait l'admiration & la gloire de l'Antiquité, & dont les noms aprés deux mille ans étoient encore connus, & en veneration chez toutes les nations de la terre.

On nous croit morts en ce païs là, dit Socrate: il est vrai, repartit le P. Mersenne, & j'étois dans cet erreur commune. Mais voici deux Messieurs, continua-t-il, en nous montrant, qui sont encore habitans du bas monde, & qui détromperont les hommes sur cet article. Je n'en serai pas fâché pour mon particulier, repartit-il; & il est bon qu'on sçache que l'ame d'un Philosophe de ma sorte n'a pas attendu pour sortir du monde les ordres d'une faction de Juges scelerats, & les cris d'une populace animée par l'envie & par les turlupinades d'un maraut de Comedien. Voici donc comme la chose se passa. Connoissant la fureur & le credit de mes ennemis, je ne me vis pas plûtôt arrêté, que je quittai mon corps, ordonnant à mon esprit familier d'y entrer en ma place, & de faire bonne contenance jusqu'à la fin; étant encore plus sûr de lui, que de moi-même, quelque constance que je me sentisse. Il s'acquitta fort bien de sa commission; & je crois qu'on n'a pas encore oublié dans le monde la fermeté qu'il fit paroître sur mon visage & dans mes paroles, lorsqu'on me vint prononcer l'arrêt de ma mort: l'intrépidité avec laquelle on me vit prendre de la main du bourreau la potion de cigue, qui empoi-

poi-

poisonna mon corps, & la rage de mes ennemis, qui penserent crever de dépit, de me voir Philosophe jusqu'au bout. Il est vrai, repris-je alors, que cette derniére action de vôtre vie vous fait encore aujourd'hui grand honneur parmi les hommes; & je ne sçai s'il est de vôtre gloire que nous publions trop la vérité du fait, que vous venez de nous raconter. N'importe, répondit-il, j'aime encore mieux la vérité que ma gloire, & je m'intéresse plus pour elle que pour moi-même. Ho! la belle réponse, m'écriai-je. Elle vaut seule toute la harangue, que vôtre esprit fit à vos amis, pour les consoler de vôtre mort; & je la ferai assûrement valoir ce qu'elle vaut. Si un bel esprit de nôtre Monde l'avoit entenduë, il vous auroit assurément canonisé: lui qui lisant vôtre histoire, avoit toutes les peines du monde à s'empêcher de vous invoquer, & de dire: *Sancte Socrates, ora pro nobis.* (On sçait que cette extravagance est d'Erasme.) Et Socrate même trouva la chose fort impertinente.

Ensuite, Aristote nous chargea aussi de desabuser le monde sur les divers bruits qui avoient couru de sa mort. Les uns le faisant mourir d'une colique: les autres assûrant, qu'il s'étoit empoisonné lui-même: d'autres, qu'il s'étoit précipité dans l'Euripe. Ces derniers approchoient le plus de la vérité. Il nous dit donc, qu'aïant été disgracié & chassé de la Cour, sur le soupçon qu'on eut, qu'il avoit trempé dans la conspiration de Callisthene son ami, contre Alexandre, il se retira à Athenes, où il tint école de Philosophie: qu'il y fut accusé d'Atheisme, aussi faussement que Socrate, par

un prêtre de Cerés, ce qui l'obligea de se retirer à Calcis: que s'étant un jour allé promener sur le bord de l'Euripe, & [illegible]pellé dans son es-prit les belles occasions, qu'il avoit perduës, de faire une grande fortune: voïant toutes ses esperances renversées: qu'il n'y avoit plus rien à faire pour lui à la Cour, ni à Athenes, le cha-grin dont il étoit saisi le détermina à quitter le monde: que pour cela il se servit du secret, qui lui avoit appris Esculape, dont il avoit l'hon-neur de déscendre en droite ligne par Nicoma-que son pere, jadis medecin du Roi Amyntas grand pere d'Alexandre: qu'il se servit, dis-je, de ce secret pour se séparer de son corps, qu'il laissa dans un endroit où le flux de la mer étant monté, elle l'emporta. Comme on eut trouvé son corps noïé, chaçun dit sa conjecture. Les gens de Cour qui sçavent l'impression que la dis-grace fait sur l'esprit d'un courtisan, & qui sont plus sujets qu'on ne pense à la tentation de se pendre, raisonnoient assez juste sur ce point. Mais l'opinion des disciples d'Aristote prévalut. Il leur expliquoit en ce têms-là la question du flux & du reflux de la mer. Il leur avoit avoüé, contre sa coûtume, qu'il n'y voioit pas bien clair, & que cela le chagrinoit fort. De là ils conclu-rent, sans hésiter, que c'étoit là la cause de son desespoir. Un d'eux l'écrivit hardiment en di-vers endroits de la Grece. Et comme s'il eut été derriere lui dans le tems qu'il s'étoit jetté dans l'eau, il ajoûta les paroles qu'il avoit dites à la mer en se précipitant: *Puisque je ne te puis com-prendre, comprend moi.* L'antithese parut fort jolie. Elle servit à donner cours au bruit. Et c'est avec ce passeport qu'elle est venuë jusqu'à nous.

Il

Il y a assurément du merveilleux dans ces par-ularitez, aussi bien que dans celles de l'hi-ire de Socrate. Et plusieurs de ces circonstan-es ne se trouvent point dans les Auteurs qui ont écrit. Cela me fait esperer qu'elles se- bien receuës du public; puisque c'est par e plusieurs faiseurs d'histoires de nôtre tems font réputation, & se distinguent des autres: que les paradoxes en matiere d'histoire sont à la mode plus que jamais: qu'un manuscrit, qui dit le contraire de ce qu'on a pensé jusqu'alors, sur tout s'il est médisant, ne manque gueres de l'emporter sur tous les autres: que les extraits qu'on envoie aux Auteurs des Journaux de Hollande, & des nouvelles de la République des Letres pour faire valoir les Livres, ne contiennent pour l'ordinaire que ces nouvelles & surprenantes découvertes. Car enfin ce ne sont pas des manuscrits que je cite, pieces fort sujettes à caution : mais c'est le témoignage des personnes qui font le sujet de l'histoire, & qui ont eux-même fait, ou souffert les choses que je raconte. Et je défie tous les Burnets d'Angleterre de me convaincre ici de faux, par les histoires du Roiaume de la Lune.

Pour Platon, il nous dit, qu'il ne se mettoit pas fort en peine de ce que les hommes pensoient de lui, & nous remercia des offres de service que nous lui faisions. Mais nous fûmes convaincus par l'experience de la vérité de la conjecture du Pere Mersenne, touchant sa Republique. Et même si ce Pere avoit été un peu mieux instruit de ce qui se passe au globe de la lune, il n'auroit pas été surpris de rencontrer Platon & Aristote, dans l'endroit où nous les

rencontrames ; puisque le prémier y a établi en effet sa République, & le second son Lycée, & qu'on voit l'une & l'autre marqué dans les Cartes de ce Païs, faites fort exactement par le P. Grimaldi Jesuite, un des plus habiles Mathematiciens de ce siecle. Nous sçûmes rien d'assurer de la demeure de Socrate : mais il y a grande apparence que son séjour ordinaire est dans la République de son cher disciple Platon.

Cartes Selenographiques.

Aprés ce petit entretien, comme nous prenions congé de ces Messieurs : Socrate nous demanda quel étoit l'ami que nous allions voir. Le P. Mersenne répondit qu'il s'appelloit Descartes. Descartes ! reprit Aristote. Quoi cet extravagant, qui est venu de l'autre monde il y a plus de trente ans ! Qui a été la chouëtte de tous les Philosophes, qui n'ont pû le souffrir ici, & qui l'ont obligé à deserter ! Vraiment c'est un fort joli homme, de m'avoir traité aussi cavalierement, & avec autant de mépris, qu'on dit qu'il a fait. Moi, qui ai été Précepteur du plus grand Prince & du plus grand Conquerant qui fût jamais ! Moi à qui Philippe & Olympias firent élever des statuës ! Moi, qui ai enseigné la Philosophie à Athenes, qui ai fait tant de Livres, qui ai eu tant de Commentateurs ! Moi, dont les paroles sont depuis si long-tems des oracles & des décisions dans l'Ecole ! Moi enfin, que tous les Philosophes se font honneur d'avoir dans leur parti, sans vouloir, & même sans oser avoüer que je sois dans le parti contraire ! Je voudrois bien voir cet Avanturier sur les bancs. J'ai vû ses Livres, ils font pitié.

De-

Devineriez-vous, continüa-t-il, en s'adres-
nt brusquement à Socrate & à Platon, la pre-
iere démarche qu'il fait faire à son Sage pour
conduire seurement à la connoissance de la vé-
té? Il le fait d'abord douter de tout, & tenir
me pour faux les principes les plus clairs. Que
& trois sont cinq. Que le tout est plus
and que sa partie, &c. Vous sçavez Messieurs, nous dit-il, qu'on l'a furieusement tourmenté dans le monde sur cet article. Mais pour moi je ne voudrois lui faire qu'une question. Prétend-il qu'on doute en effet de toutes ces choses, ou ne le prétend-il pas? S'il ne le prétend pas, pourquoi en fait-il le prémier précepte de sa méthode? Car en matiere de précepte & de méthode, il faut les pouvoir mettre en pratique. Et s'il le prétend, pourquoi dit-il plus d'une fois, dans ses Méditations, & dans sa Méthode, que les argumens des Sceptiques, qui sont à peu prés les mêmes, que ceux qu'il apporte pour nous engager dans ce doute, n'ont jamais été capables de *In Synopsi Medit.* faire douter de ces véritez une personne qui eût la raison saine? Croit-il, que ceux qu'il instruit, n'aient pas la raison saine? ou s'imagine-t-il que les argumens des Sceptiques auront plus d'effica- *Rép. aux Inst. de Gassendi.* ce dans sa bouche, ou dans ses écrits, que dans ceux de ces Philosophes, qui ne songeoient pour la plupart, qu'à faire de la peine aux autres Sophistes, & à se divertir de ceux qui entreprendroient de les réfuter; & qui n'eussent jamais esperé qu'un Descartes dût un jour metre leurs sophismes à la tête d'une Methode.

Mais, si une fois Descartes m'avoit persuadé de douter que deux & trois fussent cinq, que le tout fût plus grand que sa partie, de quelle

méthode uſeroit-il pour me lever ce doute, & pour me rendre ma premiere certitude ? Il n le pourroit faire, que par le moien de quelque autre propoſition, qui me fût plus évidente dont il ſe ſerviroit pour me convaincre, que celles-cy, dont j'ai commencé à douter, doivent être indubitables. Or quelle eſt, ſelon lui, c admirable propoſition, qui doit communiquer ſa clarté à toutes les autres, ainſi que le ſoleil communique ſa lumiere à toutes les planetes. La voici. *Je penſe, donc je ſuis.* Car, dit-il, il n'eſt pas poſſible, que je penſe, ſans être. Beau raiſonnement ! Hé quoi, eſt-il plus poſſible, que deux & trois ne ſoient pas cinq ? Eſt-il plus poſſible, que le tout ſoit moindre que ſa partie, qu'il eſt poſſible, que je me trompe ſans penſer, & que je penſe ſans être ? Et ſi je puis faire un effort ſur mon eſprit, pour douter des deux premieres propoſitions ; aurai-je beſoin d'un plus grand effort pour douter de la troiſiéme ? Et ſi un Sceptique a l'impudence de me nier celles-là, lui en faudra-t'il davantage pour me nier celle-ci ? & ne me trouverai-je pas dans une égale impuiſſance de les lui prouver toutes trois ? Deſcartes, en procedant de la ſorte, prétend-il faire taire un Sceptique, qui le défie de lui rien démontrer, ou me montrer l'évidence d'une propoſition, dont il ſuppoſe qu'il m'a fait douter ? Le Sophiſte déterminé à nier l'évidence des propoſitions les plus claires, ſe moquera de lui. Et je m'en moquerai auſſi, en lui diſant, que je demeure dans le doute des propoſitions, dont il m'a fait douter ; puiſque celle qu'il m'apporte pour me tirer de ce doute, n'eſt pas plus évidente, que celle dont il m'a fait douter.

Mais

Mais apparemment, continua-t'il en nous raillant : vous étes charmez du progrés surprenant qu'il fai[illegible] dans sa méthode ? Faisant réflexion, dit ce grand Philosophe, sur cette premiere connoissance : *Je pense, donc je suis.* je remarque qu'elle ne m'est certaine que parce que j'ai une perception claire & distincte de ce que j'y affirme ; & qu'ainsi je puis ,, prendre pour une régle générale, que tout ce ,, que je conçois clairement & distinctement est ,, vrai. Mais, est-ce-là un privilége particulier de sa proposition favorite : *Je pense, donc je suis.* Et supposé, que Descartes m'eût laissé dans la possession où j'étois, & où je ne puis pas cesser d'être, de la certitude de ces propositions, Deux & trois font cinq ; Le tout est plus grand que sa partie ; ne pourrois-je pas faire sur ces propositions, la même réfléxion qu'il fait sur la sienne ; & n'aïant à chercher que pour moi, & non pas pour les sceptiques une régle de vérité, dont je pûsse me servir dans tous mes jugemens, ne pourrois-je pas raisonner sur mes propositions, comme il fait sur la sienne. La raison pour laquelle ces propositions me sont certaines, c'est-à-dire, pour laquelle, non seulement je n'en doute point, mais même je sens que je n'en puis pas douter ; c'est que j'ai une perception claire & distincte de ce que j'y affirme ; & puisque je l'ai, puis-je douter que je ne l'aie ; puisque l'avoir, & juger, ou plûtôt sentir que je l'aie, c'est le même acte d'entendement. Car en effet c'est de là, c'est de ma propre conscience, que vient l'impossibilité où je suis de douter de cette proposition, Deux & trois font cinq : aussi-bien que de celle-ci : *Je pense, donc je suis.* Ainsi qu'en

conviennent tous ceux qui sçavent juger un peu délicatement de ces matiéres. Je pourrois donc tirer également, de ces deux propositions, & d'une infinité d'autres cette conclusion, que tire Descartes de la sienne pour lui servir de régle de vérité : *Tout ce que je connois clairement & distinctement est vrai.* Et il est inutile, & même impossible, de faire dépendre la certitude & l'évidence de ces sortes de propositions de la certitude & de l'évidence d'aucune autre ; parce qu'elles les ont d'elles-mêmes, & non d'aucun antécédent, ni d'aucun préjugé. Toutes ont une évidence égale ; & rien n'est plus absurde, ni plus contre la méthode, que de se vouloir convaincre des unes par les autres. C'est pour cela, qu'on les apelle propositions immédiates ; & même Descartes sçaura que ce principe général : *tout ce que je conçois distinctement est vrai*, n'est nullement la régle de la vérité de ces sortes de propositions : mais que leur régle de vérité, c'est-à-dire, ce qui me convainc de leur vérité ; est, comme je viens de le dire, la seule expérience, & le seul sentiment interieur que mon esprit a de cette vérité, dans l'instant même qu'il les forme.

Aristote, que le seul nom de M. Descartes avoit mis en humeur, ne demeura pas en si beau chemin ; & il continua à pousser vigoureusement sa critique. Le plus grand plaisir, dit-il, que j'aie eu en lisant ce bel ouvrage, c'est de voir un homme s'enferrer lui même d'une maniére, à ne pas échaper, non au plus subtil des Sceptiques, mais à un petit Logicien, qui joindroit avec un peu d'esprit & de bon sens quelque usage des régles de la Logique. Il parcourut en même tems la Méthode, les Méditations, & la Premiere par-

tie du Livre des Principes, d'une maniére à nous faire connoître, qu'il les avoit fort examinez. Il nous montra en nous rapportant l'ordre & l'arrangement des propositions de Descartes, qu'on ne pouvoit pas s'y prendre plus mal, qu'il s'étoit pris, pour trouver, & pour s'établir la régle de vérité. Qu'aprés nous avoir fait douter de tout, & ensuite nous avoir fait commencer le chemin de la science par ce principe : que, *tout ce que nous connoissons distinctement est vrai*; il nous le rend suspect aussi-tôt aprés par ce discours tiré de sa troisiéme Méditation.

„ Mais plusieurs choses, qui m'avoient paru autrefois évidentes, me sont devenuës douteuses. Ce qui m'a déterminé, à douter jusqu'à present, si deux & trois faisoient cinq : c'est qu'il m'est venu en pensée, que peut-être il y avoit un Dieu, qui pourroit m'avoir fait de telle maniére, que je pusse me tromper dans les choses, qui me paroissent les plus évidentes. Et toutes les fois que cette pensée de la puissance de Dieu me vient à l'esprit, il m'est impossible de ne pas avoüer, que s'il veut, il lui est tres-facile de faire ensorte que je me trompe, dans les choses que je conçois le plus clairement. Mais d'ailleurs, lorsque j'envisage les choses que je conçois distinctement : j'en suis si fort convaincu, que je ne puis m'empêcher de m'écrier. Me trompe qui voudra : Il ne pourra jamais faire, que, tandis que je pense, je ne sois pas, que je n'aie jamais été, puisqu'il est vrai maintenant que je suis; & peut-être même ne pourra-t'il pas faire non plus, que deux & trois soient plus ou moins que cinq, & ainsi des autres, où je vois une manifeste

„ contradiction. Et certes n'aïant nulle occasion
„ de croire, qu'il y ait un Dieu trompeur, &
„ ne sçachant pas mêm[illegible] s'il y en a un
„ la raison qui me fait douter, n'étant fondé
„ que sur ce soupçon, est bien petite ; &, pou
„ m'exprimer ainsi n'est que métaphysique. M
„ pour lever ce doute là même, il faut que j'e
„ mine s'il y a un Dieu ; & en cas qu'il y en
„ un, s'il peut être trompeur.

Là-dessus Aristote fit ses réfléxions. Sçavoir, que Descartes n'avoit plus droit de regarder comme une régle de vérité, cet Axiome, *Tout ce que nous concevons distinctement est vrai* ; puisqu'il le rendoit douteux, par la raison tirée de la puissance de Dieu : raison, qui lui paroissoit si forte, qu'il lui étoit impossible, y faisant attention, de ne pas avoüer, que, si ce Dieu vouloit, il ne pût tres facilement faire en sorte, que nous nous trompassions dans les choses, que nous concevions tres distinctement. Que, supposé cela, l'autre regard qu'il jettoit sur l'évidence des propositions, ne devoit, tout au plus, que le faire balancer, & lui rendre probable la vérité de sa régle. Qu'il ne devoit pas même avoir cet effet ; puisqu'il ne pouvoit l'avoir qu'en vertu de l'évidence des propositions ; régle qui lui devenoit tres incertaine, par ce seul argument, auquel il lui étoit impossible de ne se pas rendre, quand il y faisoit attention. Que la raison, qui le fait douter de son axiome, quoique fondée sur le seul soupçon de l'éxistence d'un Dieu, laquelle il n'a point encore éxaminée, ne doit pas être petite, par rapport à un homme, qui suivant sa Méthode, reconnoît que la puissance de ce Dieu, en cas qu'il existât, s'étendroit à tout,

& peut-

& peut-être jusqu'à nous créer tels, que nous nous trompassions dans les choses, que nous connoîtrions le [illegible]ement. Et qu'enfin il toit contre toutes les régles de la méthode, u'un Philosophe, qui avoit encore quelque ute sur la vérité de cette proposition : *Tout ue je connois distinctement est vrai :* songeât à prouver l'éxistence de Dieu, pour se délivrer de ce doute. Car le moien de se convaincre de l'éxistence de Dieu, que par quelque démonstration évidente ? Et comment s'en convaincre par une démonstration évidente, tandis qu'on doutera, si ce qu'on conçoit trés distinctement est vrai ?

D'où Aristote concluoit, que Descartes, dans sa Méthode faisoit un cercle, qui est le plus vilain de tous les défauts, que puisse avoir un raisonnement. Car selon lui, il ne peut-être parfaitement sûr de ce principe, *Tout ce que je connois distinctement est vrai :* que, parce qu'il y a un Dieu, & que ce Dieu n'est point un trompeur. Et il ne peut sçavoir, qu'il y a un Dieu ; & que ce Dieu n'est point un trompeur, que parce qu'il connoît distinctement l'éxistence de Dieu par l'idée qu'il en trouve dans lui-même ; & que parce qu'il conçoit distinctement, que, tromper est une chose indigne de Dieu. En un mot, qu'il prouvoit la prémiére proposition par la seconde, & la seconde par la prémiére, sans avoir droit de supposer la vérité ni de l'une ni de l'autre. Mais, Messieurs, continua-t'il en nous insultant, je pardonne en vôtre considération, cette fausse démarche à vôtre bon maître. C'est un grand pas qu'il a fait à tâtons : aprés tout cependant, il se trouve sur ses pieds. Il a con-

clu l'éxistence de Dieu, & qu'il y a beaucoup de véritez, que nous connoissons, avec évidence & certitude. La conclusion est vraie, quoique la conséquence soit fausse. Mais trouvez bon, que j'ajoûte encore un mot; & qu'en raprochant ses principes & ses axiomes les uns des autres, je vous fasse voir, combien est mal fondée la réputation, qu'on dit, qu'il a d'un Philosophe, qui parle fort conséquemment, & d'une maniére fort suivie. Il me souvient d'avoir lû dans cet Auteur une proposition, qui me paroissoit assez gaillarde: sçavoir, que Dieu peut changer les essences des choses: que les propositions, qu'on apelle nécessaires, ne sont vraies, que, parce que Dieu le veut; & qu'ainsi, si Dieu avoit voulu, comme il pouvoit le vouloir, que deux & trois ne fussent pas cinq, cette proposition, Deux & trois sont cinq, seroit maintenant fausse. Quand Descartes avance ce paradoxe, il affecte de faire paroître un grand respect, & une grande soûmission pour la toute puissance de Dieu; & se fâche même contre les autres Philosophes, & les accuse presque de blasphéme, parce qu'ils osent dire que Dieu ne peut pas faire, que deux & trois ne soient pas cinq. Cependant quand on suit un peu Descartes, on s'apperçoit bien, que ce n'est pas tout-à-fait par dévotion, qu'il soûtient cette thése: mais, que c'est parce qu'on conclut évidemment cette proposition absurde de quelques points de sa doctrine. Admettre une proposition aussi dure que celle là, par contrainte, & comme une conclusion qui suit évidemment d'un principe qu'il a posé, cela ne lui auroit pas fait d'honneur, & auroit pû rebuter les gens: c'est pourquoi il a pris

In Resp. ad object. 2.

pris le parti de nous prévenir, de faire lui-même le faut, & de s'étonner le prémier, que les Philosophes eussent eu la témérité, de mettre ainsi des bornes à la toute-puissance de Dieu. Je n'examine pas maintenant l'absurdité de cette proposition : je n'entreprends pas de relever toutes les béveües de ce prétendu héros de la Philosophie ; & il seroit trop glorieux de sçavoir, que je me fisse une affaire de le critiquer. Mais en demeurant dans le sujet, dont il s'agit, je dis, que quand tout ce que j'ai avancé contre sa Méthode, seroit faux : que, quand tous les arguments, dont on l'a combatuë dans le monde, seroient nuls ; ce paradoxe seul le renverse entierement ; & qu'en le supposant vrai, il lui est impossible de nous donner une régle de vérité. Car s'il est vrai que la vérité des propositions nécessaires dépend tellement de Dieu, qu'il a pu faire, que celles qui passent pour nécessairement vraies, fussent fausses, il a pu faire que ces deux-ci fussent fausses. *Ce que je conçois clairement est vrai. Etre trompeur est une imperfection.* Si Dieu l'a pu faire, qui a dit à Descartes qu'il ne l'a pas fait ? Quelle raison a-t'il de le croire, plûtôt que le contraire ? Dieu le lui a-t'il révélé ? Sur son principe, je ne douterai pas seulement en Sceptique, de ces deux propositions, mais j'en douterai serieusement. Ainsi ses deux régles de vérité, cessent d'être régles de vérité. Qu'il vienne donc maintenant me faire sa belle proposition : *je pense, donc je suis* : sans être Sceptique je ne voudrai pas l'admettre. Pourquoi ? Parce que je ne sçai pas, si Dieu de toute éternité a voulu qu'elle fût vraie ou fausse. Et je ne le puis sçavoir que par révélation ; encore faudroit-

il

il éxaminer, si la révélation pourroit être une régle de vérité dans ces circonstances. Ainsi le sage de Descartes, qui étoit déja parvenu jusqu'à sçavoir, qu'il pensoit, & qu'il étoit, perd malheureusement ici la tramontane. J'aurois encore bien des réfléxions à faire, & je ne tarois jamais sur cette belle Métaphysique : sur les démonstrations nouvelles, qu'on prétend donner de l'éxistence de Dieu, de la distinction du corps & de l'ame : sur la maniére, dont il répond aux objéctions qu'on lui a faites sur le reste de sa Méthode : si je voulois vous faire remarquer comment, lorsqu'on attaque ses propositions, & en même tems la suite de ses propositions, ou la méthode dont il se sert, pour parvenir à la connoissance de la vérité, il se contente quelquefois de défendre ses propositions bien ou mal, sans entreprendre de justifier sa méthode, qui est pourtant l'endroit par où il a prétendu se faire le plus valoir ; & qui au fond, est ce qu'il y a de plus méchant, ainsi que je crois vous l'avoir bien prouvé. Mais ceci suffit pour vous convaincre, que le jugement, que je porte de vôtre maître, n'est pas sans connoissance de cause ; & puis, je vous arrête trop longtems. Adieu Messieurs les Cartésiens, je suis fort vôtre serviteur : mes complimens à vôtre illustre docteur.

Socrate & Platon le suivirent, en prenant congé de nous un peu plus civilement que lui ; & Platon nous ajoûta qu'il étoit ravi qu'on décriât Aristote dans le monde : qu'il le méritoit, quand ce ne seroit que par la conduite, qu'il avoit tenuë à l'égard des Philosophes ses prédécesseurs, & principalement à son égard : qu'il avoit fait

tout

tout ce qu'il avoit pû, pour détruire la réputa-
on qu'ils avoient dans le monde; qu'il l'avoit
argné moins que les autres, quoi qu'il eût été
n Maître; & qu'il lui avoit enlevé par ses ca-
mnies, en matiére de doctrine, la qualité de
nce des Philosophes.

ous ne sçavez pas, lui dis-je, ce qui peut
iver encore; & vous ne devez pas desespe-
rer de revenir sur les rangs. La Philosophie d'Aristote a eu des fortunes bien diverses depuis quinze cens ans; & je vous dirai pour nouvelle de nôtre Monde, qu'il n'y a guéres que quatre-vingts ans, que le souverain Pontife des Chrêtiens fut sur le point d'ordonner, qu'on enseignât à Rome vôtre Philosophie au lieu de celle d'Aristote; & il n'en fut détourné que par un homme illustre de ce tems là nommé Bellarmin. *Vie de Bellarmin.* Si cela avoit une fois passé à Rome; ç'en étoit fait de la Philosophie d'Aristote, & la vôtre l'auroit emporté par tout. Vous me surprenez agréablement, me répondit Platon, & vous me réjoüissez: je vous suis tres-obligé de cette nouvelle: Aristote la sçaura; & je m'en servirai, pour vous vanger de l'incartade, qu'il vient de vous faire.

Cependant mes deux guides enrageoient, d'entendre ainsi traiter leur maître. Ils avoient attendu la fin du discours d'Aristote, pour lui répondre: mais voïant qu'il s'en alloit, sans leur en donner le loisir, ils firent ce qu'ils pûrent pour l'arrêter. Comme il n'en voulut rien faire, le vieillard lui demanda de loin en se moquant, où étoit la sphere du feu: qu'ils ne l'avoient point encore rencontrée, quoiqu'ils eussent lu dans ses écrits, qu'elle étoit au dessus de

l'air, & au dessous de la Lune. Pour moi, a contraire, cette rencontre & cette convers tion me réjoüit fort. J'eus le plaisir de voir, q les Esprits Philosophes ne pouvoient s'empêch de disputer, non plus que les Philosophes corp rels; & qu'ils n'étoient pas moins jaloux de l sentimens & de leur réputation. J'eus ce di tissement plus d'une fois dans le voiage, en d verses occasions dont je parlerai.

Aprés le départ de nos trois Philosophes, je dis au P. Mersenne: Hé bien, mon Pere, que pensez-vous d'Aristote? A la verité il me paroît un peu chaud : mais aprés tout il ne dispute point trop mal. Cette maniere de suivre pas à pas M. Descartes dans sa Méthode de rechercher la verité, est malicieuse & capable de faire naître au moins des scrupules; sur tout ce dernier argument tiré de la vérité des propositions nécessaires, qui, selon M. Descartes dépend de Dieu, me paroît assez embarassant. Et je ne me souviens point que personne, jusqu'à present, se soit avisé de s'en servir à cette occasion.

Bagatelles que tout cela, me répondit-il, dans tout ce qu'Aristote a dit, il n'y a rien de tolerable que ce cercle, qu'il reproche à M. Descartes. Mais cela n'est pas nouveau. Je lui en touchai moi-même quelque chose autrefois. Comme vous le pouvez voir dans les secondes Objections qui suivent ses Méditations, & qui sont de moi aussi-bien que les sixiémes. Je suis bien-aise que vous m'appreniez cela, repartis-je. Les unes & les autres sont dignes de vous, & tres bien proposées : & ce m'est un préjugé que ce cercle n'est pas tout-à-fait chimerique. Car enfin le P. Mersenne, Aristote, M. Arnaud,

qui

qui est l'Auteur des quatriémes Objections, & plusieurs autres, ne se sont pas tous rencontrez dans ce même point, qu'ils n'y aient au moins apperçû quelque chose de fort approchant, de ce qu'ils ont pensé y voir. Mais entre nous, la réponse que M. Descartes a faite pour se tirer de ce méchant cercle, & que personne n'a relevée, vous satisfait-elle, & vous paroît-elle supportable ? Il répond, que quand il a dit que nous ne connoissons rien avec certitude, avant que d'être convaincus de l'existence de Dieu, il avoit marqué expressément, qu'il ne parloit que de certaines conclusions, qui peuvent nous revenir en mémoire, dans le tems que nous ne faisons plus d'attention aux principes dont nous les avons tirées. *Lettr. de Descartes.*

Il seroit peut-être difficile de donner un bon sens à cette proposition; mais il est tres-aisé de montrer que ce n'est qu'un échapatoire, & de lui disputer même la vérité du fait qu'il avance. Il n'y a qu'à lire l'endroit même qu'Aristote vient de nous citer de sa troisiéme Méditation. La page trente-cinq & trente-six de sa Méthode, le nombre cinquiéme de la premiere partie de ses Principes; & on verra, qu'on nous y fait douter de tout, même des principes connus par eux-mêmes, & enfin de ce principe, *Ce que je conçois clairement, est vrai*, par ce seul soupçon que nous avons qu'il y a un Dieu, qui pourroit peut-être nous avoir fait de telle nature que nous nous trompassions, même dans les choses que nous connoissons distinctement. Quand il dit donc, que nous ne sçavons rien assurément avant que d'avoir connu Dieu, il ne parle pas seulement de quelques conclusions, qui se presentent

sentent à nôtre esprit séparées de leurs principes mais il parle de toutes sortes de connoissance & même de celle-ci, que, *ce que nous connoisso distinctement est vrai.* Et c'est la-dessus que Vou Aristote, M. Arnaud, & les autres, lui avez re proché qu'il faisoit un cercle.

Je sçai que cette réponse se trouve dans quelques-unes de ses lettres, à l'occasion de la même difficulté qu'on lui propose de nouveau. Je sçai qu'il la répéte, non point par maniére de réponse, mais la coulant adroitement dans la prémiére partie de ses Principes, où il fait un abregé de sa Méthode & de ses Méditations: mais cela ne sauve point le fait dont il s'agit. Ces paroles même font un tres-mauvais effet dans la prémiére partie de ses Principes. Car elles sont si proches de celles par lesquelles il nous fait douter des principes connus par eux-mêmes, à cause du soupçon que nous avons qu'il y a un Dieu, qui peut-être employe sa puissance à nous tromper, que la contradiction saute aux yeux.

Et il en est de même de l'éclaircissement qu'il y donne de sa fameuse proposition, *Je pense: donc je suis.* Car comme il nous eut donné cette proposition pour la prémiére, dont nous pûssions être surs, on lui fit voir, que cette proposition ne pouvoit pas être la prémiére; puisque sa certitude supposoit nécessairement la vérité de quelques autres, & entr'autres de celles-ci. Il ne se peut pas faire, que ce qui pense, ne soit pas: Il y a contradiction, que celui qui pense, ne soit pas dans l'instant qu'il pense. Proposition par laquelle (ce qui est remarquable) il prouve celle-ci, *Je pense, donc je suis*, en même-

Parte 1. princip.

tems

tems qu'il prétend, qu'elle est la prémiére de toutes. Il nous déclare donc, que quand il a dit, que cette proposition : *Je pense, donc je suis*, étoit la prémiére & la plus certaine de toutes celles, qui se presentent à l'esprit d'un homme qui s'applique à philosopher avec méthode, il n'avoit pas prétendu nier, qu'il falloit auparavant être certain de celle-ci : *Il ne se peut pas faire, que celui qui pense, ne soit pas*, aussi-bien que de quelques autres. Joignez cet aveu avec ce qu'il dit dans la page précé-
„ dente. Nous douterons même des autres cho-
„ ses, que nous avons tenuës pour les plus cer-
„ taines, même des démonstrations Mathéma-
„ tiques, même des principes que nous avons
„ crû jusques à present être connus par eux-
„ mêmes. Qui sont donc les principes, qu'on appelle connus par eux-mêmes, sinon ceux-ci ? Il y a contradiction, qu'une chose soit & ne soit pas. Une chose ne peut être & n'être pas en même-tems ; ne peut pas agir & n'être pas, & autres semblables. Il ne suppose donc pas la vérité de ces principes, puisqu'il en doute. Et en effet, la raison qu'il apporte, pour nous faire douter des principes connus par eux-mêmes, s'étend également à tous. Nous devons douter, dit-il, des principes qu'on appelle connus par eux-mêmes, parce que nous avons entendu dire, qu'il y a un Dieu, qui peut tout ; & nous ignorons si, peut-être il ne nous a pas faits de telle sorte, que nous nous trompions toûjours, même dans les choses qui nous paroissent les plus évidentes. Et faites réfléxion encore, mon Pere, à ce qu'a dit Aristote, en finissant : Qu'on doit trouver moins à re-

dire

dire aux propoſitions de M. Deſcartes, qu'à la ſuite de ces propoſitions, & à leur arrangement, dans la méthode, qu'il tient, pour arriver à la vérité; & qu'on ne lui diſpute pas abſolument la vérité de certaines propoſitions, mais ſeulement par rapport à la méthode qu'il ſuit; ſelon laquelle; il n'a pas droit de les ſuppoſer, toutes vraies qu'elles ſont: parce que ſelon cette méthode il n'a pas pû encore en connoitre la vérité: & c'eſt peut-être pour cela, qu'il s'eſt mis en mauvaiſe humeur contre M. Gaſſendi, & le P. Bourdin Jeſuite; qui ſont ceux, qui l'ont ſerré de plus prés de ce côté là. Leurs difficultez ſont propoſées en Latin d'une maniére fort vive; & il s'en faut bien que la traduction Françoiſe égale les originaux Latins. Mais à propos de traduction Françoiſe.

Je vous ajoûterai ici une petite remarque, que j'ai faite depuis quelques jours, & que je ne voudrois pas communiquer à d'autres. Les chers diſciples de M. Deſcartes, aiant peut-être eu peine quelquefois (du moins à ce que je m'imagine) à ſe tirer de ces petits embarras, dont je vous parlois maintenant: dans la traduction Françoiſe, qui a été faite de ſes ouvrages, & que lui-même a approuvée, ils ont fait adroitement un peu adoucir cette propoſition incommode du nombre cinquiéme de la premiere partie de ſes Principes. Il y a dans le Latin. *Dubitabimus etiam de reliquis, quæ antea pro maxime certis habuimus: etiam de Mathematicis demonſtrationibus, etiam de iis Principiis quæ hactenus putavimus eſſe per ſe nota.* Il étoit naturel de traduire de la ſorte. Nous douterons des autres choſes, que nous tenions auparavant pour certai-

aines, même des démonstrations Mathemati-
es : même de ces sortes de principes, que nous
ons crû jusqu'alors être connus par eux-mê-
s. Ils ont, dis-je, traduit en François cet en-
oit, d'une maniére à faire entendre que M. Descartes ne parle pas des principes connus par eux-mêmes en général, mais seulement des principes de mathématique. *Nous douterons aussi de toutes les autres choses qui nous ont semblé autrefois tres certaines : même des démonstrations de Mathématique, & de ses principes, encore que d'eux-mêmes ils soient assez manifestes.* Si cela s'est fait à dessein, comme on a quelque sujet de le penser, c'est une petite supercherie innocente, qui fait plaisir à M. Descartes, sans faire tort à personne ; & qui empêche au moins, que la contradiction ne soit si visible. Mais pour revenir à la réponse, que M. Descartes fait au cercle, dont on l'accuse : je vous demande, mon Pere, si c'est là se bien défendre ? Si ce n'est pas là faire retraite & capituler avec ses ennemis ? ou plûtôt, pour parler plus nettement & plus juste, si ce n'est pas là se dédire & se contredire ? De bonne foi, mon Pere, avoüez-le franchement : vous avez traité ici M. Descartes un peu en ami, ou du moins en généreux ennemi. Vous l'aviez desarmé : il n'étoit pas homme à vous demander la vie : vous prévoïez même, qu'il feroit encore le brave aprés le combat : qu'il défieroit encore quiconque. Avec tout cela, vous avez jugé à propos de lui faire quartier, comme à un homme qui méritoit qu'on l'épargnât en considération des autres grands services, qu'il a rendus à la Philosophie. Je louë vôtre générosité. Et vous n'avez pas sujet de vous en repentir.

Cette

Cette petite douceur, dont je temperai l'amertume de ma critique, fit l'effet que je prétendois, qui étoit de ne pas chagriner tout à fait le P. Mersenne. Il la reçût assez agréablement; & me répondit seulement, comme en raillant: Vous étes un chicaneur, qui ne cherchez qu'à quereller. Et de l'humeur dont je vous connois, si vous aviez été du tems de M. Descartes, vous n'eussiez pas manqué de vous attirer de sa part quelque bon chapitre. Tout ce que vous dites là, sont des riens, comme je pourrois vous le faire voir aisément. Mais cette discussion de faits & de contradictions, est un entretien trop ennuieux pour des voiageurs. Je vois même que cela fatigue Monsieur, ajoûta-t'il en montrant nôtre vieillard, il ne lui manque qu'une bouche pour bâiller. Allons, dit-il, Monsieur, vous me paroissez tout triste, réveillons nous un peu. A quoi pensez-vous?

Je ne pense à rien, répondit le vieillard. Ah! Monsieur, repris-je, que venez-vous de dire là? c'est un blasphême contre la doctrine de nôtre maître. Si Aristote vous avoit entendu, que diroit-il? Vous ne pensez à rien? Hé, l'essence de l'ame, selon M. Descartes, c'est de penser. J'aimerois donc autant que vous me dissiez, que vous n'étes pas, que de me dire, que vous ne pensez pas. Il me répondit d'un air assez sérieux, & qui marquoit assez que mon discours lui avoit plus déplû, qu'au Pere Mersenne; Vous donnez un mauvais sens à ma proposition, qui ne veut point dire autre chose, sinon, que je n'ai pas l'esprit occupé d'idées tristes, comme vous le pensez. J'en suis ravi Monsieur, lui dis-je: car la gaieté n'est jamais plus nécessaire qu'en voia-

age. Mais puisque nous sommes tombez par ard sur l'essence de l'ame, expliquez-moi, vous prie, un peu nettement ce que M. Des- tes enseigne là-dessus. Tout pur esprit que suis, je ne vois pas encore trop clair dans mon essence, & j'en suis surpris. C'est mauvais signe, répondit-il, cela veut dire, que vous avez encore l'esprit offusqué de préjugez, comme je ne l'ai déja que trop remarqué. Et je vois bien que ce fat, que nous venons de rencontrer, vous a donné encore de nouveaux scrupules par ses sophismes. Monsieur, repris-je, pour ne vous rien déguiser, je vous dirai franchement la disposition d'esprit, où je me trouve. Je suis ravi de rencontrer des gens qui contredisent la Philosophie de M. Descartes : cela m'ouvre l'esprit. Mais quelques fortes que leurs raisons me paroissent, je ne m'y rends pas ; & je conserve toûjours une parfaite docilité pour les instructions de ce grand esprit ; en cas qu'il ait le loisir & la bonté de m'en donner quelques-unes, quand j'aurai l'avantage de le voir. Pour la plûpart des préjugez de l'école & de l'enfance, je m'en suis défait, ainsi que je vous en ai assûré, avant que de me séparer de mon corps. J'avouë toutefois, qu'il m'en est resté quelques-uns sur l'essence du corps, & sur l'essence de l'ame, que j'ai peine à appeller de ce nom, dans la signification que vous lui donnez ; parce qu'ils me paroissent fondez sur l'expérience, & sur de grandes raisons. J'ai pourtant trop de respect pour M. Descartes, pour m'assurer entierement, que ces préjugez ne soient pas faux : ainsi je me contente de reconnoître, pour parler en termes de prétieuse, qu'il fait encore fort sombre dans mon

esprit sur ces articles; & que je n'ai pas eu qu'à present le privilége des ames Cartésienn d'avoir les idées distinctes de ces deux e ces d'être, qui composent le Monde: mais core un coup je serai docile à vos instructions, à celles de M. Descartes.

Alors il commença à me déveloper la doctrine de M. Descartes sur cette matiere, & ne me dit rien, que ce que j'avois lû dans ses Méditations, dans sa Méthode, dans la premiere partie de ses Principes, & dans quelques-unes de ses lettres. Je ne ferai point ici l'exposition de cette doctrine, parce qu'une avanture, qui nous arriva au globe de la Lune, me donnera encore occasion d'en parler. Je fis semblant, par complaisance, de la goûter un peu plus que je n'avois fait, & d'y trouver plus de solidité, qu'il ne m'y en avoit paru, lorsque je l'avois lûë en particulier. Cela remit mes compagnons en belle humeur, qui aprés diverses plaisanteries, qu'ils firent sur la Philosophie d'Aristote, en revinrent à la sphére du feu, qui se trouve marquée au dessous de la Lune dans la carte du Monde, que ce Philosophe avoit faite, & dont cependant nous n'avions pas vû la moindre apparence dans nôtre voiage. Ils en raillerent fort, & me firent ressouvenir du procez intenté, il y a quelques années, par les Péripateticiens aux nouveaux Philosophes, qui les troubloient dans la possession où ils s'étoient de cette sphére depuis tant de siécles, & de l'arrêt qui fut rendu en faveur des disciples d'Aristote, en conséquence d'une descente faite sur les lieux, qu'on supposa faussement. On ordonna que la sphére du feu seroit toûjours, où Aristote l'a-

voit

it placée. Comme cet arrêt, me dirent-ils, ne qu'un arrêt sur requête & non contradictoire, nouveaux Philosophes pourroient bien un ur réveiller l'affaire, & faire remettre le procez sur le bureau ; & en ce cas, vous pourriez rendre témoignage à la vérité, & convaincre les Péripatéticiens de la nullité de leurs titres sur un fait de cette importance.

Vous avez beau dire, leur répondis-je, quoique cette sphére ne se trouve point, si j'étois juge dans ce procez, je ne voudrois pas condamner si aisément Aristote. Elle a pû se dissiper depuis prés de deux mille ans : tant d'étoilles qui paroissoient autrefois dans le ciel, ont disparu. Qu'est devenuë la septiéme Pléiade, & celle qui parut le siécle passé dans la Cassiopée ? Et qui eût voulu, aprés que celle-ci eût cessé de paroître, intenter procez à Tyco Brahé, & aux autres, qui l'observerent, comme à des faux témoins, qui abusoient de la crédulité du Public, auroit-il été recevable ? Et enfin M. Descartes lui-même, ne nous fait-il pas appréhender, que nôtre tourbillon, infiniment plus grand que la sphére du feu, ne soit absorbé quelque jour, lorsqu'on y pensera le moins ? Et quand, par cette *absorption*, le Soleil sera devenu Terre ; & que peut être en même tems la matiére subtile, qui est enfermée dans le centre de nôtre terre, aiant forcé & rompu les croûtes qui la couvrent, l'aura fait devenir Soleil ; si les livres de M. Descartes subsistoient dans quelque autre tourbillon, où il y eût des hommes, ne regarderoient-ils pas comme des fables tout ce qu'il dit de nôtre Monde.

Quoi qu'il en soit, quand cette sphére de feu

n'auroit pas été, elle étoit toûjours tres-b
imaginée. Jamais systéme n'a été plus juste,
celui qu'Aristote a fait des Elémens. Ils y
chacun le rang, que la noblesse ou la bassesse
leur nature mérite. La Terre comme l'éleme
le moins actif, & le moins noble, est dans le plus bas lieu. L'eau moins grossiére que la Terre a pris sa place au dessus. L'Air par sa subtilité se trouve élevé plus haut que l'Eau. Et le Feu le plus noble, & le plus vif de tous, ne reconnoît au dessus de lui que les étoilles, & la matiére céleste, où nagent les Planettes. L'étenduë de chacun, est aussi proportionnée à l'excellence de sa nature : ils ont partagé, comme fréres, les quatre qualitez : ils en ont chacun deux, dont ils en possédent une dans le souverain degré. La Terre est froide & séche : l'Eau est froide & humide : l'Air est chaud & humide ; & le feu est chaud & sec. Et afin qu'ils se maintiennent toûjours dans les combats continuels, qu'ils se livrent les uns aux autres, si la qualité dominante des uns est plus active, la qualité dominante des autres les met en état de résister plus fortement à l'action de leur ennemi. Peut-on rien voir de plus juste, & de plus ingénieusement pensé ? Enfin, combien cette sphére de feu, & cette disposition des Elémens a-t-elle fourni de belles pensées aux Prédicateurs d'autrefois ? Et combien en fournit elle encore aujourd'hui à ceux d'Italie ? Et pour parler de quelque chose de meilleur dans son genre, la seule devise du P. le Moine, dont la sphére du feu fait le corps, mérite qu'il y en ait eu une ; & mériteroit qu'elle fût encore, & qu'elle durât toûjours. Voulant exprimer, que plus les amitiez sont pures, plus elles sont

dura-

durables, il a dépeint la ſphére du feu avec ces mots Eſpagnols *Eterno porquè puro.* Ce feu eſt éternel, parce qu'il eſt pur. Quel dommage n'eſt-ce pas que cette penſée, toute belle & toute ſolide qu'elle eſt, ſe trouve fauſſe, faute d'une ſphére du feu?

C'eſt ainſi, que je défendois, du mieux qu'il m'étoit poſſible, les intérêts du Péripatétiſme, lorſqu'enfin nous arrivâmes au Globe de la Lune. Je n'en ferai pas une ample deſcription, parce que d'autres l'ont déja faite. Je dirai ſeulement, que la Terre nous parut, en la regardant de la Lune, comme la Lune nous paroit, en la regardant de la Terre, excepté que la Terre nous ſembla beaucoup plus grande, parce qu'elle l'eſt en effet. Ainſi nous jugeâmes que la Terre, à l'égard de ceux, qui la regarderoient de la Lune, auroit les mêmes phaſes; que la Lune à l'égard de ceux, qui la regardent de la Terre, qu'elle auroit ſes quadratures, ſes oppoſitions, ſes conjonctions, excepté, qu'elle ne pourroit jamais être totalement éclipſée, à raiſon de ſa grandeur, en comparaiſon de la Lune, dont l'ombre ne peut pas avoir un diametre auſſi grand que la Terre, qui étoit alors en conjonction.

La Lune eſt une maſſe d'une matiére aſſez ſemblable à celle, dont la Terre eſt compoſée. On y voit des campagnes, des forêts, des mers, & des riviéres. Je n'y vis point d'animaux: mais je croi, que, ſi on y en tranſportoit, on pourroit les y nourrir, & peut-être qu'ils s'y multiplieroient. Il eſt faux, qu'il y ait des hommes, quoi qu'en diſe Cyrano; mais c'eſt de bonne foi, qu'il nous a trompez, aprés avoir été trom- *Empire de la Lune.*

88459

pé lui-même. Une de ces ames séparées, qu'on y trouve en assez grand nombre, & qui y étoit, lorsqu'il y arriva, m'apprit la cause de cette erreur. Plusieurs de ces ames surprises de voir un homme avec son corps, dans un païs, où l'on n'en avoit jamais vû, voulurent sçavoir ce que c'étoit. Elles convinrent ensemble de lui apparoître en forme humaine : elles l'abordérent, & s'informérent des moïens, dont il s'étoit servi, pour faire un si grand voiage : lui firent raconter ce qu'il sçavoit de nôtre Monde : & comme on le vit pareillement fort curieux de sçavoir, ce qui se passoit dans le Monde de la Lune, & comment les hommes de ce païs là vivoient entr'eux, l'esprit familier de Socrate, qui se trouva alors dans cette compagnie, prit la parole ; & lui aiant déclaré qui il étoit, comme cet Historien la raconte lui-même, il lui fit sur le champ un systéme grotesque de république & de société, qui est celui, qu'il nous expose dans sa rélation, où il nous dit bonnement, qu'il y a des hommes dans la Lune : nous fait le caractére de leur esprit : nous décrit leurs occupations, leurs coûtumes, leur police. Mais, il est bon de sçavoir que, quelques sottises, qu'il y a mêlées ne lui ont jamais été dites dans ce païs-là, ainsi que l'ame m'en assûra ; & que quelques allusions peu honnêtes, & plusieurs réfléxions fort libertines, qu'il y fait, ne sont que les fruits d'une imagination corrompuë, & d'un esprit gâté, tel qu'étoit celui de cet écrivain, ou de l'imitation d'un Auteur encore plus impie que lui, je veux dire, de Lucien, dont un des ouvrages lui a servi de modéle dans son histoire de la Lune.

Les

Les inégalitez qui nous paroissent dans le disque de la Lune, sont en partie des Isles, dont les mers de ce globe sont agréablement diversifiées, & en partie des éminences, & des vallées de son continent. Elles appartiennent à di- *Grimaldi Senelogr.*
fameux Astronomes ou Philosophes, dont es portent les noms, & qui en sont les Seigneurs. Nous déscendîmes dans le Gassendi ; ce lieu nous parut fort joli, & fort propre. Et tel, en un mot, que l'a pû rendre un Abbé, comme Monsieur Gassendi, qui a de l'esprit, de l'art, de la science, & qui n'a que faire de ses revenus, pour joüer, & pour se bien traiter. Nous n'y trouvâmes point le Seigneur du lieu, que nous aurions salüé volontiers : car on dit, qu'il conserve toûjours l'honnêteté, & la modération, qui lui étoient naturelles ; & quoi qu'il ait eu autrefois quelques démêlez avec M. Descartes, il reçoit toûjours fort civilement, & distingue même les Cartésiens, qui vont lui rendre visite, & sur tout le P. Mersenne, qui étoit son ami intime. C'étoit un homme, qui avoit autant d'esprit, que M. Descartes, une bien plus grande étenduë de science, & beaucoup moins d'entêtement. Il paroît être un peu Pyrrhonien en Physique, ce qui à mon avis, ne sied pas mal à un Philosophe, qui, pour peu qu'il veüille se faire justice, connoît par sa propre expérience les bornes de l'esprit humain, & la foiblesse de ses lumieres.

Du Gassendi, le P. Mersenne nous mena à la Terre, qui porte son nom. Elle est fort agréablement située sur la même côte, que le Gassendi, au bord de la Mer Ronde, que d'autres apellent la Mer des Humeurs, qui est un grand

Golphe de l'Océan lunaire, terminé d'un côté par le continent, où le Mersenne est placé, & de l'autre par un Isthme, au bout duquel, vers le Septentrion est la Presqu'isle apellée des Réveries. Le Mersenne n'a rien d'agréable, que sa situation & sa vûë. C'est un lieu fort & fort stérile, à cause de la chaleur, qui y est grande, qu'on apelle ce païs là, la Terre de la Châleur.

Nous demeurâmes dans cet endroit environ un demi quart d'heure: aprés quoi, je témoignai au P. Mersenne, qu'avant que de passer plus outre, je serois bien aise de parcourir l'hémisphere de la Lune, où nous étions. Cet hémisphere est toûjours tourné du côté de nôtre Terre; & il est faux, que ce globe tourne sur son centre, comme quelques-uns se le sont imaginé. Il a seulement un mouvement de libration, qui le fait balancer d'Orient en Occident, & d'Occident en Orient; mouvement, dont Galilée s'est aperçu le premier: aïant remarqué avec la lunette d'approche, que ce qu'on apelle aujourd'hui le Grimaldi, paroissoit tantôt plus proche, & tantôt plus éloigné du limbe oriental de la Lune, & que la Mer Caspienne, qui lui est opposée, paroissoit aussi, tantôt plus proche, & tantôt plus éloignée du limbe occidental. Le P. Mersenne consentit volontiers à ma proposition, d'autant que lui-même n'avoit pas encore fait ce voiage. Nous traversâmes le grand Océan: nous laissâmes à gauche l'Isle des Vents, & à droite celle de Copernic: nous passâmes sur celle de Pitheas; & nous poussâmes jusqu'à la Mer des Pluies, qui est bornée par une grande terre, qui s'étend de l'Orient à l'Occident, as-

fez semblable par sa figure à l'Amérique, telle qu'on nous la represente dans les Cartes; & dont la partie Orientale s'apelle la Terre des Broüillars, & l'autre la Terre de la Gréle, qui nous parûrent comme deux grands deserts. Vers le milieu de cette terre, sur le bord de la Mer des Pluies, nous découvrîmes une espece de ville fort grande, de figure ovale, que nous eûmes la curiosité d'aller voir: mais nous en trouvâmes toutes les avenuës gardées par des ames, qui nous refuserent l'entrée, quoi qu'assez civilement. Nous demandâmes à une d'elles, ce que c'étoit que cette ville, & pourquoi on ne vouloit pas nous permettre d'y entrer. Elle nous répondit, qu'elle s'apelloit le Platon: que c'étoit là, que le Philosophe, dont elle portoit le nom, avoit établi sa République: qu'on n'y recevoit personne, qu'il ne l'eût auparavant examiné lui-même: qu'il gardoit cette précaution, de peur que quelque étranger n'y apportât les mauvaises maximes de l'autre monde, qui étoit l'unique peste, que cette République eût à craindre: que Platon n'étoit pas maintenant dans la ville: qu'il seroit de retour dans peu; & qu'en cas que nous voulussions y être admis, nous pouvions, en attendant le retour de Platon, aller commencer nôtre quarantaine au Lazaret, qui est une petite éminence, qu'elle nous montra à quelque distance de la ville; & que cette quarantaine n'étoit pas une quarantaine de jours, mais une quarantaine d'années; parce que les maux contagieux, dont un esprit pouvoit être atteint, se dissipoient beaucoup plus difficillement, que le mauvais air des corps, qui venoient des lieux infectez. Nous la remerciâmes de

ses offres, & lui dîmes, que nous n'étions pas venus à dessein de nous établir là, que nous passions outre : que si Platon s'étoit trouvé dans la ville, il auroit peut-être eu pour nous quelque condescendance : que nous l'avions rencontré en chemin, où il nous avoit fait de grandes honnêtetez : & que nous tâcherions de nous consoler de n'avoir pû satisfaire nôtre curiosité dans cette occasion. Nous continuâmes donc nôtre chemin, assez mécontens de la République de Platon, où nous n'eussions pas crû, qu'on traitât ainsi les étrangers à la Japonoise.

De là, nous traversâmes toute cette terre du Nord au Midi : aprés quoi, nous découvrîmes une autre mer, apellée la Mer du Froid, dans laquelle nous vîmes une Isle assez belle, qu'on nous dit être l'Aristote : nous ne balançâmes pas à prendre par là nôtre route. Nous déliberâmes seulement, si en cas, qu'on nous demandât, qui nous étions, nous nous déclarerions Cartésiens. Mon sentiment étoit, de ne pas faire si fort les braves dans un païs ennemi : mais le P. Mersenne & mon vieillard conclurent à se déclarer sans façon, disant, que nous n'avions rien à craindre : que si nous étions attaquez, nous avions de quoi nous défendre : qu'en matiére de combats d'esprit, le nombre devoit être compté pour rien ; & que ce n'étoit pas la prémiére fois, qu'on avoit vû un Cartésien, aller affronter lui seul avec succez, une classe de quatre cens Péripatéticiens, commandez par un Régent d'une expérience consommée. Que seulement nous nous garderions de faire aucune insulte, ni aucune raillerie, qui pût choquer ceux qui nous parleroient.

Mais

Mais nous fûmes bien surpris en approchant, de voir cette Isle beaucoup mieux gardée encore que le Platon. On y étoit allerte, comme dans une ville, qui a l'ennemi à ses portes, & qui se voit à la veille d'un siége. Il y avoit des corps de garde avancez fort loin dans la campagne, des vedettes sur toutes les éminences d'alentour, & de tous côtez dans les airs. Quand nous fûmes environ à trois cens pas de la place, nous vîmes une escoüade de douze ames, se détacher d'un corps de garde, & venir à nous. Celui qui les commandoit, nous demanda, qui vive, & de quelle Secte nous étions. Nôtre vieillard répondit hardiment, Vive Descartes & les Cartésiens. Il nous parut surpris, nous ordonna de ne pas avancer, & envoia aussi-tôt avertir l'Officier de garde.

L'avis ne fut pas plûtôt venu à l'Officier, que toutes ses troupes, à un signal qu'il leur donna, se mirent sous les armes, & nous firent connoître par leur contenance, qu'elles étoient prêtes à recevoir l'ennemi : c'est-à-dire, que nous les vîmes incontinent armées de syllogismes, en toutes sortes de figures & de formes, dont les uns concluoient pour l'ame des Bêtes, les autres pour la nécessité des Formes Substantielles dans les Mixtes, les autres pour les Accidents absolus, & d'autres choses semblables, contre lesquelles Descartes s'étoit déclaré. L'Officier étant venu lui-même, nous nous reconnûmes aussi-tôt. C'étoit un ancien Professeur de l'Université de Paris, qui avoit été autrefois mon Régent en philosophie. Hé quoi, dit-il, en m'adressant la parole, j'ai donc la douleur de vous voir dans le parti de nos ennemis, jusqu'à leur

servir d'espion ? Est-ce là la récompense des peines, que j'ai prises pour vous ? Avez-vous trouvé un Cours de Philosophie meilleur que le mien, qui passoit alors pour le plus net, & le plus solide de toute l'Université de Paris ? Où est ce respect & cet attachement, que vous faisiez paroître dans vôtre jeune âge pour le Prince des Philosophes ? Qui vous a obligé à prendre ainsi les armes contre lui ? Monsieur, lui répondis-je, je conserve toûjours le respect, l'estime, & l'amitié, que je vous dois ; & je suis ravi de vous rencontrer ici, pour vous en faire une nouvelle protestation. Je ne viens point du tout en ces lieux, ni en ennemi, ni en espion, & vous m'y recevrez, s'il vous plaît, en qualité de voiageur. C'est la seule curiosité, qui m'amene ici en passant. Pour ce qui est de la Philosophie, je vous avoüerai que, depuis que je vous ai quité, je suis devenu un peu libertin en cette matiére, & que je ne sçai pas encore trop ce que je suis : je veux tâter de toutes les Sectes, avant que de me déterminer. Ainsi, Monsieur, regardez-moi comme un homme, qui vient d'un païs neutre, & qui ne forme nul mauvais dessein contre vôtre République. Ces Messieurs, à la vérité sont Cartésiens déclarez, mais ils sont Philosophes & gens d'honneur, qui estiment les personnes de mérite du parti contraire ; & qui croient, que la liberté de conscience en matiére de Philosophie, est un droit inviolable parmi les honnêtes gens. Mais, lui ajoûtai-je, je suis extrémement surpris des mouvemens, & des inquiétudes, que l'on se donne en ce païs-ci : il n'y a point de ville Espagnole en Flandre, qui soit si prompte à l'alarme, que la

vô-

vôtre me paroît l'être. Qu'avez-vous donc tant à craindre ?

Ce que nous avons tant à craindre, me dit-il, c'est l'ennemi irréconciliable de nôtre Prince : c'est vôtre Descartes, qui étant sur la terre, a fait tout ce qu'il a pû, pour détruire les Péripatéticiens, & qui ne l'a quitée, comme nous le sçavons de bonne part, que pour venir les rüiner en ce païs-ci. Il y a plus de trente ans, qu'on y fait une garde tres éxacte, pour n'être point surpris, sur ce qu'on nous a assuré, que depuis ce tems là, il se fait des partisans de tous côtez, & amasse autant de forces qu'il peut, pour nous venir insulter. C'est l'avis, que nous avons reçu par un professeur de Philosophie Hollandois, qui est venu s'habituer ici, & qui y commande actuellement en l'absence d'Aristote. Mais Descartes n'a qu'à venir, vous voiez bien, qu'on est tout prêt à le bien recevoir.

Ho bien, Monsieur, lui dis-je, soiez en sûreté de ce côté là : je vous assure que M. Descartes ne pense point à vous venir attaquer : il est plus loin de vous mille fois, qu'il n'y a d'ici à la terre. Il songe à se bâtir un nouveau monde au de là de tous les Cieux : il nous a invité à venir voir l'éxecution de ce grand dessein : c'est là où nous allons. Et pour vous convaincre de la vérité du fait, vous n'avez qu'à nous donner, quand nous partirons d'ici, quelques ames de ce païs, pour nous accompagner jusques là, elles vous rendront compte à leur retour, de ce qu'elles auront vû.

Vous me réjoüissez, dit-il : car nos Péripatéticiens s'ennüient de ces longues fatigues : mais trouvez bon, que j'éxécute mes ordres, & que

je vous conduise au Commandant de la Place, selon la coûtume, qui est, que tous les Philosophes de Secte differente de la nôtre, arrivant ici, vont lui rendre compte du dessein qui les y amene. Ce n'est que depuis les allarmes, que nous a donné Descartes, qu'on en use de la sorte. Nous prîmes ainsi le chemin de la place escortez d'une cinquantaine d'ames, la plus part gens d'Université & de College, qui paroissoient ne nous pas vouloir trop de bien. Cette Place n'est autre chose qu'un grand jardin, qui represente le Lycée d'Athênes, où Aristote enseignoit autrefois ses disciples en se promenant, ce qui leur fit donner le nom de Péripatéticiens. Il est d'une tres grande étenduë, & fort bien entretenu. Il est coupé par quantité d'allées, dont les quatre principales viennent rendre au milieu du jardin à un grand rond d'eau, d'où s'éleve un magnifique pied d'estail du plus beau marbre, que j'aie jamais vû, sur lequel on voit la statuë d'Alexandre le Grand couronnée de lauriers par la victoire, foulant aux pieds des sceptres, des couronnes, des boucliers, des armes brisées, & les trésors de l'Asie. Quatre grandes statuës enchaînées aux quatre coins, representent les principales nations, qu'Alexandre a subjuguées. Je trouvai ce monument si semblable à celui de la Place des Victoires, que j'aurois cru que celui-ci n'étoit qu'une copie de l'autre, si je n'avois fait en même tems réfléxion, que la ressemblance des deux Héros pourroit aisément avoir fait naître les mêmes idées dans l'esprit des deux entrepreneurs. Toutes les figures du monument, aussi-bien que les autres statuës, que l'on voit en divers endroits du jar-

din,

din, comme celles de Philippe, d'Olympias, & de plusieurs autres personnes illustres, qui honorérent autrefois Aristote de leur amitié, sont d'argent : car l'argent est fort commun au globe de la Lune ; & c'est apparemment pour cela que les Chymistes toûjours mystérieux dans leurs paroles, appelent ce métal du nom de Lune.

Aprés que nous eûmes été quelque tems à considérer ce beau monument, nous fûmes surpris de voir sortir tout d'un coup des quatre angles du pied d'estail, quatre beaux jets d'eau, les plus gros, & les plus hauts qu'on vît jamais : ils avoient pour le moins quatre cens toises de hauteur, & venoient d'une riviére, qui se trouvoit derriere une montagne voisine, plus haute encore que le Puits de Domme en Auvergne ; sur laquelle on avoit fait monter l'eau par le sécret admirable de l'ancienne Philosophie, qui, en supposant l horreur du vuide dans la nature, apprenoit à élever l'eau à l'infini, avec des pompes aspirantes, sécret qui s'est malheureusement perdu dans nôtre Monde : car depuis le tems de Galilée, on ne peut plus élever l'eau, par le moien des pompes aspirantes, qu'à la hauteur de trente-deux ou trente-trois pieds. On voioit de ces jets d'eau de toutes parts, dont les moindres passoient de beaucoup les plus hauts arbres, qui entourent ce jardin. Enfin du centre du jardin, où nous étions, on découvroit quatre salons de figure, & d'architecture différente, un au bout de chacune des quatre allées. On nous conduisit dans le plus grand, qui est d'une propreté, & d'une magnificence achevée : ce n'est qu'or, qu'azur, que pierres prétieuses. Des

deux

deux côtez, dans les intervales des fenêtres, on voit des bas reliefs d'argent, tres bien travaillez; mais qui font un contraste assez bizarre. Car, d'une part à droite, sont representez les grands exploits d'Alexandre, la défaite de Darius auprés d'Arbelle, l'attaque de l'armée de Porus, le passage du Granique, & la prise de la ville de Tyr; & de l'autre, l'on voit les triomphes d'Aristote sur tous les autres Philosophes, & les extravagances de ceux, qui avoient passé pour sages avant lui.

Le prémier à gauche represente Pytagore, enseignant ses disciples, & leur présentant une espece de tablette, où sont écrits ces trois préceptes entr'autres. Le prémier, qu'ils doivent l'écouter pendant cinq ans sans jamais dire mot, pour le contredire. Le second, leur ordonne de prêter souvent l'oreille, sur tout pendant la nuit aux concerts, & à l'harmonie des spheres célestes, que les Sages seuls sont capables d'entendre. Et le troisiéme, de ne point manger de féves.

Dans le second on voit Démocrite riant de toute sa force, & Héraclite pleurant à chaudes larmes, & une troupe de petits enfans courans aprés eux, comme aprés deux foux.

Dans le troisiéme, on reconnoît Diogene le Cynique, habillé en Tabarin, monté sur la pierre d'un carrefour, au pied de laquelle est son tonneau, & se faisant écouter d'un auditoire semblable à peu prés à celui des chanteurs du pont neuf.

Dans le dérnier, Aristote est assis sur un siége élevé, qui a plus l'air d'un trône, que d'une chaire d'école. & à ses pieds sont tous les Philoso-

losophes, qui ont vécu avant lui, le regardant avec admiration, & l'écoutant comme un oracle. Devant le trône d'Aristote, on voit un tas de livres, qui representent les écrits de ces mêmes Philosophes ses prédécesseurs, ausquels on met le feu, pour en faire un sacrifice à la Sagesse, dont la tête est comme un Soleil, envoïant quantité de raïons sur le visage d'Aristote, qui en paroît tout lumineux.

Au fond du salon, sur une espece d'Autel, est une fort grande statue d'argent, de la belle Pythias autrefois épouse d'Aristote, dont il fut si passionné, que son amour alla jusqu'à lui offrir des sacrifices.

Enfin le haut du salon, est un plafond de fort belles peintures, fait depuis peu de tems, partagé aussi entre Aristote & Alexandre, suivant l'idée des bas reliefs. Car, d'un côté est le Héros, qui reçoit un foudre de la main de son prétendu pere Jupiter Ammon, pour foudroier tous les Princes de l'Asie; & de l'autre, est le Philosophe, qui reçoit aussi un foudre de la main de Minerve, pour foudroier tous les chefs des nouvelles Sectes de Philosophie, entre lesquels nous reconnûmes aisément M. Descartes, M. Gassendi, le P. Maignan, & plusieurs autres.

Comme nous étions occupez à considérer toutes ces diverses pieces de sculpture & de peinture, le Commandant de la place entra, pour nous donner audience. Jamais homme ne fut plus surpris, que mon vieillard le fut à la vûë de ce Commandant : il l'avoit autrefois connu en Hollande, lorsqu'il y accompagna M. Descartes. Il s'apelloit M. Voëtius le plus zélé Péripatéticien qui fût jamais, le plus déclaré de tous

les

les ennemis de M. Descartes; celui qui troubla le plus le repos qu'il étoit venû chercher en Hollande, & qui traversa avec le plus d'obstination & de succez le dessein, qu'il avoit de s'y faire beaucoup de sectateurs. Comme cet homme a beaucoup de part dans l'histoire du Cartésianisme, dont j'ai promis au commencement de cette rélation, de toucher quelques points, quand l'occasion s'en presenteroit, & que dans l'entrevûë, dont je parle, nous entrâmes en négociation avec lui sur un projet de paix entre les Péripatéticiens & les Cartésiens, on ne sera pas fâché de voir ici en peu de mots les démêlez, qu'il eut avec M. Descartes, & le motif qui le détermina à venir s'établir dans le globe de la Lune.

Dissert. de meth. M. Descartes, aprés avoir achevé son cours de Philosophie au College de la Fléche, ne cessa pas pour cela d'être Philosophe: il prétend même, qu'il ne commença à l'être que pour lors. Persuadé qu'il étoit, que les livres les plus curieux des bibliotheques n'aprennent rien en comparaison du grand livre du Monde, le plus beau & le plus instruisant de tous, quand on sçait y étudier comme il faut. Il prit le parti de voiager. Il courut pendant neuf ou dix ans plusieurs païs: frequenta la Cour, & même les armées de plusieurs Princes étrangers, mais toûjours en philosophe, c'est-à-dire, faisant sans cesse de sérieuses réfléxions sur l'esprit & sur le cœur humain, sur les differentes coûtumes des païs, sur les jugemens opposez, que les hommes portent des mêmes choses, conformément aux diverses idées qu'ils en ont; tâchant toûjours, en tout cela, de démêler le vrai d'avec le

le flux, & de profiter également des sottises & de la sagesse des autres hommes, pour se faire un systéme de vie, dressé & réglé par la seule raison; & dont le bonheur, autant qu'il se pourroit, fût indépendant des incidens, & des caprices de la fortune.

Il commença à éxécuter ce projet dans un certain lieu d'Allemagne, qu'il ne nomme point, où il passa l'hiver au retour du Sacre de l'Empereur Ferdinand III. & où enfermé seul les jours entiers dans un hypocauste, il rappella dans son esprit toutes les réfléxions, qu'il avoit faites sur la conduite des hommes; & s'en servit, pour se faire ces régles de morale, qu'on voit dans son livre, intitulé, *Dissertation de la méthode de bien user de sa raison*: d'où passant aux connoissances métaphysiques, & de celles-ci aux physiques, il fit le plan de la plûpart des ouvrages, que nous avons de lui: faisant même dés lors un essai de sa physique, dans l'explication méchanique du mouvement du cœur & des arteres, qui n'est pas assurément le plus méchant morceau de ses œuvres.

En suite il délibéra sur le lieu, qu'il choisiroit, *Ibid.* pour fixer sa demeure. Il résolut de ne pas s'arrêter en Bretagne, qui étoit sa patrie, & où sa famille tenoit & tient encore aujourd'hui un rang considérable; prévoïant qu'il trouveroit parmi ses proches des embarras qui l'empêcheroient de satisfaire sa passion dominante de philosopher. Enfin il choisit la Hollande comme un païs de repos, où chacun, dit-il, pense plus à ses propres affaires, qu'à celles d'autrui, & où l'on sembloit alors n'entretenir de nombreuses troupes, qu'afin de faire goûter avec plus de sureté

reté à tout le païs, les avantages de la paix, au milieu de la guerre la plus allumée.

Ibid. Il y passa en effet prés de huit ans assez tranquillement, demeurant ordinairement à Egmont, petite ville sur la côte de Hollande, de sorte que pendant tout ce tems là, il ne quitta ce païs que pour ses affaires domestiques, qui l'obligérent indispensablement à faire quelques voiages en France. *Ibid. pag. 20.* Heureux, si le zéle de l'utilité publique, & la compassion qu'il eut du pitoiable état où la Philosophie se trouvoit alors, ne l'eût point emporté sur la belle maxime de morale qu'il s'étoit prescrite lui-même, de laisser le monde comme il l'avoit trouvé, & sans entreprendre de le réformer, & de rectifier ses idées, de songer seulement à trouver la vérité pour lui seul, & à vaincre ses passions: mais il succomba à celle d'imprimer, & ensuite à toutes les autres, ausquelles les Auteurs sont sujets, quand on contredit leurs sentimens. Car assurément, quoique M. Descartes se fût formé l'idée d'un Sage, assez semblable à celui des Stoïciens, on s'apperçoit aisément, en lisant quelques-uns de ses ouvrages, qu'il n'étoit pas encore parvenu à cette apathie, & à cette indolence, qui en faisoit le caractére essentiel.

Il n'eut pas plûtôt imprimé sa Dioptrique, & ses Météores, ensuite sa Dissertation de la méthode, & puis ses Méditations, qu'il se vit attaqué de toutes parts: toutes les Universitez de Hollande prirent l'allarme. Le Docteur Revius, pour celle de Leyde, Voëtius & Dematius, pour celle d'Utrech, Schook pour celle de Groningue, firent une triple alliance contre ce nouvel ennemi, qui de son côté, avant que

de ſe déclarer, & lever l'étendart contre Ariſtote, s'étoit fait ſous main un parti conſidérable. Regius aïant engagé dans ſes intérêts le Docteur Tkil, homme ardent & vigoureux, entreprit de faire cenſurer les Méditations de Deſcartes par toute la Theologie; & l'affaire alla ſi loin, que les amis de M. Deſcartes lui conſeillérent d'interpoſer l'autorité de M. le Prince d'Orange, & de l'Ambaſſadeur de France, pour empêcher, qu'on ne la pouſſât trop: mais il ſe contenta d'écrire, & de demander juſtice aux Curateurs de Leyde, qui crûrent lui avoir fait une grande grace d'impoſer ſilence à leurs Docteurs, & de leur défendre de faire nulle mention de Deſcartes, & de ſes opinions dans leurs exercices Academiques; procédé, dont M. Deſcartes ne fut guéres content. Il eut un peu plus de ſatisfaction du côté de l'Univerſité de Groningue, qui à la ſollicitation de l'Ambaſſadeur de France, blâma hautement la conduite emportée de Schook. *Tom. 3. Let. apolog. à M. d'Utrech.*

Mais la plus groſſe affaire ſans comparaiſon, fut celle d'Utrech, où Voëtius ſe déchaîna contre lui. Voëtius étoit un de ces ſuppots d'Univerſité, que ſa qualité de Profeſſeur en Theologie, celle de Miniſtre & de Recteur, dont il avoit été honoré, jointes à ſes cheveux gris, rendoit vénérable & redoutable dans une Ville, où le corps de l'Univerſité tient un des prémiers rangs. Il avoit ſçû profiter de ces avantages, pour ſe rendre maître des eſprits. De ſorte que ſes ſentimens étoient des déciſions dans l'Univerſité, & des oracles dans la ville. On ſçavoit quels ils étoient ſur le chapitre de la nouvelle Philoſophie, & c'étoit l'unique choſe qui empêchât *Ibid.*

les

les partisans de M. Descartes, de se déclarer.

Let. de Descartes. Enfin néanmoins le medecin Regius, que M. Descartes apelle son prémier martyr, ne put contenir plus long-tems dans lui-même la haine, qu'il avoit conçuë contre les formes substantielles. Il fait des Théses publiques, où il les proscrit, pour substituer en leur place la diverse configuration des parties insensibles de chaque corps. Grande rumeur s'excite dans l'Université : les esprits se partagent : on ne parle d'autre chose dans la ville : tréve de nouvelles & de politique : on ne s'entretient plus dans la Bourse que de formes substantielles.

Cependant Voëtius ne s'endormit pas dans une affaire de cette importance. Il alla aux prémiéres disputes de Regius : il apposta, & plaça en divers endroits de la salle quantité d'écoliers, qu'il avoit gagnez, qui d'abord que le disciple de Regius commençoit à parler de *matiere Subtile*, de *Boules du second élément*, de *parties Rameuses & Canelées*, éclatoient de rire, faisoient des huées, frapoient des mains, & étoient parfaitement secondez par les Docteurs, amis de Voëtius. Ce charivari démonta le pauvre Regius, qui fut obligé de faire finir la dispute. Il écrivit à M. Descartes, pour lui demander conseil dans cette conjoncture, & comment il en devoit user à l'égard de Voëtius, qui avoit aussitôt fait paroître des Théses pour la défense des Formes substantielles, & contre les autres points de la Philosophie Cartésienne. Il les avoit particulierement adressées à la Faculté de Medecine, & aux Professeurs de Philosophie, dont il imploroit la protection pour les formes substantielles contre Regius. *Tom. 1. des Let. de Desc.*

M. Des-

M. Descartes lui conseilla de ne plus faire de disputes publiques, de tâcher de gagner Voëtius, de répondre à ses Théses, mais avec toute la modestie & la civilité possible, affectant de faire paroître beaucoup de respect & d'estime pour son adversaire, en soûtenant cependant toûjours courageusement la vérité. Regius prit ce parti, non pas sans craindre, qu'il ne lui en coûtât sa Chaire de Medecine, & certes il en courut grand risque; Voëtius l'entreprit, fit écrire son fils le jeune Voëtius, & Schook contre lui: il ne s'en fallut rien, qu'il ne le fist condamner par les Théologiéns, comme un Hérétique: il le déféra aux Magistrats, & il ne se tira d'affaire, qu'en leur promettant de suivre éxactement l'ordre qu'ils lui donnérent par une Sentence publique, de ne plus enseigner la Philosophie de Descartes, de s'en tenir aux anciens Dogmes, & de ne plus attaquer les Formes Substantielles.

Tom. 1. Let. 89.

Tom. 3. Let. à Messieurs d'Utrech.

M. Descartes sentit vivement ce coup; quoique dans les lettres, qu'il écrit à Regius, il veuille paroître le mépriser: de sorte qu'il ne put s'empêcher de s'en vanger, faisant courir sous main un papier qu'il apelle l'Histoire de Voëtius, où il le traitoit mal, & le traduisoit en ridicule. Cela fit tourner tête contre lui à Voëtius, qui laissant là désormais Régius, qu'il voioit terrassé, & qu'il regardoit comme un enfant perdu, que Descartes avoit lâché, pour attacher l'escarmouche, crut, qu'il devoit redoubler ses éfforts, pour attaquer la nouvelle Secte dans son chef. Le malheur voulut encore, que Descartes & Régius se broüillassent ensemble, jusqu'à écrire l'un contre l'autre; & il semble

Tom. 1. Let. 91.

que

que le destin de ce Philosophe fût alors, d'avoir pour ennemis tous les Sçavans de Hollande, dont les noms étoient terminez en *ius*, Révius, Démmatius, les deux Voëtius, & Régius.

Lettr. de Descartes. La prémiére chose, qu'on fit à Utrech, fut de parler de M. Descartes dans toutes les compagnies, comme d'un Athée, d'un second Vaninus, qui faisant semblant d'établir par ses raisonnemens l'existence de Dieu, n'avoit point d'autre but que de la combattre. Voëtius déclamoit éternellement contre lui dans ses leçons, dans ses disputes, dans ses prêches. Il fit exprés des Théses de l'Atheisme, où il fit entrer tout ce qui pouvoit rendre Descartes odieux; & on réussît si bien à le décrier, que quand la nouvelle de sa mort vint à Utrech plusieurs années aprés, la prévention où l'on étoit sur son chapitre, y fit ajoûter des circonstances éffroïables, & le bruit courut dans la ville, qu'il étoit mort comme le plus scélérat & le plus impie des hommes, sans foi, sans réligion, en Julien l'Apostát, & en vomissant mille blasphémes contre Jesus-Christ.

Creighton Ep. ad Regium.

Voëtius entreprit de lui débaucher ses plus intimes amis; & tout Ministre Protestant qu'il étoit, il écrivit en France au P. Mersenne, pour faire ligue avec lui, & l'exciter à écrire contre Descartes: mais il ne réüssit pas dans cette négociation. Il l'accusa d'être un ennemi caché de la Réligion du païs, & sembloit par là le vouloir déférer comme un criminel d'Etat. Il ajoûta, qu'il étoit l'émissaire, & l'espion des Jesuites, qu'il avoit avec eux un commerce de lettres; & en produisoit sur tout contre lui une, qu'il

Tom. 2. des Let. de Desc.

qu'il avoit écrite au Pére Dinet, qui fut peu de tems aprés Confesseur du Roi. Tant il est vrai, que Titus Oats n'est pas le prémier, à qui il soit vènu en pensée, de persuader aux Protestans de son païs, que les Jésuites donnoient des commissions en Angleterre, pour lever une armée, dont ils disposoient de toutes les Charges, & faisoient les Officiers généraux, les Colonels, & les Capitaines. *Hist. Conjur. Angleterre.*

Enfin, Voëtius vint à bout par son crédit, & ses intrigues, de faire condamner par toute l'Université, dont il étoit alors Recteur, la Philosophie de Descartes: il le fit citer, par l'ordre des Magistrats avec grand bruit, au son de la cloche, & par l'Officier de justice, pour répondre sur les calomnies, qu'on disoit, qu'il avoit écrites contre Voëtius. De sorte que ses amis lui mandérent d'être sur ses gardes, n'étant pas en sureté dans le lieu où il étoit, quoiqu'il fût hors le ressort de la Seigneurie d'Utrecht. Deux écrits, où M. Descartes avoit parlé de Voëtius, un desquels étoit la letre, qu'il avoit écrite au Pére Dinet, furent déclarez libelles diffamatoires. Cette déclaration fut imprimée, affichée, & envoiée dans les principales villes des Provinces Unies. Si nous en croions M. Descartes, on ne prétendoit pas moins, que de le faire bannir par arrêt, de toutes les Provinces, le faire condamner à de grosses amandes, faire brûler ses livres par la main du bourreau, avec qui, disoient quelques-uns, Voëtius étoit déja convenu, qu'il feroit un si grand feu en les brûlant, que la flamme en seroit vûë des païs d'alentour. En un mot M. Descartes fut obligé, pour sortir d'affaire, d'emploïer le crédit *Let. de Desc. à Messieurs d'Utrecht.*

de tous ses amis, & même de l'Ambassadeur de France, qui empêchérent qu'on ne passât outre.

Let. 19. Tom. 1. Toutes ces querelles durérent plusieurs années; & M. Descartes prévoïant que les Apologies, qu'il avoit dessein de faire présenter aux Magistrats de Leyde & d'Utrecht, pour se justifier, & pour demander réparation d'honneur, ne lui procureroient pas les satisfactions, qu'il prétendoit lui être dûës, songea plus d'une fois à se retirer de Hollande, où il ne trouvoit plus le repos, qu'il y étoit venu chercher. Les lettres qu'on lui écrivit dans ce tems là, de la Cour de France, avec promesse d'une bonne pension, s'il vouloit venir s'établir à Paris, le déterminérent à partir: mais les troubles du Roïaume arrêtérent malheureusement le cours de sa bonne fortune. On lui avoit expédié des Lettres en parchemin fort bien scellées, & pleines des plus beaux éloges du monde, mais ce fut là tout: il n'eut pas même ses Lettres *gratis*. Et Ibid. jamais parchemin, comme il le dit assez plaisamment, ne lui coûta plus cher, & ne lui fut plus inutile, que celui là: il ne put s'empêcher de retourner en sa chere Hollande, sans craindre de s'exposer de nouveau aux insultes des Voëtius, des Schook, & des Revius: mais peu de tems aprés la Reine de Suede le fit venir à Stokolm, où l'on prétend, qu'il mourut.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici des démêlez de Voëtius avec M. Descartes, a été tiré pour la plûpart des lettres de ce Philosophe. Voëtius nous apprit au Globe de la Lune le reste, de ce qui le concerne; sçavoir, qu'aprés le départ de M. Descartes, de Hollande, il se ré-

con-

concilia avec le medecin Régius, qui dans le festin de reconciliation, pour marquer que c'étoit tout de bon, qu'il vouloit être désormais son ami, lui donna du tabac de M. Descartes; qu'il s'en servit souvent, sur tout, pour venir au Lycée de la Lune: que s'étant fait un grand mérite auprés d'Aristote, des beaux exploits, qu'il avoit fait contre Régius & Descartes, pour la défense de la Philosophie Péripatéticienne, ce Prince des Philosophes lui avoit offert l'emploi, dont nous le voïions en possession: qu'il avoit néanmoins différé de le prendre, jusqu'à ce qu'aïant sçu, que l'ame de Descartes faisoit tous ses éfforts, pour séduire les ames de ces quartiers là, le zéle qu'il avoit pour l'ancienne Philosophie, l'avoit déterminé à quitter son corps, pour venir s'opposer aux entreprises de ce dangereux ennemi.

Voilà ce que c'est que Voëtius, qui fut jadis le Héros du Péripatétisme en Hollande. L'entrevûë néanmoins fut fort honnête de part & d'autre; & aprés nous être faits réciproquement divers complimens, il nous témoigna la joie qu'il avoit, d'apprendre, que M. Descartes n'avoit nul mauvais dessein sur le Lycée de la Lune. Il nous avoüa, même, qu'il avoit regret d'avoir autrefois poussé si fort ce Philosophe; mais, que sa réputation en Hollande, étoit incompatible avec la sienne. Que s'il avoit laissé prendre pied à la nouvelle Philosophie dans l'Université d'Utrecht, il eût été obligé de l'apprendre, ou de ne dire jamais mot dans les disputes: qu'il n'avoit pû se résoudre ni à l'un, ni à l'autre: qu'il s'étoit trouvé trop vieux, pour devenir écolier de Descartes: & que l'on sçait, quel cha-

grin c'est pour un vieux Régent de Philosophie, d'entendre disputer contre toutes ses Sentences, sans avoir droit de les défendre, au moins en argumentant. Que Descartes affectant de ne se point servir des termes usitez dans l'Ecole, il auroit été obligé d'être dans toutes les Théses publiques, un personnage sourd & muet ; lui qui s'y étoit toûjours distingué par sa subtilité, & par sa pénétration. Qu'au fond il avoit de l'estime pour M. Descartes. Qu'il avoit remarqué dans sa Philosophie beaucoup de bonnes choses, entre quantité d'autres, qui lui sembloient un peu dures. Que s'étant entretenu plusieurs fois Aristote & lui, sur cette Philosophie, il leur étoit venu en pensée, qu'il ne seroit pas impossible de faire quelque accommodement, & que si nous le voulions bien, il ne seroit pas fâché d'avoir un entretien particulier avec nous sur ce chapitre, nous acceptâmes volontiers son offre ; & aprés avoir fait retirer ses gens, il nous parla de la sorte.

Vous voiez bien, Messieurs, par le rang, que je tiens ici, que j'ai grande part dans les bonnes graces du Prince qui y regne : j'en ai encore plus dans sa confidence : vous en jugerez par un aveu qu'il m'a fait, & que je sçai bien, qu'il ne sera pas fâché, que je vous fasse deſ part. C'est, que ses intérêts ont à la vérité beaucoup de liaison avec ceux des Philosophes, qui se disent Aristotéliciens, mais qu'au fond, ils ne sont pas tout-à-fait les mêmes, non plus que ses sentimens, en matiére de Philosophie; jusqu'à present néanmoins, il n'a pas été fâché, qu'on les confondit. Le plaisir & l'honneur de se voir à la tête de tous les Philosophes de l'Europe,

qui

lui donnoient tous, d'un commun conſente-
ment la qualité de leur Prince, valoient bien la
peine de diſſimuler le travers, qu'il voioit dans
le raiſonnement de pluſieurs de ceux, qui fai-
ſoient profeſſion d'être tout à lui. La diviſion
même, qui ſe rencontroit, entre ſes plus zélez
partiſans, qui ſe font chacun plus d'honneur,
& une plus grande affaire de l'avoir de leur côté,
que d'y avoir la vérité même, n'étoit pas ce
qui contribuoit le moins à ſa gloire. Se voir in-
dépendemment de la raiſon, & par le ſeul poids
de ſon autorité, l'arbitre de tous les différens
philoſophiques : joüir paiſiblement du privilége
de l'infaillibilité parmi ceux là même, qui le
diſputent au Pape & aux Conciles, étoit quel-
que choſe de bien flattant, & dont il jugeoit
à propos de ſe contenter, ſans ſe mettre fort en
peine, s'ils prenoient bien ou mal ſa penſée :
puiſque, quoi qu'ils diſſent, lui ſeul, ſelon les
deux partis, avoit toûjours raiſon. Mais depuis
que M. Deſcartes, M. Gaſſendi, & quelques
autres ont ſécoüé le joug de ſon autorité ; & que
pour juſtifier leur conduite, ils ont entrepris
même avec quelque ſuccez, de montrer l'ab-
ſurdité, ou le peu de ſolidité de quelques opi-
nions de l'école, dont on prétend le faire garant,
à cauſe que ſes plus illuſtres diſciples les lui at-
tribuent de commun accord : il a jugé à propos
de ſe déclarer à la prémiére occaſion, & de prier
le Public, & même Meſſieurs les nouveaux
Philoſophes, de lui faire juſtice ſur ce point.
Il proteſte donc, qu'il ſe ſépare d'interêt en
beaucoup d'articles, d'avec ceux qui ſe diſent ſes
diſciples. Que dans les Queſtions de l'Ecole, il
ſe dit beaucoup de choſes ſous ſon nom, qui ne

 ſont

font pas de lui. Qu'il est, par éxemple, innocent de l'Horreur du Vuide. Que lui-même a assûré, & prouvé par l'expérience la Pesanteur de l'air, qui sert aujourd'hui de principe pour l'explication physique des Phénoménes, qui ont le plus de raport à la question du vuide. Qu'il n'est nullement le pere d'une infinité de petits Etres, qu'on a introduit dans la Philosophie de l'Ecole. Qu'on a souvent mal interprété ses écrits, & qu'on y a assez ordinairement pris pour des Etres Physiques, ce qui dans son idée, n'étoit que des Dénominations, & des Attributs Métaphysiques.

La maniére, dont je vous parle, continua-t'il, aprés l'entêtement, où vous sçavez, que j'ai été autrefois, peut me servir à vôtre égard, de lettre de créance dans l'absence d'Aristote. Mais je vous ajoûterai, que, depuis que vous l'avez rencontré hors du Globe de la Lune, il m'a dépêché un courier exprés, par lequel il m'a ordonné, qu'en cas que vous passassiez par ici, je ne manquasse pas de vous informer de ses pensées, & de ses sentimens, & de vous dire que, quelque animé, qu'il vous ait paru contre M. Descartes, dans l'entretien, que vous avez eu ensemble, il entendra volontiers à quelque accommodement avec lui. Au reste, ce n'est pas là une résolution prise sur le champ. Le projet est fait & écrit, il y a long-tems; il ne tiendra qu'à vous de le voir, & de vous en charger pour le montrer à M. Descartes, si vous le jugez à propos. Nous répondîmes, que nous le ferions avec joie, & que nous nous tiendrions heureux de contribuer, en quelque maniére que ce pût être, à la réconciliation des deux plus

grands

grands Philosophes, qui aient jamais été, & de la réünion des deux partis, qui étoient presque les seuls qui fussent maintenant considérables dans l'Europe. Il prit incontinent d'un cabinet, qui étoit au bout [illegible], & où il y avoit sur des tablettes fort propres, quantité de livres fort bien reliez, qui avoient toute la mine des livres, que les nouveaux Philosophes ont composez depuis trente ou quarante ans, & qu'Aristote & Voëtius ont assurément lus: Il prit, dis-je, dans ce cabinet une espéce de mémoire, qui avoit pour titre ces mots Latins: *De consensu Philosophiæ veteris & novæ.* Nous avons, lui dis-je, Monsieur, un habile homme de nôtre Monde, qui a fait un livre sous ce titre. Je l'ai vu, me répondit-il, & il est écrit d'une maniére à faire connoître, que l'Auteur est profond dans toutes les parties de la Philosophie. C'est un homme qui n'est point entêté d'aucun parti, qui est bien instruit des intérêts des uns & des autres, & qui seroit tout propre à être médiateur dans cette affaire. On a même tiré de sa préface un point préliminaire, qui est tout-à-fait dans le bon sens, & dont il faut qu'Aristote & M. Descartes conviennent d'abord. Sçavoir, que les chefs de Secte en matiére de Philosophie: *Neque omnia, neque nihil viderunt.* Il nous présenta en même tems ce projet d'accommodement, & nous pria de le lire à nôtre loisir dans le voiage: de vouloir bien aussi prendre avec nous, comme nous l'avions proposé en arrivant, quelques ames de l'Aristote, pour nous tenir compagnie jusqu'au lieu, où étoit M. Descartes, afin qu'il sçût par leur moien le parti, que ce Philosophe prendroit sur les propositions, qu'on lui

M. du Hamel.

faisoit dans ce traité. Nous le remerciâmes de l'honneur, qu'il nous faisoit, de nous charger d'une négotiation si importante : nous l'assurâmes, que nous ferions tout nôtre possible, pour la faire réüssir, & après lui avoir témoigné beaucoup de reconnoissance pour toutes ses honnêtetez, nous le priâmes de nous permettre de continuer nôtre voiage, parce que nous avions encore bien du chemin à faire, & que nous ayions déja emploié plusieurs heures dans celui, que nous avions fait. Il nous conduisit jusque hors du Lycée ; & aiant donné quelques instructions à deux ames du païs, qui nous parûrent être des esprits de conséquence, il leur ordonna de nous suivre, & prit congé de nous.

Comme nous voulions parcourir tout l'Hémisphere de la Lune opposé à nôtre Terre, nous continuâmes nôtre route vers le Septentrion ; & laissant à gauche le Démocrite, nous passâmes par le Thalés, & poussâmes jusqu'au Zoroastre ; de là nous rabbatîmes vers l'Occident par des terres désertes, où nous vîmes les ruines de quelques anciennes villes, comme de l'Atlas, du Cephée, de l'Hermés, sans rencontrer personne, jusqu'au Lac des Songes, sur le bord duquel nous trouvâmes trois esprits séparez, avec qui nous nous entretinmes un moment en passant.

Nous surprîmes les deux prémiers, pestants fortement contre les femmes, qu'ils avoient eu autrefois dans le Monde. Une de ces deux ames étoit un certain Hermotime, dont parlent Tertullien & Pline, qui aiant laissé son corps la nuit, pour s'aller promener, comme il faisoit quelquefois, sa femme qui ne l'aimoit

pas,

pas, s'en étant aperçüe appella ses domestiques, leur montra, en s'arrachant les cheveux & faisant la desesperée, le corps de son mari sans ame, & donna cependant si bon ordre à tout, que le corps fut brûlé selon la coûtume du païs, avant le retour de l'ame, qui fut ensuite obligée d'aller chercher parti ailleurs.

L'autre esprit étoit un Sénateur Romain nommé Lamia, auquel sa femme joüa un pareil tour, qui pensa néanmoins ne pas réüssir. Car, ainsi qu'il nous le raconta, l'ame étant revenuë chercher son corps, où elle l'avoit laissé, ne le trouvant point, & voïant toute sa maison en deüil, se douta bien de l'affaire. Elle alla incontinent au lieu, où l'on avoit dressé le bucher, pour le brûler, & y arriva dans l'instant, que le feu commençoit à le gagner. Elle ne jugea pas à propos de se réünir à son corps, de peur d'être obligée de brûler toute vive, seulement elle remua sa langue, en sorte que plusieurs des assistans entendirent sortir ces paroles de sa bouche par deux fois : *Je ne suis pas mort, je ne suis pas mort.* Mais voiant, que les Officiers de la pompe funebre, qui apparemment avoient le mot de la Dame, ne s'en ébranloient pas davantage, elle le laissa brûler, & vint s'établir au globe de la Lune.

Le troisiéme, que nous trouvâmes deux lieuës plus loin dans une grote affreuse, étoit le fameux Jean Duns Ecossois, appellé communément Scot, ou le Docteur subtil. Il a passé jusqu'à present pour être mort, & on a fait même à cette occasion, des contes tres ridicules, & tres desavantageux à la réputation d'un aussi homme de bien, qu'il étoit, & qui ont été

tres bien réfutez. Mais la vérité est qu'il n'est pas mort ; & qu'aiant trouvé par la subtilité de son esprit le secret, que tant d'autres ont eu, son corps fut pris pour mort, & enterré dans l'absence de son [illegible] qui s'est aussi réfugiée au globe de la Lune. Il étoit entouré de certains petits, je ne sçai quoi, qui ne sont point des êtres : mais, qu'on appelle des Formalitez. C'est lui qui les a fait connoître le prémier dans le monde philosophique, & qui leur a donné vogue. Il n'y a rien de plus joli ; de plus délié, & de plus mince : ce n'est presque rien. Nous aiant connus pour Philosophes, il nous parut vouloir s'humaniser un peu, & débuta par nous demander ce que nous pensions de l'*Universel à parte rei*, & si nous ne tenions pas pour les *Précisions objectives*. Nôtre vieillard, qui outre ses idées Cartésiennes sur la Philosophie, avoit encore quelque reste de la mauvaise humeur, que lui avoit causé le compliment d'Aristote, lui répondit brusquement, que nous ne nous étions jamais mis fort en peine de toutes ces fadaises : que c'étoit là du gibier d'Hybernois, & que nul de nous ne prétendoit à l'éloge, que Buchanan avoit donné autrefois aux Philosophes de ce païs, d'ailleurs gens d'esprit, & bonnes personnes.

Gens ratione furens, & mentem pasta chimeris.

Comment des fadaises, & des chimeres, reprit Scot ? Hé, ce sont là les plus belles, & les plus solides questions de la Philosophie. C'étoit par là, que nous nous distinguions de nôtre tems ; & c'est par la subtilité, avec laquelle j'ai traité ces questions, que j'ai commencé à m'acquérir la qualité de Docteur subtil. Des fadaises & des chyméres. . . . . . . Hé quoi, vous Phi-

Philosophes François, n'avez-vous pas lu l'histoire de l'Université de Paris ? Si vous ne l'avez pas luë, lisez-la, vous verrez que ces choses étoient regardées autrefois comme des fadaises. Vous verrez sous le regne de Louis le Jeune un Rousselin Breton, à la tête des Nominaux, disputer à main armée dans l'Université de Paris, contre ceux, qui tenoient l'Universel *à parte rei*, & des argumens, en venir aux épées, de sorte, qu'il en arriva mort d'homme. Vous verrez ce qu'on m'a dit qui s'est fait depuisque j'ai quitté vôtre Monde : que sous Louis Onziéme, la Cour & le Parlement se mêlérent des différens philosophiques, que vous traitez de fadaises : que par ordre du Roi on enchaîna, & on cadenassa les livres des Nominaux avec défenses de les ouvrir desormais ; & plût à Dieu, que ces Arrêts n'eussent pas été révoquez par les intrigues des protecteurs de cette Philosophie creuse, qui n'accorde l'Universalité qu'aux noms & aux concepts : je regnerois maintenant tout seul dans l'école.

Mais, continua-t'il en s'animant, ne seriez vous pas de ces Philosophes, dont j'entendis parler, il y a quelque tems, & dont je vis même quelques ouvrages dans un voiage, que je fis à l'Aristote, qui ont pour chef un certain Cavalier Breton, nommé Descartes ? Oui da, dit le vieillard, & nous nous en faisons honneur. Allez, reprit-il tout en colére, sortez d'ici, Hérétique que vous étes, qui vous faites honneur d'être d'une Secte, laquelle par ses Principes, est obligée de renoncer à la foi de nos plus saints Mystéres. Vôtre Descartes tient, que l'éxtension déterminée est de l'éssence du corps ;

& qu'un corps étant une fois de la grandeur d'un pied cubique, il y a autant de contradiction, qu'il perde cette étenduë, qu'il y en a à concevoir une montagne sans vallée. Il y aura donc de la contradiction que le corps du Sauveur du Monde, qui avoit plusieurs pieds en grandeur, soit compris dans l'espace de la plus petite particule de l'Hostie consacrée. Sortez encore un coup d'ici, excommunié; & puisque vous voulez demeurer malgré moi, je vous abandonne la place, & aussi-tôt il s'en alla.

Ce zéle extraordinaire nous surprit, & ne laissa pas de nous divertir : mais ce qui me réjoüit le plus, fût, qu'au sortir de là, les deux ames Aristoteliciennes, que Voëtius nous avoit données, pour nous accompagner, commencérent, en chemin faisant, à reprendre l'argument de Scot, & à bourrer vigoureusement le P. Mersenne & mon vieillard, qui eurent toutes les peines du monde à se tirer d'affaire : mais ils leur proposérent un argument, contre la maniére, dont M. Descartes, & aprés lui, M. Rohault dans ses Entretiens, prétendent expliquer le mystére de l'Eucharistie, sans accidens absolus, qui ne me semble pas indigne d'être raporté ici.

M. Descartes, dans la réponse, qu'il fait aux *Quatriémes Objections* proposées contre ses Méditations Métaphysiques, explique le mystére de l'Eucharistie de cette sorte. Il dit que le corps de J. C. aprés la consécration, est au même lieu, que le pain étoit auparavant; mais, qu'il est si précisément dans le même espace, qu'en quelque endroit, qu'il fût vrai de dire avant la consécration, ceci est du pain, il est vrai de dire aprés la consécration, ceci est le corps

de

de J. C. De sorte que, si nous concevons, qu'avant la consécration, il y eût, soit dans la surface, soit dans la profondeur du pain, de petits espaces piramidaux, cubiques, triangulaires, occupez par les parties piramidales, cubiques, triangulaires du pain, nous devons concevoir, que tous ces petits espaces, aprés la consécration, sont éxactement occupez par le corps de J. C. D'où s'ensuit selon lui, que quand on dit, que le corps de J. C. est contenu dans les mêmes dimensions, & dans la même superficie, précisement que le pain, on entend par ce mot de superficie, non seulement cette surface extérieure, qui termine la figure totale du pain, mais encore, qui termine toutes les parties qui sont dans la profondeur, séparées les unes des autres par des pores & de petits intervalles, où il se trouve de l'air, ou quelques autres corps étrangers: jusques là, que si quelques parties insensibles du pain, étoient mises en mouvement par l'air, ou par quelque autre corps, la nouvelle substance, qui prend la place de ces parties insensibles, est aussi pareillement mise en mouvement.

Sur cette supposition, M. Descartes raisonne de la sorte. Ce qui fait impression sur nos sens, n'est point autre chose, que la superficie des corps. Tout corps donc, qui aura la même superficie que le pain, fera les mêmes impressions sur nos sens, que le pain. Donc, comme le corps de J. C. est si précisément dans le même espace que le pain, qu'il a éxactement la même superficie; il doit faire les mêmes impressions sur nos sens, que le pain, c'est-à-dire, qu'il doit réfléchir la lumiére, comme le pain faisoit, &

avec les mêmes modifications : & c'est pourquoi nous voions la même couleur, & la même figure. Il doit être poussé vers le centre de la terre, par l'effort de la même matiére, qui y poussoit le pain auparavant, à raison de la figure des parties, dont il étoit composé ; & c'est pourquoi nous sentons la même pesanteur. Il doit ébranler les nerfs de nôtre langue, & s'insinuer dans les pores de la même maniére, que les parties insensibles du pain ; & c'est pourquoi nous sentons la même saveur, &c. D'où il conclut, qu'on peut tres-bien expliquer ce mystére, sans avoir recours à des accidens absolus, qui demeurent sans sujet.

Voici donc une difficulté, entre plusieurs autres, que nos Péripatéticiens proposérent contre cette explication. Nous démontrons, dirent-ils, que suivant cette hypothêse, le pain ne se change point au corps de J. C. dans l'Eucharistie, mais qu'aprés la consécration, il n'y a que du pain dans l'Hostie.

Pour faire leur démonstration, ils demandérent au P. Mersenne, & au vieillard. 1°. Si dans les Principes de Descartes, la matiére de tous les corps, considérée en elle même, & indépendamment des diverses modifications de ses parties, n'étoit pas de même espece : on leur répondit, qu'oui. 2°. Si ce qui faisoit la différence spécifique des corps, n'étoit pas selon eux la diverse configuration, la diverse situation, les divers mouvemens des parties de ces corps : on en demeura d'accord. Cela supposé, dirent-ils, nous allons conclure évidemment, que la substance, qui se trouve dans l'Eucharistie aprés la consécration, n'est que du pain. Car la matiére,

ou

ou la substance, qui a la même configuration de parties, & le même mouvement, & en un mot toutes les mêmes modifications, qui font l'essence du pain, est du pain, selon le principe accordé. Or est-il, que la substance qui se rencontre dans l'espace de l'Hostie aprés la consécration, a toutes ces modifications, & ce n'est qu'en vertu de ces modifications, que l'on conçoit, qu'elle a la même superficie que le pain, en prenant ce mot de superficie dans le sens, que Descartes lui donne : ce n'est qu'en vertu de ces modifications, que cette superficie fait les mêmes impressions sur nos sens, que le pain faisoit avant la consécration : ce n'est que par cette raison, qu'elle réfléchit la lumiére précisément aux mêmes angles, que le pain ; qu'elle reçoit toutes les mêmes impulsions, & les mêmes déterminations de la matiére, qui la pousse vers le centre de la terre, que le pain ; qu'elle communique les mêmes ébranlemens aux nerfs de la langue, que le pain. Donc la substance qui est dans l'espace de l'Hostie aprés la consécration selon les Principes de Descartes, a la forme, ou l'essence du pain. Donc c'est du pain, qui est tout ce qu'il falloit prouver. Ex de-là nos Péripatéticiens conclurent, que ce n'étoit pas sans bonne raison, qu'on avoit recours aux accidens absolus, pour l'explication de ce mystére.

Ils firent encore une réflexion sur un mot, que Descartes ajoûte à cette explication, & qui détruit sa réponse. Cependant, dit-il, le corps de J. C. à parler proprement, n'est pas là comme dans un lieu, mais sacramentalement. Car ajoûtoient-ils, qu'est-ce qu'être dans un lieu, en parlant proprement, sinon remplir parfaitement

ment l'espace, ne point donner passage aux corps, qui se presenteroient, pour passer dans cet espace, réfléchir la lumiére, être poussé en bas, avoir du mouvement, &c. Or, selon Descartes, tout cela convient au corps de J. C. dans l'Hostie. Et au contraire, l'idée, qu'on a communément de l'éxistence sacramentelle, n'attribuë point au corps qui est dans cet état, toutes ces proprietez. Car nul de ceux qui ont parlé du corps de J. C. dans le saint Sacrement, n'a prétendu, que ce fût lui qui réfléchit la lumiére, &c. & ils disent tout le contraire.

Enfin ils conclurent, en se moquant des applaudissemens, que M. Descartes se donne à lui-même dans cet endroit, sur la maniére intelligible, dont il prétend avoir expliqué ce mystére, & sur les obligations, que lui ont les Theologiens Orthodoxes, de leur avoir fourni une opinion, qui s'accorde beaucoup mieux avec la Theologie, que les ordinaires. Applaudissemens aussi bien fondez que la prophétie, qu'il fait un peu aprés selon laquelle un jour viendra, qu'aprés que le Monde sera revenu des Préjugez de l'Ecole, tous les sentimens de nos vieux Philosophes, & de nos vieux Theologiens dans cette matiére, feront pitié, & disparoîtront comme des ombres, en présence de la lumiére, dont ces beaux Principes de la nouvelle Philosophie, rempliront les esprits de tous ceux, qui sçauront s'en bien servir.

Pour moi, en attendant cette réfutation, il me semble, que M. Descartes auroit encore mieux fait de s'en tenir à sa réponse générale, quelque mauvaise qu'elle soit, sçavoir, qu'il étoit Philosophe, & non point Théologien, & qu'il

qu'il n'entreprenoit point d'expliquer les mystéres de nôtre Religion par les principes de sa Philosophie. Je m'étonnai encore en cet endroit, que de telles réponses de M. Descartes eussent été sans réplique, sur tout aïant affaire ici à M. A....., qui n'a jamais eu volontiers le dernier, en matiére de disputes, & de livres. Mais je crois avoir trouvé depuis, la solution de cette derniére difficulté, dans une lettre que M. Descartes écrit à un Pere de l'Oratoire Docteur de Sorbonne, en parlant de M. A...... Tom. 1. Let. 105. Il dit, que tout jeune Docteur qu'il est, il estime plus son jugement seul, que celui de la moitié des anciens Docteurs de Sorbonne. Une douceur de cette nature n'est-elle pas capable de faire tomber les armes des mains à l'adversaire le plus animé.

Pendant cette dispute: où le P. Mersenne & mon vieillard ne jugérent pas à propos de s'en tenir à la forme, & où ils se contentérent d'éluder la difficulté par plusieurs railleries, qu'ils firent sur les accidens absolus, & qu'ils conclurent devoir être reléguez au désert de Scot, pour lui faire cortége, & compagnie avec toutes ces petites formalitez, nous traversâmes la Mer Tranquille; & tournant tout court à droite, nous passâmes par l'Hipparque, le Ptolomée, la Péninsule des Eclairs, & de là au travers de la Mer des Nuës. Nous entrâmes dans la Péninsule, dont j'ai parlé au commencement, qu'on appelle la Péninsule des Réveries: elle est ainsi nommée, parce que c'est là, que sont les petites maisons du globe de la Lune, peuplées, pour la plûpart, de Chymistes, qui y cherchent la Pierre Philosophale, n'aiant pû la trouver sur la

terre,

terre, & de quantité d'Astrologues Judiciaires, qui y sont encore aussi foux, qu'ils étoient autrefois dans nôtre Monde; & qui passent tout leur tems à faire des Almanachs, & à corriger par des supputations exactes, les fausses Horoscopes, qu'ils ont faites pendant leur vie.

Nous y trouvâmes entr'autres Cardan, qui, quoi qu'il possede une assez belle Terre du côté de l'Orient sur le rivage de l'Ocean des Tempêtes, ne peut cependant s'empêcher de rendre de fréquentes visites à ses confréres. Il passe là fort mal son tems, n'aiant pu encore sortir du chagrin, que lui cause l'horoscope fameuse d'Edoüard VI. Roi d'Angleterre, à qui il avoit prédit toutes les principales avantures, qui devoient lui arriver jusqu'au de là de cinquante ans, & qui, par le plus grand malheur du monde, mourut à quinze. Deux autres choses encore du même genre, l'entretiennent toûjours dans cette profonde tristesse. La prémiére, est la mort de son fils, dont l'horoscope l'avoit aussi trompé, n'aiant pas prévu, ce qui arriva pourtant, qu'il devoit avoir la tête coupée à Milan à l'âge de vingt-quatre ans, pour avoir empoisonné sa femme. Et l'autre, c'est le peu de charité, dont Scaliger, & M. de Thou ont usé à son égard, en publiant dans leurs livres à toute la postérité, qu'il s'étoit laissé mourir de faim. Car, nous dit-il, aprés tout, ce sont des menteurs, & vous voiez bien que, si j'étois mort, je ne serois pas ici. Il est vrai, qu'aiant prédit le jour de ma mort dans mon horoscope, que je fis moi-même, & m'apercevant, que je m'étois mépris, ne voiant dans moi au tems, que j'avois marqué, nul symptôme de mort prochai-

ne,

ne, je m'enfermai dans mon cabinet ; & ne pouvant me résoudre à paroître desormais devant les hommes, tous les momens de vie, que j'aurois depuis, devant être pour moi autant de reproches continuels de ma méprise, je pris la résolution de quitter mon corps, & de venir demeurer ici. C'est ainsi, que la chose se passa.

Nous tâchâmes de le consoler de ces sujets d'affliction, par la réputation, qu'il avoit toûjours euë, nonobstant tout cela, dans le monde, d'un homme extraordinaire, & distingué du commun. Aprés quoi, nous primes congé de lui, & nous en allâmes de ce pas au Mersenne, d'où nous avions commencé nôtre voiage du globe de la Lune. Ce fut là, que les deux Péripatéticiens s'étant écartez de nous pour quelques momens, nous lûmes ensemble le projet d'accommodement d'Aristote avec M. Descartes, dont Voëtius nous avoit chargez, & dont je vas rapporter ici les principaux articles. Il étoit divisé en deux parties. La prémiére régloit la maniére, dont les Aristotéliciens & les Cartésiens devoient desormais se comporter les uns avec les autres, dans les livres, dans les disputes, dans les conversations. La seconde, qui étoit fort longue, contenoit diverses propositions, sur lesquelles les Aristotéliciens se relâchoient, pour s'aprocher davantage des Cartésiens, demandant réciproquement, que les Cartésiens se relâchassent sur d'autres, pour se raprocher des Aristotéliciens. Cette seconde partie étoit plûtôt une réfutation de plusieurs dogmes de M. Descartes, qu'un traité d'accommodement : ce qui me fit conjecturer dés lors, qu'elle n'auroit pas l'effet, qu'on s'en pro-

met-

mettoit, ou que l'on faisoit au moins semblant de s'en promettre. On verra encore, qu'Aristote, ou du moins Voëtius son Sécretaire, étoit assez bien informé de ce qui se passoit dans nôtre Monde, pour & contre son parti, & celui de ses adversaires.

Traité d'accommodement entre Aristote Prince des Philosophes, & M. Descartes chef de la Nouvelle Secte.

PREMIERE PARTIE.

ON ne se dira plus d'injures les uns aux autres, cette maniére n'étant nullement philosophique, & aiant été bannie même des Ecoles, par les plus honnêtes gens d'entre les Professeurs.

Les Dames, & les femmes sçavantes ne traiteront plus dans les rüelles Aristote de fat, & de pédant : elles sçauront, qu'il a été Soldat, homme de Cour & d'intrigue, qui avant que de philosopher, s'étoit fort diverti, & avoit mangé tout son bien, qui n'étoit pas petit, étant fils du prémier Médecin du Roi Amyntas aieul d'Alexandre le Grand, & que peut-être il n'y a jamais eu de Philosophe plus courtisan, & plus galant homme que lui.

D'autre part, les vieux Professeurs de philosophie se souviendront d'épargner à M. Descartes quelques épithétes, dont ils sont trop libéraux à son égard, le traitant éternellement de visionaire, d'extravagant, & même quelquefois d'Hérétique & d'Athée. M. Voëtius lui fait

fait dés-maintenant de lui-même, une satisfaction authentique sur tous ces points, pour suppléer à celle, que Messieurs les Curateurs de Leyde, & les Magistrats d'Utrecht lui refusérent; gagnez par les amis dudit sieur Voëtius, qui est fort son serviteur.

Aristote désavoüera tous les livres composez contre M. Descartes, d'une maniére outrée & injurieuse, tel que pourroit être le Traité, qui porte pour titre: *Deliriorum Cartesii Ventilatio*. Ou du moins, il ordonnera, qu'on les corrige, & que dans une nouvelle édition, on ait soin d'en retrancher quelques expressions un peu trop fortes.

M. Descartes aussi, donnera ordre de son côté, que dans les nouvelles impressions, qui se feront des ouvrages de quelques-uns de ses Sectateurs, on en ôte certaines préfaces, ou plûtôt certaines satyres mordantes contre les Philosophes de l'Ecole, qu'on ne distingue pas assez les uns d'avec les autres, & où l'on attribuë injustement à tous, les défauts de quelques particuliers, tels que sont, la passion de chicaner, la confusion, les équivoques des termes, & l'ignorance dans les choses les plus curieuses de la physique.

Défenses seront faites à tous Cartésiens, de décider du mérite d'Aristote, sans l'avoir lu, sur tout, sans avoir vu ses ouvrages de Logique, sa Rhétorique, son Histoire des animaux, & les autres, où il traite la Physique particuliére. Et ils prendront garde de ne pas juger du caractére d'esprit de ce Philosophe, par ses Livres *De physico auditu*, qui sont moins clairs que les autres, l'Auteur aiant eu ses raisons, pour les écrire

écrire de la ſorte ; & qui ſe ſont trouvez encor plus embroüillez dans la ſuite du tems par une infinité de Traducteurs & de Commentateurs, qui ſouvent parlent Grec en Latin, & dont quelques-uns n'ont bien entendu ni l'un ni l'autre.

Déſenſes, pareillement, ſeront faites à tous Péripatéticiens, de peſter contre la Philoſophie de Deſcartes, ſans s'en être ſuffiſamment inſtruits, ſous peine de ſe rendre ridicules, comme ont fait certains Auteurs, qui l'ont mis au nombre des Atomiſtes, c'eſt-à-dire de ceux, qui prétendent, que les corps ſoient composez d'atomes, ou de parties indiviſibles ; ou comme un autre, qui écrivoit bonnement à M. Descartes même, qu'il avoit enfin vu de ſes yeux ſa matiére ſubtile, aiant, par une rencontre la plus heureuſe du monde, remarqué quantité de

Let. 61. Tom. 1. petits corps voltigeans en l'air à la faveur d'un raion du Soleil, qui paſſoit par la fente d'un volet de ſes fenêtres.

Enfin Ariſtote prie Meſſieurs les Cartéſiens de ne pas lui attribuer tout ce qu'on voit dans les Livres de ſes Diſciples, ſans l'avoir conſulté lui même, promettant de ſon côté, de ne donner à perſonne le nom de Cartéſien, qu'avec beaucoup de diſcernement, ſur tout, quand il s'agira de certains jeunes Abbez, Cavaliers, Avocats, Médecins, qui ſe diſent Cartéſiens dans les compagnies, pour avoir un titre de bel eſprit, qu'ils obtiennent quelquefois par la ſeule hardieſſe de parler à tort & à travers de matiére ſubtile, de globules du ſecond élement, de tourbillons, d'Automates, de phénomenes, ſans ſçavoir autre choſe, que ces termes.

Seconde Partie du Traité.

COmme l'article des Formes Subſtantielles eſt celui qui a cauſé le plus de bruit & de diviſion entre les deux partis, ainſi qu'on le peut voir par les Regîtres des Univerſitez d'Utrecht, de Leyde, de Groningue, d'Angers; & comme on le verroit dans ceux de l'Univerſité de Paris, de Caën, & de pluſieurs autres, ſi on avoit eu ſoin d'y écrire tous les actes, & toutes les délibérations, qui ſe ſont faites ſur cette affaire. C'eſt auſſi ſur ce point, qu'il faut, que les uns & les autres, chacun de leur côté, cedent quelque choſe pour le bien de la paix.

Ariſtote ſe plaignoit d'abord de la délicateſſe des prémiers Cartéſiens, qui avoient jugé à propos, de ſe choquer du nom même de Formes Subſtantielles. Car, ſuppoſé, diſoit-il, qu'on n'entendît par ce mot, que le principe des proprietez de chaque corps, & ce qui fait, qu'un corps differe tellement d'un autre, que l'uſage lui a donné un nom particulier, & en a fait une eſpece diſtinguée des autres eſpeces de corps: qu'eſt-ce que ce terme a de ſi rebutant & de ſi extraordinaire? Pour ce qui eſt de l'idée, que les Péripatéticiens lui ont attachée, lui faiſant ſignifier une *Subſtance Incomplete diſtinguée de la matiére*, il diſoit, que cette définition ne ſe trouvant en nul endroit de ſes écrits, au moins en termes exprés, il pourroit, s'il le trouvoit bon, ne la pas reconnoître, & laiſſer tomber ſur ces Commentateurs Arabes, comme ſur les créateurs de cet être, toutes les railleries & tous

les

les bons mots prétendus, que les nouveaux Philosophes ont dit sur ce chapitre. Mais, qu'il n'en étoit pas là : que les Cartésiens n'avoient encore rien dit de solide contre ce systême. Qu'une *Substance incomplete* n'est point une chimere ; puisque l'ame raisonnable porte inconteſtablement cette qualité dans l'homme. Que leur grand Axiome, pour détruire les Formes Substantielles materielles, sçavoir, Que tout ce qui est matériel est matiére, étoit visiblement faux, ainsi, qu'on leur a répondu cent fois, puisque le mouvement & la figure, qui sont des choses matérielles, ne sont pourtant point de la matiére ; & qu'ainsi il regardoit la doctrine ordinaire des Formes Substantielles comme sa vraie doctrine. Néanmoins, ajoûtoit-il, on verra comment en usera M. Descartes, & quelles avances il fera de son côté. Quand il aura accordé une ame aux bêtes, les Péripatéticiens délibéreront, s'ils se relâcheront sur quelqu'autre chose.

Aprés cela, il apportoit plusieurs raisons, pour le persuader de ne se rendre pas si difficile là dessus : Il representoit, que cet article de sa Philosophie, avoit revolté toute la terre. Qu'on pourroit lui pardonner l'attachement, qu'il avoit à cette opinion, s'il en étoit le prémier auteur : mais qu'on sçavoit fort bien, que cette idée étoit venuë avant lui à un Espagnol nommé Pereyra, & que quelques-uns avoient eu la malice de dire ; qu'il l'avoit tirée du Livre de cet Espagnol, avant que de la tirer de ses propres Principes. Que cette opinion lui avoit déja fait tout l'honneur, qu'il en pouvoit esperer : qu'on l'avoit regardée dans le monde comme un paradoxe ingénieux, dont lui, & ses disciples

avoient

avoient fort subtilement discouru, & qui n'avoit pas laissé d'inquiéter, & de tourmenter les Philosophes Scolastiques: mais, qu'on faisoit rire les plus honnêtes gens, & les personnes les plus éclairées, dés qu'on entreprenoit de le vouloir soûtenir tout de bon, comme une vérité. Qu'on sçavoit, que c'étoit le prémier éffet, qu'avoit produit dans l'esprit de ses Lecteurs, l'avant-propos d'un Livre intitulé, l'Ame des Bêtes. Livre écrit avec beaucoup d'esprit, mais où l'Auteur se propose trop sérieusement pour fin, la conversion des Philosophes sur cet article. Qu'on n'apportoit pas une seule bonne raison, pour détruire le préjugé de tout le genre humain sur ce point. Qu'on ne démontreroit jamais qu'un être mitoien entre l'esprit & la matiére, fût une chose impossible. Que la promesse, que les Cartésiens faisoient, d'expliquer par la seule disposition de la machine, tout ce que nous admirons le plus dans les bêtes, étoit chimerique; & n'avoit jamais été mise en execution. Que, quand ils parloient en général sur ces matiéres, ils disoient quelquefois des choses assez plausibles: mais que, quand ils venoient dans le détail, il n'y avoit rien de plus pitoïable, & de moins supportable. Que la seule idée de la maniére d'agir des bêtes en une infinité d'occasions, comparée avec ce paradoxe, le faisoit paroître extravagant. Que lorsqu'on répondoit, que cet argument prouvoit trop, & qu'on prouveroit par là, que les bêtes raisonnent, on étoit obligé d'avoüer que cette instance faisoit de la peine aux Philosophes, & qu'ils sont embarrassez à s'en tirer: mais qu'aprés tout, quelque peine qu'elle leur fasse, leur argument

ne perd rien de sa force ; & que cette instance au contraire en augmente infiniment la difficulté. Car si on a peine à comprendre, que les bêtes ne raisonnent point, en les voiant agir d'une maniére si admirable, & si suivie, comment pourroit-on comprendre, qu'elles ne connoissent seulement pas. Qu'enfin se relâcher sur ce point à l'égard de M. Descartes, ce n'est pas se rétracter, lui-même aiant déclaré, qu'il ne pouvoit pas démontrer, que les bêtes n'ont point d'ame connoissante, comme on ne pouvoit pas aussi lui démontrer le contraire.

Let. 67. Tom. I.

Ensuite Aristote passe à un autre point, qui a de la liaison avec le précédent : c'est à l'éssence de l'ame, que M. Descartes fait consister dans la pensée actuelle, comme il fait consister l'éssence du corps dans l'étenduë actuelle & determinée. Il lui dit que, quoiqu'il ait plusieurs scrupules sur la méthode, & sur la maniére, dont il prétend démontrer la distinction du corps & de l'ame, & que bien des gens n'aient pas été fort satisfaits des réponses, qu'il a faites aux objections de M. Gassendi & de M. Arnauld ; néanmoins il ne lui disputera pas la gloire d'avoir dit là-dessus quelque chose de nouveau & d'ingénieux. Qu'il est même dans la disposition de suivre son opinion touchant l'éssence de l'ame, pourvû qu'il le satisfasse sur une seule difficulté prise de l'expérience.

Plusieurs personnes, lui dit-il, vous ont fait cette objection. Que si l'éssence de l'ame consistoit dans la pensée actuelle, l'ame ne pourroit jamais être sans pensée ; & qu'ainsi il s'ensuivroit, que nous aurions pensé même étant dans le ventre de nôtre mére. Vous accordez sans

çon cette conséquence ; & sur ce qu'on ajoûte, que si nous avions toûjours pensé étant dans cet état, il seroit impossible, que nous ne nous ressouvinssions au moins de quelques-unes des pensées, que nous y aurions eues : vous répondez, que nous ne nous en souvenons pas, parce que la mémoire consiste dans de certaines traces, qui s'étant faites dans le cerveau, lorsque nous pensions à quelque objet, s'y conservent, & que le cerveau des enfans est trop humide & trop mol, pour conserver ces traces, au moins de la maniére qui est requise, pour causer le souvenir. Mais on vous presse sur cette réponse, d'autant, qu'en divers endroits de vos écrits, vous distinguez deux sortes de mémoire, dont l'une dépend du corps, & de ces vestiges imprimez dans le cerveau, & l'autre qui est purement intellectuelle, dépend de l'ame seule. Vous distinguez aussi deux sortes de connoissances. Les unes qui dépendent de l'organe, & les autres immatérielles, qui en sont entiérement indépendantes. On comprend bien, que la disposition du cerveau d'un enfant peut être cause, que l'ame ne se souvienne pas des pensées qui en dépendent : mais pour ce qui regarde la mémoire purement intellectuelle, ces conceptions pures, ces connoissances immatérielles qui sont tout-à-fait indépendantes de l'organe, & de ces divers plis, ou vestiges du cerveau, l'humidité du cerveau n'y fait rien, & nous devrions sans doute nous souvenir de ces pensées, & des mouvemens de nôtre volonté, dont elles ont été quelquefois suivies. Vous direz, qu'un enfant dans le ventre de sa mére n'a point de ses connoissances pures, ni l'usage de sa mémoire intel-

Lettr. Tom. 2.

Tom. 2. Let. 4. 38.

lectuelle : mais c'est de cela, dont je vous demande une bonne raison, & dont je prendrois plaisir à être convaincu. En effet Voëtius avoit donné ordre exprés à ses deux envoiez, de faire expliquer nettement M. Descartes sur ce point.

De l'éssence de l'ame on passe à celle du corps. Aristote commence cet article par confesser une erreur où il étoit tombé autrefois, avertissant en même tems M. Descartes de s'en donner de garde. J'avois cru, dit-il, que le Monde étoit de toute éternité, sur un faux principe, dont je m'étois laissé prévenir ; sçavoir que Dieu étoit un Etre nécessaire dans ses actions, aussi-bien que dans son éxistence. Vous en avez un, d'où cette même erreur suit nécessairement ; & je ne suis pas le prémier à vous y faire faire réfléxion. Vous dites non seulement, que l'éssence de la matiére consiste dans l'étenduë, mais encore, que la matiére, l'étenduë, l'espace, ne sont que trois noms différens d'une même chose ; d'où s'ensuit selon vous, que par tout, où nous concevons de l'étenduë, & de l'espace, il y à nécessairement de la matiére : & de-là vous concluez, que le Monde est sans bornes & infini, ou comme vous parlez, indéfini en étenduë. Vos adversaires du Monde terrestre vous ont voulu démontrer, qu'il s'ensuivroit par les mêmes principes, que le Monde & la matiére a toûjours été, & qu'elle sera nécessairement toûjours. Car de même, qu'il y a de la matiére maintenant, où nous concevons, qu'il y a maintenant de l'espace & de l'étenduë, ainsi par la même raison il y a eu toûjours, & il y aura toûjours de la matiére où nous concevons qu'il y a toûjours eu, & qu'il y aura toûjours de l'espa-

l'espace & de l'étenduë. Or nous concevons, qu'il y a toûjours eu, & qu'il y aura toûjours, quoiqu'il arrive, de l'espace & de l'étenduë là où est maintenant le Monde. Ce point est dé-licat, & pourroit justifier la conduite des Docteurs ou des Magistrats d'Utrecht à vôtre égard. Entre nous, continua-t'il, le raisonnement qui vous a engagé dans cet embarras, est un pur sophisme. Un Attribut Réel, dites-vous, ne peut convenir au néant. Or être étendu, est un Attribut Réel : il ne peut donc convenir au néant. Il convient cependant à l'espace, & à ce que nous imaginons être au de-là du Firmament, & que nous appellons du nom d'espace. Donc, ce qui est au de-là du Firmament est réel. Donc, ce qui est à l'indéfini au de-là du Firmament, est de la matiére. Donc, la matiére, l'étenduë & l'espace sont une même chose.

Vous deviez reconnoître le défaut de ce raisonnement par deux endroits. Prémiérement par la conséquence, qu'on en tire pour l'éternité du Monde ; qui se presente d'elle-même à l'Esprit. Secondement, c'est qu'en supposant, qu'il soit faux, comme il l'est en effet, que le Monde soit éternel, on vous démontre par un argument tout semblable au vôtre, qu'un autre Attribut, qui n'est pas moins réel que celui auquel vous donnez ce nom, convient au néant. Car si le Monde n'est pas éternel, il est manifeste, que l'on peut dire, que le néant est éternel ; puisque, excepté Dieu, il n'y a rien eu de toute éternité. Or être éternel, est ce me semble, un Attribut aussi réel, que d'être étendu. Mais comme en effet il est absurde de dire, qu'un Attribut réel convienne au néant, il faut que, pour accor-

der tout, vous conveniez avec vos adversaires, que ces mots *d'étendu* & *d'éternel*, lorsqu'on les attribuë au néant & à l'espace, supposent dans nôtre esprit des idées toutes différentes de celles, que nous y avons, lors que nous les attribuons à l'Etre ou au corps. Lorsque nous les attribuons à l'Etre ou au corps, ils signifient quelque chose de *positif*. Lorsque nous les attribuons au néant & à l'espace, ils signifient quelque chose de *négatif*. En un mot, quand on dit, que le néant est éternel, on veut dire, qu'il n'y a eu nul Etre créé de toute éternité. Et quand on dit, qu'il n'y a qu'un espace étendu hors du Firmament, on veut dire, qu'il n'y a nul corps, & qu'il y en peut avoir, pour remplir ce vuide, & ce néant de corps, que nous y concevons. Nous ne pouvons parler du néant & de l'espace, que nous n'en disions quelque chose: nous ne pouvons exprimer ce que nous en pensons, que par des termes usitez: ces termes sont les mêmes, dont nous nous servons en parlant des Etres: mais si nous réfléchissons sur nos idées, nous verrons, qu'elles sont tres différentes, & qu'elles ne se détruisent pas les unes les autres, comme vous le prétendez.

Let. 68. Tom. 1. Ceci me fait ressouvenir d'une petite instance assez subtile en cette matiére, que vous fit autrefois M. More Gentilhomme Anglois, qui vous a tant donné d'encens dans ses lettres, jusqu'à vous appliquer ce qu'Horace dit d'Homére: *Qui nil molitur ineptè.* Il vous proposoit cette question. Si Dieu détruisoit le Monde, & le produisoit un peu aprés, ne pourroit-on pas dire, qu'il y auroit eu, ou du moins que nous concevons, qu'il y auroit eu quelque intervalle entre

tre la destruction & la réproduction du Monde, quoiqu'il n'y eût eu rien de réel entre deux? D'où il prétendoit conclure, qu'on pourroit dire aussi, que dans une chambre où nous nous imaginerions, que Dieu détruiroit tous les corps, qui sont entre les murailles, il y auroit de la longueur, de la largeur & de la profondeur, en un mot de l'étenduë, quoi qu'il n'y eût en effet rien de réel. Il croioit vous embarasser, supposant, que vous lui accorderiez sa prémiére proposition, dont il semble, qu'on ne puisse pas douter: mais je crois qu'il se trouva bien attrapé, quand vous lui niâtes, que nous puissions concevoir dans son hypothése quelque durée & quelque intervalle, entre la destruction, & la nouvelle production du Monde. *Let. 69.*

L'Auteur d'une letre écrite, il y quelques années à un Philosophe Cartésien, divertit assez agréablement les Lecteurs sur cet article de vôtre Philosophie, par diverses hypothéses fort jolies, qu'il propose. Mais, comme je n'aime pas à badiner, & qu'un Philosophe de mon caractére doit être sérieux; pour vous engager à vous raprocher de nous, je ne veux me servir que de vos propres Principes. Je fais l'hypothése ordinaire, où l'on suppose, que Dieu détruise tout l'air d'une chambre, sans y laisser entrer, ou sans y produire d'autre corps. Cette hypothése étant une fois reçuë, il est manifeste, que l'on conçoit de l'étenduë sans corps, & que par conséquent l'éssence de la matiére ne consiste pas dans l'étenduë. Vous ne voudrez donc pas admettre l'hypothése: mais je vais montrer, qu'elle n'enferme aucune contradiction, par un raisonnement tout semblable à un de ceux,

que vous faites dans un autre sujet, & que vous croiez démonstratif.

Car, selon vous, parce que je conçois distinctement une chose qui pense, sans concevoir d'étenduë, & parce que je conçois distinctement l'étenduë, sans concevoir la chose qui pense, j'ai raison de conclure, que la chose qui pense est distinguée de l'étenduë, & que l'étenduë est distinguée de la chose qui pense. C'est ainsi, que vous démontrez la distinction du corps & de l'ame, & qu'il est évident, que l'une peut être sans l'autre, sans contradiction; & cela, par ce grand principe, que la différence des idées est l'unique moien, que nous aions de connoître la distinction réelle des choses, & l'indépendance qu'elles ont les unes des autres. Sur ce principe, voici comme je raisonne. Je conçois tres distinctement la destruction, ou l'anéantissement d'un corps, sans concevoir la production d'un autre corps. Donc il n'y a point de contradiction, qu'un corps soit détruit, sans qu'un autre soit produit. Donc il n'y a point de contradiction, que l'air qui est entre les quatre murailles d'une chambre soit détruit, sans qu'un autre corps soit produit à sa place.

Ou bien, ce qui revient au même. Je conçois tres distinctement une partie de la matiére, sans toutes les autres, & je conçois aussi fort distinctement toutes les autres sans celle là, par éxemple, sans l'air qui est enfermé dans cette chambre: mon hypothése donc est établie aussibien que les conséquences, qui en suivent naturellement contre vôtre opinion, touchant l'éssence de la matiére. Si vous avez donc quelque inclination pour la paix, vous vous contenterez

rez de dire, qu'en regardant les choses dans leur état naturel, la matiére est nécessairement étenduë: mais vous ne vous servirez plus de cette expréssion, qui a choqué tout le monde: que l'étenduë, la matiére, & l'espace sont la même chose.

Cette insulte, qu'Aristote faisoit à M. Descartes, en se servant d'une partie de ses Principes, pour détruire les autres, fit perdre patience à nôtre vieillard, & le choqua si fort, que peu s'en fallut, qu'il ne déchirât le papier sur le champ. Il nous proposa même de nous en aller, sans avertir les Ambassadeurs d'Aristote, qui s'étoient écartez assez loin, nous disant, que la compagnie de telles gens le chagrinoit: mais nous lui représentâmes, que cela n'étoit ni de la bienséance, ni de l'honneur de M. Descartes. Que ce papier n'étoit pas tant un projet de paix, qu'un cartel de défi, qu'Aristote lui envoioit: que peut-être il le mépriseroit, mais que peut-être aussi il jugeroit à propos d'y répondre: que M. Descartes avoit un talent si merveilleux de persuader les esprits, & que la production du Monde étoit quelque chose de si surprenant, qu'assûrément les deux ames qui nous accompagnoient, ne pourroient jamais se défendre de se faire Cartésiennes pour peu, que M. Descartes leur expliquât son systéme d'une maniére plausible. Ces raisons le firent revenir, & nous continuâmes la lecture du papier, en attendant les deux ames.

De l'éssence de l'ame & du corps, Aristote venoit à leur union, & aux raports, qu'ils ont l'un à l'autre. Il commençoit par loüer extrémement M. Descartes, d'avoir ouvert les yeux

aux Philosophes, pour leur faire voir l'inutilité & l'absurdité de leurs especes intentionnelles en beaucoup de choses, disant, qu'il n'avoit rien enseigné dans cette matiére, qui dût paroître si nouveau, & si incompréhensible aux Péripatéticiens, s'ils n'avoient pas quitté les sentimens de leur propre maître, pour suivre les chiméres de ses Commentateurs. Que lui-même avoit marqué expressément en plusieurs endroits, que le sens du toucher étoit répandu par tout le corps, & dans tous les organes des autres sens : que la vision, le goût, la perception des sons & des odeurs n'étoient causez que par le mouvement local de quelques corps, qui touchoient & remüoient les organes des divers sens. Qu'en effet, si ce mouvement ne suffisoit pas, pour faire apercevoir les objets à l'ame, les especes intentionnelles, que l'on substituoit à sa place, n'étoient pas plus capables de causer cette perception. Qu'il ne rejettoit pas même ce que M. Descartes enseigne touchant le siége de l'ame dans la glande pinéale, si on le proposoit seulement comme une pure hypothése, puisque, ce que tous les autres disent, ne vaut pas mieux : mais qu'il ne pouvoit souffrir, que l'on proposât ce systéme comme une vérité constante & démontrée. Que le respect, que M. Descartes faisoit paroître pour la vérité & pour l'expérience, devoit lui faire modifier ses assertions en cette matiére.

Il le prioit aussi, de ne pas maltraiter si fort ceux, qui enseignoient, que l'ame étoit répanduë par tout le corps. Et voici ce qu'il ajoûtoit, pour montrer, que les Cartésiens n'étoient pas assez équitables sur ce chapitre. Car, disoit-il, lors-

que

que vous enſeignez, que l'ame eſt placée dans la glande pinéale, ou vous prétendez, qu'elle occupe toute l'étenduë de cette glande, ou qu'elle en occupe ſeulement une partie indiviſible. Si elle occupe toute l'étenduë de la glande, elle même donc eſt étenduë : car cette conſéquence eſt toute ſemblable à celle, que vous tirez contre les Philoſophes qui diſent, que l'ame eſt répanduë dans tout le corps. Si elle n'en occupe qu'une partie indiviſible, il peut donc y avoir quelque partie de la matiére, qui ſoit indiviſible & non étenduë ; & ainſi en admettant cette disjonctive, vous donnez à l'ame une propriété, que vous ne reconnoiſſez, que dans la matiére, ou bien vous accordez à la matiére un attribut, que vous lui réfuſez en toute autre occaſion, & que vous prétendez ſelon vos Principes, de quelque maniére qu'on l'entende, n'être propre que de l'ame ſpirituelle. Outre que tous les nerfs, ou les raionnemens des eſprits, qui ſortent de la glande pinéale, ou qui y entrent, ne peuvent pas partir d'un même point indiviſible de la glande, ni y venir aboutir ; & ainſi, ſi l'ame n'étoit que dans un point indiviſible de cette glande, elle ne pourroit pas y apercevoir tous les objets. Que ſi vous répondez, que l'ame n'eſt pas dans la glande, comme un corps eſt dans un autre corps, ou comme un corps eſt dans un lieu : que l'ame, en qualité d'eſprit, n'eſt dans cette glande, que parce qu'elle y agit, qu'elle y penſe, qu'elle y veut, qu'elle y aperçoit les objets, & que comme les différentes impreſſions des objets ſe terminent à divers points de la glande où elle les aperçoit, on peut dire, que l'ame eſt dans toute la

glande. Les Philosophes que vous attaquez, ont une instance toute prête à vous faire. Car si l'ame agit, veut, pense, aperçoit les objets dans toute la glande, c'est-à-dire dans un espace fort divisible, & que cela suffise pour dire, qu'elle est dans toute la glande pinéale, il sera aussi vrai de dire, selon leur systême, que l'ame est dans tout le corps, parce qu'elle agit, & qu'elle aperçoit les objets dans tout le corps; qu'elle les voit dans l'œil, comme vous dites, qu'elle les aperçoit dans cet endroit de la glande pinéale, où aboutit le nerf optique, ou bien les raionnemens des esprits, qui sortent de ce nerf: qu'elle aperçoit les sons dans l'oreille, comme vous dites, qu'elle les aperçoit dans un autre point de la glande pinéale, où aboutissent les nerfs, ou les raionnemens, qui servent à cette perception. &c. Et ainsi, ce prétendu monstre de Philosophie; je veux dire, cette présence de l'ame par tout le corps, qui fait, qu'elle sent dans la main, quand on la pique, qu'elle la remuë immédiatement en la retirant, quand elle sent la piqueûre, qu'elle meut par elle-même le pied, pour le faire avancer, ne me paroît plus un monstre, ni un préjugé de l'enfance évidemment faux; puis que cette présence de l'ame par tout le corps, n'est point autre, que celle, qu'on lui donne dans la glande pinéale, la glande pinéale étant étenduë aussi bien que tout le corps. Car la pétitesse ne fait rien ici à l'affaire. Pourquoi donc tourner en ridicule cette éxtension virtuelle d'un esprit, qui n'est point différente de celle, que les Cartésiens admettent, quand on a bien expliqué l'un & l'autre; & assûrément peu s'en faut,

que

que dans ce système on n'explique d'une maniére aussi juste toutes les sensations, que dans celui de la glande pinéale.

De tout cela, Aristote concluoit, que M. Descartes devoit avouer avec les plus sages, & les moins entêtez des Philosophes, que le raport, que l'ame a avec le corps, pour la perception des objets, est un mystére incompréhensible à l'esprit humain; qu'on peut fort bien expliquer la maniére, dont les objets agissent sur les sens, & même, comment leur action passe jusqu'au cerveau; mais, qu'il en faut demeurer là, si on ne veut donner dans le galimatias, ou avancer des propositions dangereuses en elles mêmes, ou dans les conclusions, qu'on en peut tirer.

Il loüe encore en cet endroit M. Descartes de la sincérité, avec laquelle il avoüoit, qu'il n'y a rien dans l'idée de l'ame ou de l'esprit, d'où l'on puisse conclure, que la production du mouvement leur soit impossible; & il blâme en même tems la témérité des Cartésiens, qui ont depuis avancé hardiment, que nulle créature quelle qu'elle fût, ne pouvoit produire de mouvement. Il est vrai, ajoûtoit-il un peu malicieusement, que ce paradoxe, tout peu fondé qu'il est, est une des principales dépendances du systême Cartésien: car sans cela, le moien, qu'il y ait toûjours une égale quantité de mouvement dans le Monde, où il y a tant d'âmes, tant d'Anges, tant de Démons, qui n'ont point de plus grand plaisir, que d'en produire à tout moment. Mais M. Descartes en est d'autant plus loüable, de préférer ainsi les intérêts de la vérité à ceux d'un systême, qui lui est si cher.

Let. de Descartes. Tom. 1. Let. 69.

In resp. ad 5. object. Let. 110. Tom. 1.

L'article qui suivoit, étoit sur le grand Paradoxe de M. Descartes. Que les éssences des choses, & les véritez, qu'on apelle nécessaires, ne sont point indépendantes de Dieu, & qu'elles ne sont immuables & éternelles, que parce que Dieu l'a voulu. Que Dieu est la cause totale & éfficiente de la vérité des propositions. Qu'il a été aussi libre à Dieu de faire, qu'il ne fût pas vrai, que toutes les lignes tirées du centre à la circonférence fussent égales, comme de ne pas créer le Monde ; & voici le précis de ce qu'Aristote disoit fort au long sur cette matiére.

Il disoit, qu'il n'entendoit pas trop ce que veulent dire ces paroles : *Dieu est la cause éfficiente & totale de la vérité des propositions.* Que la vérité d'une proposition n'étant point un Etre, mais un pur raport de conformité, qu'elle a avec son objet, elle ne peut à parler proprement, avoir de cause éfficiente ; & que si on peut dire en quelque sens, qu'elle a une cause efficiente, ce ne peut être que l'esprit ou la langue de celui qui prononce la proposition. De plus il demandoit, si M. Descartes parloit en général de toutes les véritez nécessaires, ou seulement de quelques-unes. Il ne peut pas, continuoit-il, parler de toutes : car il ne croit pas sans doute, que Dieu puisse, ou ait pû faire, que ces propositions fussent fausses. *Il y a un Dieu : Dieu est la cause libre de tous les Etres : Dieu est un Etre nécessaire.* Il faut donc qu'il ne parle que des propositions, qui se font des créatures ; parce que selon qu'il l'exprime dans une de ses letres, Dieu est l'auteur de l'éssence aussi bien que de l'existence des créatures. Mais, qu'il fasse réfléxion, que les véritez qui regardent l'essence des créatures,

tures, ont une liaison nécessaire avec celles qui apartiennent à l'éssence de Dieu; & que si les unes ont pû être fausses, les autres l'ont pû être aussi, par exemple, celle-ci. *La Créature est éssentiellement dépendante de Dieu*, est une proposition qui apartient à l'éssence de la créature, si elle a pû être fausse, cette autre l'a pû être aussi. *Dieu est le maître & la cause libre de tous les Etres:* car l'une ne peut être vraie, sans que l'autre le soit aussi; & l'une ne peut être fausse, sans que l'autre soit pareillement fausse. Sur quoi Aristote conseilloit à M. Descartes de prendre garde, que ce profond respect, qu'il affectoit de faire paroître pour la toute puissance de Dieu, non seulement ne dégénérât en superstition, mais même, qu'il n'allât jusqu'à lui faire conclure des blasphémes.

Aprés cela, Aristote reconnoît de bonne foi, que M. Descartes a expliqué plus nettement, & plus éxactement que lui, la nature de la plûpart des qualitez sensibles: comme celle de la dureté des corps, de la liquidité, de la vertu du ressort, du Froid, de la Chaleur, &c. Et pour montrer, qu'il n'a en vûë que les interêts de la vérité, il se rétracte aussi sans façon sur l'éternité du Monde, & sur la sphere du Feu. Mais comme cette sphere du Feu est une des principales parties du Systême Péripatéticien, & une des belles choses de son Monde, il prétendoit, que M. Descartes devoit au moins lui abandonner en échange tous ses Tourbillons, contre lesquels il raporte plusieurs raisons. Mais Voëtius aiant sçu de nous, que M. Descartes étoit sur le point d'éxécuter ce systême, & que nous allions le trouver pour être témoins de cette grande action,

action, il mit à la marge une Apostille, par laquelle il promettoit de s'en rapporter à l'éxpérience; & que supposé, qu'elle répondit aux promesses de M. Descartes, on recevroit ses Tourbillons au moins comme une bonne hypothése, pour expliquer les Phénoménes du Monde, que Dieu a fait. Mais aussi il ajoûtoit, qu'en cas, que M. Descartes ne réüssît pas, il seroit obligé de demeurer d'accord, que sa Physique, qui roule presque toute là dessus, est un édifice sans fondement : qu'il se contenteroit de la loüange commune à tous les chefs de Secte, sçavoir, que sa Philosophie avoit quelque chose de bon & de vrai, & qu'il avoüeroit avec tous les autres, que faire un Monde & un Systême de Philosophie, vrai dans tous ses Principes, & dans toutes ses conclusions, étoit un point, où l'esprit humain ne pouvoit jamais parvenir.

Enfin, pour ce qui est des démonstrations de M. Descartes touchant l'éxistence de Dieu, les régles du mouvement, & quelques autres opinions, pour lesquelles ce Philosophe faisoit paroître le plus d'attachement, & qui demandoient une plus grande discussion, Aristote lui proposoit de choisir un lieu neutre, où ils pussent conférer ensemble en présence d'Arbitres désintéressez, au jugement desquels ils s'en raporteroient.

Il finissoit, en lui faisant offre de l'associer à l'empire de la Philosophie, aux seules conditions comprises dans cet écrit. Il lui conseilloit de borner là son ambition, l'assûrant, que ses espérances seroient vaines, s'il les portoit plus loin : que son autorité étoit trop bien établie par toute l'Europe, pour aprehender les entreprises

d'un

d'un nouveau venu : que presque toutes les Universitez & les Colleges lui avoient renouvellé le serment de fidélité, & fait ligue offensive & défensive contre la nouvelle Philosophie : que quelques Dames & quelques beaux esprits du grand Monde, qui semblérent d'abord se faire les protecteurs du nouveau parti en France, n'étoient pas gens, sur qui il dût faire grand fonds : que la mode d'être Philosophe ne seroit pas plus durable parmi les Dames Françoises, que les autres modes : qu'on en voioit aujourd'hui trés peu, qui aspirassent à cet honneur ; & qu'on disoit même, que depuis la Comédie d'un certain Moliére le nom de Femme sçavante étoit devenu une espece d'injure. Que si plusieurs Doctes, & plusieurs Mathématiciens avoient autrefois donné dans les nouvelles idées, il en restoit aujourd'hui assez peu, qui se fissent encore honneur du nom de Cartésiens. Les uns aïant aussitôt déserté, pour se jetter dans le parti des Gassendistes ; les autres aiant fait des systêmes composez de ce qu'ils avoient cru trouver de meilleur dans les anciens, & dans les nouveaux Philosophes ; & presque tous affectant d'être originaux, & de ne suivre que leurs propres pensées, sans s'attacher à aucun chef de Secte, ni ancien, ni moderne. Effet plus pernicieux qu'on ne pense, du mauvais exemple, qu'on a donné par le nouveau Schisme, qu'on a fait dans la Philosophie.

Nous ne faisions que d'achever la lecture de nôtre papier, lorsque les deux Péripatéticiens rentrérent dans le Mersenne, & nous dirent, que du côté de l'Occident, on découvroit, je ne sçai quoi comme un corps opaque, qui tra-

versoit les airs avec beaucoup de vitesse. Je gage, dit aussi-tôt nôtre vieillard, que c'est quelque étoile encroûtée, qui passe de Tourbillon en Tourbillon, aprés avoir perdu le sien propre, & qui est devenuë Comete. Nous sortîmes aussi-tôt, & la prophétie Cartésienne du bon homme nous divertit fort, quand nous vîmes aprés quelques momens, que ce n'étoit qu'un homme porté sur une nuée extremément noire & épaisse, & dont tout l'équipage avoit toute l'apparence de celui d'un Magicien qui alloit au Sabat, ou qui en revenoit. En éfet le P. Mersenne qui le connoissoit, nous dit, que c'étoit un Mandarin Chinois, chef des Magiciens de son païs, qu'il l'avoit déja rencontré plusieurs fois dans nôtre Tourbillon, & qu'il y avoit un an, qu'il eut une conférence avec lui sur l'éxistence de Dieu; qu'il la lui prouva par les démonstrations de M. Descartes; que tout déterminé Athée, qu'il lui eût paru d'abord, ces démonstrations l'avoient fort ébranlé, & qu'il lui avoit promis de les éxaminer à loisir. Il nous proposa d'aller au devant de lui, pour aprendre le succez de sa conférence; & si le Mandarin étoit converti. Nous avançâmes donc, mais il n'y eut que le P. Mersenne qui se rendit visible. Ils se saluérent l'un l'autre, & aprés quelques complimens, le P. Mersenne demanda au Mandarin, s'il doutoit encore de l'éxistence de Dieu: il lui répondit, qu'il en étoit entierement convaincu; & qu'il lui étoit fort obligé de l'avoir engagé à éxaminer un point, dont il avoit honte d'avoir seulement douté, faute de faire quelques réfléxions, que la raison la moins éclairée peut fournir. Dieu soit loüé, s'écria le P. Mersenne.

ſenne. Quelle joïe pour M. Deſcartes, quand nous lui aprendrons, que la Philoſophie a porté la connoiſſance de Dieu jusqu'aux extrémitez de la Terre. C'étoit certes avec raiſon, qu'il m'écrivoit un jour, qu'il déliberoit fort, s'il feroit paroitre ſes ouvrages de Philoſophie, mais qu'il ſe croioit obligé en conſcience de ne pas priver le Public de cinq ou ſix feuilles, qui contiennent les Démonſtrations de l'éxiſtence de Dieu. *Tom. 2. Let. 37.*

Mon Pére, reprit le Mandarin, je ne vous conſeille pas de faire part à M. Deſcartes du ſuccez, que ſes Démonſtrations ont eu à la Chine: elles y ont paſſé pour des purs paralogiſmes, au moins les deux, qu'il eſtime le plus, & qui ſont tirées de l'idée de Dieu, & de l'Etre ſouverainement parfait; & l'obligation, que je vous ai, ne conſiſte pas à m'avoir communiqué ces Démonſtrations, mais en ce que me les aiant communiquées, pour me les faire éxaminer, il me prit fantaiſie, aprés en avoir connu la foibleſſe, de faire auſſi la diſcuſſion des autres, que ce Philoſophe ſemble n'eſtimer pas en comparaiſon des ſiennes, & qui ſont pourtant celles qui m'ont convaincu. Un certain Docteur Europeen nommé Thomas d'Aquin, dont les Jéſuites ont tourné la Somme en Chinois, que j'ai conſulté en cette occaſion, & l'explication, que m'en a faite le Mandarin Verbieſt, qui eſt auſſi venu d'Europe à la Chine depuis pluſieurs années, ont fait cent fois plus d'impreſſion ſur mon eſprit, que toutes les viſions Cartéſiennes qui m'ont paru extrémement creuſes.

Cette réponſe fut un coup de foudre pour le pauvre Pére Merſenne, qui demanda bruſquement au Mandarin quel défaut il trouvoit dans

les

les démonstrations de M. Descartes : celui-ci se mit aussi-tôt à les réfuter. De sorte que nous eûmes le plaisir de voir changer en un moment les civilitez & les complimens en une véritable dispute.

Pour vous montrer, dit le Mandarin, que ce n'est pas sans connoissance de cause, que je traite vos démonstrations de paralogismes, vous sçaurez, qu'aprés que je les eûs aprises de vous, je trouvai à la Chine entre les mains d'un jeune Hollandois, qui voiageoit avec des Marchands de son païs, les Méditations de vôtre Descartes. Voiant, que j'avois déja quelque connoissance de ce qu'elles contenoient, & que je souhaitois de m'en instruire plus à fond, il m'en fit présent, & j'y lus de nouveau ces démonstrations, toutes les objections, qu'on lui a faites sur cette matiére, & toutes les réponses, qu'il y donne. La prémiére réfléxion, que je fis en général sur ma lecture, fut, que ces démonstrations, & les réponses, que l'on faisoit aux objections contraires, me laissoient tout au moins beaucoup de doute, & d'incertitude dans l'esprit sur le point, dont il étoit question ; & que, quoique je n'en visse pas d'abord les défauts, il me sembloit cependant, que je les sentois. Je les présentai ensuite à deux de mes amis du Tribunal des Mathématiques, composé de gens habiles accoûtumez à la méthode Géometrique, sur tout depuis que les Mathématiciens d'Europe sont venus à la Chine. Aprés qu'ils les eûrent parcouruës, un des deux me dit d'abord sans rien décider, que si ces démonstrations étoient de véritables démonstrations, elles étoient admirables, parce qu'elles étoient extrémement sim-

ſimples ; l'autre m'ajoûta, que cette ſimplicité même les lui rendoit ſuſpectes, d'autant que, diſoit-il, plus elles ſont ſimples, & plûtôt elles doivent avoir l'éffet ordinaire de la démonſtration ſur l'eſprit de ceux à qui on les propoſe. Or je ne ſens pas cet éffet, mon eſprit ne ſe ſent point emporté par leur évidence : au contraire, il ſent je ne ſçai quels ſcrupules, qui l'empêchent de ſe rendre, & qui le portent à croire, que ces raiſonnemens ſont faux. Et je remarque, ajoûta-t'il, que tous les amis & les adverſaires de ce Philoſophe, qui lui ont écrit leurs ſentimens ſur ces démonſtrations, ont fait la même réfléxion, & expérimenté la même choſe, que moi. Nous nous mîmes donc à les éxaminer tout de bon, & nous commençâmes par celle-ci, que Deſcartes propoſe la prémiére dans l'abregé géometrique de ſes méditations.

Un Attribut, que l'on voit diſtinctement être contenu dans l'idée d'une choſe, peut être affirmé avec vérité de cette choſe. Or dans l'idée de Dieu, c'eſt-à-dire dans l'idée de l'Etre ſouverainement parfait, je vois diſtinctement, que l'éxiſtence néceſſaire eſt contenuë ; puiſque l'éxiſtence néceſſaire eſt une perfection, & que l'Etre infiniment parfait enferme toute ſorte de perfections. Donc je puis affirmer l'éxiſtence de l'Etre ſouverainement parfait, & dire avec vérité, & avec aſſurance, que Dieu éxiſte.

En reliſant cette démonſtration, & en éxaminant chacune de ces propoſitions, quelque apparence de vérité, qu'elles euſſent, tous nos ſcrupules commencérent à rénaître. Nous nous apliquâmes à en chercher les cauſes : nous nous éxaminâmes nous-mêmes ſuivant le conſeil de l'Au-

l'Auteur de la Démonstration ; & nous consultâmes nôtre conscience, pour voir, si nous n'avions point quelques préjugez, qui nous empêchassent de nous rendre à des propositions, qui nous paroissoient avoir de l'évidence : nous n'en trouvâmes point, aiant été jusqu'alors assez indifférens sur la vérité de la conclusion ; & même supposé, que l'équilibre dût n'être pas parfait, assurément nous panchions plûtôt du côté de l'éxistence de Dieu, que de l'autre. De sorte que le préjugé qui favorisoit cette éxistence, étoit plus à craindre pour nous, que le contraire. D'ailleurs, nous nous étions témoins, que nous ne prenions nul intérêt à la réputation de Descartes ; & que nous étions parfaitement libres de l'envie, dont il semble soupçonner quelques gens de son païs, qui s'étoient déclarez contre ses démonstrations. Cela nous fit croire, que nos scrupules venoient de la démonstration même, qui par conséquent ne devoit avoir qu'une évidence apparente ; puisque l'évidence réelle & véritable d'une démonstration, ou d'une proposition, a pour effet nécessaire, le repos & la tranquillité de l'esprit, qui s'en sent éclairé d'une maniére si vive, qu'il lui est impossible de douter, & de ne pas reconnoître la vérité. C'est pour cela, que malgré les chicanes de ceux, que Descartes appelle Sceptiques, il nous est impossible d'avoir nul scrupule sur les prémiers Principes, de douter en aucune maniére, si le tout est plus grand que sa partie ; & s'il est impossible, qu'une même chose soit & ne soit pas en même tems. Réfléchissant donc sur ce raisonnement il nous paroissoit, qu'il nous devoit sembler être évident, & en même tems nous expé-

expérimentions par le sentiment de nôtre esprit, qu'il ne l'étoit pas en effet. Toute la difficulté étoit de trouver le principe de cette fausse lüeur, & de faire voir, qu'on nous éblouissoit au lieu de nous éclairer. Nous crûmes avoir de quoi nous faire entendre, & nous expliquer la dessus par ces réfléxions.

L'Axiome qui fait la prémiére proposition du raisonnement de Descartes, n'est vrai, qu'en supposant deux choses. La prémiére, que l'idée dont il s'agit, soit une idée réelle: c'est-à-dire, qui represente un objet réel, au moins possible. La seconde, que l'esprit qui se forme cette idée, connoisse évidemment, qu'elle est réelle. Ainsi, parceque l'idée d'un triangle rectiligne est réelle, & qu'un Géometre la connoit pour telle, voiant distinctement l'égalité des trois angles avec deux droits, dans cette idée il peut affirmer avec vérité du triangle, qu'il a ses trois angles égaux à deux droits.

Mais si l'idée n'est pas réelle, ou s'il ne m'est pas évident, qu'elle le soit, il est faux, que je puisse en affirmer un Attribut réel, que j'y vois distinctement. Par exemple cette idée chimerique, *Une montagne sans vallée*, en tant, qu'elle me represente une montagne, elle me represente aussi distinctement de la hauteur: je ne puis cependant affirmer avec vérité, & absolument, q'une montagne sans vallée est haute.

Que si l'idée est réelle, mais, qu'il ne soit pas évident, qu'elle le soit, il est vrai, que l'Attribut, que j'y vois distinctement, convient à la chose, qu'elle represente: mais il est faux, que je puisse attribuer cette propriété à la chose dont il s'agit, & que je puisse me démontrer

cette

cette propriété par cette idée. Par exemple, supposé que cette idée fût réelle, *Un cheval connoissant, & aiant du sentiment :* Descartes qui ne la croit pas réelle, ne pourroit pas en conclure, que le cheval est capable de douleur & de plaisir; quoique cette proprié: é soit distinctement contenuë dans l'idée de l'Etre connoissant, & qui a du sentiment.

Cela supposé, afin que je puisse me démontrer l'éxistence de Dieu par cette seule idée (*Un Etre souverainement parfait*) il faut non seulement, que ce soit une idée réelle, comme elle l'est en effet, mais encore il faut, qu'indépendamment de toutes les démonstrations ordinaires, il me soit évident, que cette idée est une idée réelle: c'est-à-dire, qu'elle me represente un objet réel, au moins possible, & non pas un objet chimérique. Or je maintiens à Descartes, que cette idée ne nous est point évidemment réelle avant les démonstrations ordinaires: car si elle nous est évidemment réelle, ou elle l'est par elle-même, ou par l'éxamen, que je fais des idées dont elle est composée. Elle ne l'est pas par elle même: car, si cette idée nous étoit évidente par elle-même, nôtre esprit ne pourroit jamais en faire un probléme, ni se demander sérieusement à lui-même avant la démonstration. Cet Etre souverainement parfait, est-ce un Etre réel, ou un Etre chimérique? De même que l'esprit ne se proposera jamais ce probleme : Le tout est-il plus grand que sa partie? Une chose peut-elle être, & n'être pas en même tems? Parce que ces idées lui sont évidemment réelles par elles-mêmes. Or nôtre esprit avant les démonstrations, peut se demander à lui-même, si un

Etre

Etre souverainement parfait, est un Etre réel ou chimerique. Et un homme qui n'auroit fait nulle réfléxion sur les choses qui prouvent l'éxistence de Dieu, ne seroit point surpris, que vous lui fissiez cette question sérieusement; comme il le seroit, si vous lui demandiez comme en doutant, si le tout est plus grand, qu'une de ses parties. Cette idée donc, ne nous est pas évidemment réelle par elle-même. Reste donc, que sa réalité nous devienne évidente par l'éxamen, que nous en ferons. Si cela étoit ainsi, Descartes devoit nous avertir de prendre cette précaution, avant que d'éxaminer sa démonstration. Mais je montre, qu'avant les démonstrations, la réalité de cette idée, ne peut pas nous être évidente par elle-même, ni par la discussion des termes, qu'elle contient. Prémiérement, parce que l'attribut n'est point contenu dans l'idée du sujet; puisqu'il n'est pas de l'éssence de l'Etre, d'être souverainement parfait. Secondement, parce que cet éxamen me fait trouver dans cette idée plusieurs contradictions apparentes, dont mon esprit ne peut se démêler avant les démonstrations ordinaires. Car éxaminer, & débroüiller cette idée, qui de soi même est fort confuse, & fort générale: c'est se representer en détail toutes les perfections, dont nulle ne peut manquer à l'Etre souverainement parfait. Or, entre ces perfections, il y en a qui révoltent l'esprit, parce qu'il ne peut pas atteindre jusqu'à les concevoir. Par éxemple; que cet Etre soit par lui-même, que cet Etre soit tout puissant, & indépendant de tout pour agir, jusqu'à pouvoir produire des Etres de rien. Il y en a d'autres, qui lui semblent incompatibles dans un

même sujet. Par exemple, il conçoit la liberté, & l'immutabilité, l'immensité, & l'indivisibilité, les propriétez des corps & des esprits, comme autant de perfections. Il voit, que ces perfections qui peuvent convenir à divers Etres séparément, doivent toutes être réünies dans cet Etre souverainement parfait. En concevant donc un Etre souverainement parfait, il se represente un Etre libre, & en même tems immüable, qui peut vouloir, ou ne vouloir pas la même chose, sa volonté demeurant toûjours la même; qui soit présent par tout, sans être étendu ni divisible, qui soit pur esprit, & cependant contienne les perfections des corps, qu'il peut produire.

Oüi, j'ose dire, que cette idée ainsi dévelopée à l'égard d'un esprit, qui n'a fait encore nulle réfléxion sur les raisons, qui lui prouvent l'éxistence d'un Etre nécessaire, lui faisant paroître tant de contradictions dans cet Etre nécessaire, le lui represente aussi-tôt comme un Etre chimérique, que comme un Etre réel; & qu'en ne supposant pas ces raisons ordinaires, qui nous prouvent une cause prémiére de tous les Etres, & les réfléxions qui les süivent, nous regarderions cet Etre aussi-tôt comme impossible, que comme possible. D'où je conclus à tout le moins, que l'idée de l'Etre souverainement parfait, ne peut pas être regardée comme une idée qui soit assûrément réelle, par celui qui l'éxamine, avant que de sçavoir les démonstrations ordinaires. Que par conséquent celui qui l'éxamine, ne peut pas attribuer absolument l'éxistence à cet Etre; & ce qui est la même chose, qu'il ne peut pas se démontrer l'éxistence de Dieu, par l'idée de l'Etre infiniment parfait.

Le

Le défaut donc du paralogisme de Descartes consiste en ce qu'il suppose, qu'avant les démonstrations, l'idée de l'Etre souverainement parfait, est regardée par l'esprit comme réelle, & comme aiant un objet réel, ce qui est évidemment faux.

Tout ceci découvre la source des scrupules, que tout le monde a eûs sur cette démonstration, & qu'ont eûs ceux là même, que la difficulté de résoudre un paralogisme si subtil, a entraînez dans le parti de Descartes, qui sans doute, pour peu, qu'ils aient de sincérité, avoûeront qu'ils ont toûjours senti quelque inquiétude d'esprit sur cet article; & que ce n'est que par violence, qu'ils ont enfin accoûtumé leur entendement à se dire, que cette démonstration lui est évidente. C'est aussi ce défaut, que quelques-uns sentoient plûtôt, qu'ils ne le voioient, qui leur a fait nier, que l'existence fut enfermée dans l'idée de l'Etre infiniment parfait. Car, quoique parlant absolument, elle se trouve comprise dans le nombre des perfections, que doit avoir cet Etre, néanmoins l'esprit, à qui cette idée n'étoit pas évidemment réelle, ne l'y comprenoit point; & l'en excluoit même, dés là qu'il se faisoit ce probléme. *L'Etre souverainement parfait existe-t-il?* Jusqu'à tant, que des argumens indépendans de cette idée eussent résolu ce probléme, & l'eussent convaincu, qu'un tel Etre existe.

Et, que Descartes ne nous dise pas, que cette idée n'enfermant que des perfections, il est évident, qu'elle n'enferme rien, que de réel: car une idée chimérique peut n'être composée que d'idées réelles; & en voici une toute sem-

blable à celle dont il s'agit. (Un triangle, qui a toutes les perfections des triangles.) Cette idée, quoi qu'elle n'enferme point d'autres choses, que des perfections réelles, est néanmoins une idée chimérique, à cause que, par exemple, le triangle rectangle a des propriétez opposées à celles du triangle équilatére, & cette opposition fait, qu'elles sont incompatibles les unes avec les autres. Ainsi, quoique toutes les perfections des Etres soient réelles, il ne s'ensuit pas que cette idée (un Etre qui a toutes les perfections des Etres) soit une idée réelle; & l'opposition, que je voi entre quelques-unes de ces perfections, porte naturellement mon esprit, s'il n'est point prévenu par les démonstrations ordinaires, à douter au moins si cette idée n'est pas chimérique, comme cette autre, dont je viens de parler. D'où vient, qu'en suite des démonstrations qui me convainquent de l'existence de cet Etre, mais qui ne me font pas connoître clairement & distinctement son éssence, je me retranche à dire, que cet Etre doit contenir les perfections des autres Etres éminemment; c'est-à-dire, d'une maniére, que je ne conçois point, & qui ne me seroit jamais venuë en pensée, ou du moins, que je n'aurois jamais regardée comme certainement & évidemment possible, si je n'avois été convaincu de l'éxistence du prémier Etre, avant que d'éxaminer son éssence.

Cette solution du prémier paralogisme de Descartes, servira à faire voir clairement le défaut de l'autre, où il conclut l'éxistence de Dieu de la *réalité objective de l'idée*, (c'est ainsi qu'il parle) *que nous avons de Dieu*. Cette idée, dit-il, que je trouve dans mon esprit, a une réalité ob-

objective infinie, puisqu'elle represente un Etre infini; donc elle a pour cause cet Etre infini: donc l'Etre infini éxiste: car autrement l'éffet auroit des perfections, que n'auroit pas sa cause.

Ceux qui ont combattu ce raisonnement, en parlant d'une maniére à faire entendre, qu'ils l'ont trouvé encore plus paralogisme, que le précédent; & ils en apportent plusieurs bonnes raisons, que Descartes réfute le mieux qu'il peut. Pour moi, voici mon sentiment: c'est que M. Descartes suppose dans ce raisonnement ce qu'il devroit prouver. Car il suppose non seulement, que cette idée a une réalité objective, mais encore, que je puis connoître indépendamment des démonstrations communes, qu'elle a en effet une réalité objective, c'est-à-dire, qu'elle a un objet réel, & non chimérique. Or, je ne connois point si son objet est réel ou chimérique avant les démonstrations, ainsi que je l'ai déja prouvé. Que si je puis douter, si cet objet est chimérique, je ne puis pas supposer, que cette idée a une *réalité objective*, mais je dois craindre, qu'elle n'ait une *vanité objective*, s'il est permis de parler ainsi; & dans ce cas, je ne puis pas conclure, que Dieu l'ait mise dans mon esprit; & ensuite, qu'il y a un Dieu: mais je dois penser, que peut-être elle vient du néant, ainsi que s'exprime Descartes; c'est-à-dire de l'imperfection de l'esprit qui l'a produite, comme il pourroit produire celle-ci. Une montagne infinie sans vallée. Par là il est manifeste, que ces deux prétenduës démonstrations sont de purs paralogismes, & que l'une & l'autre manquent par le même endroit, & ont le même défaut.

De plus, jamais Descartes ne démontrera la vérité de la proposition, sur laquelle roule tout son raisonnement; sçavoir, que la cause de l'idée doit contenir formellement ou éminemment toutes les perfections, que l'idée represente. Car, quand on dit, que la cause contient toutes les perfections de l'éffet, cela ne s'entend, & n'est évidemment vrai, que des perfections, que l'éffet posséde, & non pas de celles, qu'il represente seulement. Car les perfections, que l'idée represente, ne sont pas les perfections de l'idée, l'unique perfection de l'idée étant de representer toutes ces perfections. Qualité, qui n'a rien d'infini, & qui par conséquent ne suppose pas une cause infinie.

Je dis que cette qualité n'a rien d'infini; parce que la perfection d'une idée ne se mesure pas par la noblesse de l'objet qu'elle represente, mais par la maniere dont elle le represente, laquelle étant tres imparfaite dans celle dont il s'agit, ne peut pas être infinie. Et ce seul mot là, que j'ajoûte à tout ce qui a été dit là-dessus par les adversaires de Descartes, suffit pour montrer, que la proposition sur laquelle est fondé tout son raisonnement, ne peut être le principe d'une démonstration.

Enfin, continua le Chinois, quand les raisonnemens de ce Philosophe ne seroient pas faux, & sophistiques, à peine mériteroient-ils le nom de démonstrations dans le sujet dont il s'agit. Ils ne seront jamais des démonstrations de l'existence de Dieu, qu'on ne les reconnoisse pour telles; c'est-à-dire, qu'on ne les reconnoisse pour des raisonnemens convainquans, sans réplique, & dont la verité se fasse sentir jusqu'à dé-

uire tous les préjugez contraires. Or les esprits grossiers ne peuvent atteindre jusqu'à cette subtile Métaphysique. Les esprits médiocres s'y trouvent embarrassez, soit par leurs préjugez, soit par leur peu de pénétration. Plusieurs esprits du premier ordre y trouvent, ou se persuadent d'y trouver de grandes difficultez. Tout cela fait un préjugé général à l'égard de ceux qui ne les ont pas vûës, qui leur feroit assez prudemment conclure, que s'il n'y avoit point d'autres démonsttations de l'éxistençe de Dieu, que celles-là, il n'y en auroit point du tout. De sorte que l'avis, que je donnerois à vôtre Philosophe, & à ses disciples, seroit au moins de ne point préférer ses démonstrations à celles, dont on se sert communément. Car s'il étoit vrai, que les autres n'eussent pas d'évidence, en comparaison de celles là, on tireroit de ce principe de fort méchantes conséquences contre l'existence du prémier Etre, dont les libertins, au moins si j'en juge par ceux de nôtre Empire de la Chine, ne manqueroient pas de se prévaloir.

Soit que l'esprit, qui conduisoit la Nuée sur laquelle le Mandarin étoit assis, & qui étoit un des plus noirs Diables de l'enfer, ne prit pas plaisir à ces sortes de discours, dont on pouvoit aisément conclure des choses tres préjudiciables aux intérêts du sabat; soit que le Mandarin fût lui même pressé, ou qu'il n'espérât rien aprendre de nouveau sur cette matiére, il n'eut pas plûtôt prononcé ces derniéres paroles, que nous le vîmes tout d'un coup emporté vers l'Orient d'une vîtesse incroïable.

Le P. Mersenne impatient de lui répondre, ne put s'empêcher de le suivre, & fit avec lui

le chemin de plus de trente dégrez. Il nous rejoindre un quart d'heure aprés, & nous en arrivant un peu chagrin. Cela est étrange que les ennemis de M. Descartes viennent ainsi nous faire insulte, & nous porter des coups en traitres, pour s'enfuir incontinent aprés, sans nous donner seulement le tems de nous mettre en défense, & de répliquer aux bagatelles, qu'ils viennent nous débiter avec autant de fierté, que si c'étoient des oracles. Si ce Mandarin, aussi-bien qu'Aristote étoit bien sûr de son fait, & qu'ils crussent leurs argumens contre M. Descartes aussi forts, qu'ils font semblant de les croire, ils ne craindroient pas d'en venir aux mains, & attendroient au moins la réponse, qu'on auroit à leur faire: mais ce sont là des caracolles d'avanturiers, qui viennent tirer leur coup de pistolet en l'air pour faire les braves, & qui n'osent tenir ferme devant l'ennemi, qu'ils font semblant d'attaquer. Mais dans le tems que j'ai accompagné nôtre Mandarin, je lui ai bien renversé ses idées. Il m'a promis, qu'à tel jour qu'aujourd'hui dans un an, il se trouveroit au Mersenne, & que nous aurions là à loisir une conférence sur les démonstrations de M. Descartes. Je vous y invite, Messieurs, nous dit-il; & si je ne convaincs pas mon homme jusqu'à lui fermer la bouche, je me ferai Péripatéticien sur le champ, & je renoncerai au Cartésianisme. Nous lui promîmes de nous y trouver. Mais, mon Pére, lui dis-je, il y a déja long-tems, que nous sommes en chemin, & nous ne sommes encore guéres avancez; je vous prie, hâtons-nous: car je crains pour mon corps, & je ne veux pas qu'il demeure sans

moi

oi plus de vingt-quatre heures. Il regarda aussi vers la terre, pour voir quelle heure il étoit, & me dit, il n'y a que sept heures, que nous sommes partis de France, pourvû que nous ne nous arrêtions point en chemin, dans cinq heures au plus tard nous serons au Monde de M. Descartes.

Nous quittâmes ainsi le Mersenne, & sortîmes de la Lune par le côté du Nord de ce Globe : nous avançâmes vers le Ciel des Etoiles avec toute la vitesse, dont nous étions capables : c'est-à-dire, que dans une minute, nous faisions plusieurs mille lieuës. C'est une chose prodigieuse & inconcevable, que le nombre des Etoiles. On n'en découvre de la terre avec les meilleures Lunettes, qu'une tres petite partie en comparaison de celles, qu'on n'apperçoit point. Nous passâmes au travers du Signe du Sagittaire, dont je pris plaisir à reconnoître les principales étoiles, que l'on marque ordinairement sur les Globes céléstes. Ce signe ressemble à un Archer à peu prés comme je ressemble à une maison, dont on s'imagineroit, que mes deux yeux seroient les fenêtres, mes deux bras, les pavillons qui flanqueroient le corps de logis, représenté par le reste de mon corps.

Si je voulois me divertir, comme fait Ovide dans la description de la Carriére de Phaëton, j'aurois de quoi faire mille belles allusions Astronomiques, & je trouverois dans ma route plusieurs nouveaux Zodiaques, où une infinité d'animaux illustres dans les fables, que l'on a laissez sur la terre, pourroient avoir place, & se dédommager du caprice des Poëtes & des Astronomes, qui leur en ont préféré d'autres, qui ne va-

loient pas mieux qu'eux : mais le Lecteur p[illegible] aisément s'imaginer tout cela. Je ne dirai [illegible] non plus des conversations, que nous eûm[illegible] dans le reste du voïage, où je ne fus guéres qu'auditeur. Les deux Péripatéticiens disputérent presque toûjours avec le Pére Mersenne & le vieillard, sur divers points [illegible]uvelle Philosophie. Mais ils n'y dirent rien, qu'on ne puisse voir dans le Pére de la Grange, & dans les autres livres imprimez sur ces sortes de matiéres. Mon plaisir étoit de voir l'ardeur avec laquelle chacun soûtenoit son parti, & tâchoit de m'y attirer : mais je me contentois de loüer les uns & les autres, sans trop me déclarer ; & je me servois seulement de la qualité d'arbitre, qu'ils sembloient me déférer de commun accord, pour modérer la trop grande chaleur & le zéle de la Secte, qui les eût quelquefois portez un peu trop loin. Cependant je remarquai, que le Pére Mersenne qui nous conduisoit, nous faisoit de tems en tems quitter le chemin droit, pour nous faire prendre des détours, & qu'il affectoit de nous éloigner du corps des étoiles, ou pour parler en Cartésien du centre des Tourbillons. Je lui demandai pourquoi il en usoit de la sorte, & je lui dis qu'une de mes curiositez seroit de voir un astre de prés, & de considérer le mouvement de la matiére subtile dans le centre du Tourbillon ; & que c'étoit le moien le plus prompt de me convaincre, qu'il y avoit des Tourbillons, tels, que M. Descartes les déc[illegible]. Il me répondit, qu'il seroit plus à propos de contenter ma curiosité en retournant, aprés que M. Descartes m'auroit expliqué lui même les diverses déterminations, que la matiére subtile

peut

ut avoir dans un Tourbillon ; qu'aprés cela je ndrois mieux sa pensée, & qu'avant céla ce seroit une nouvelle matiére d'embarras pour moi, & de chicane pour ces Messieurs les Péripatéticiens. Il fallut s'en tenir là, & j'eûs dés lors assez mauvaise opinion des Tourbillons, dont je ne voiois nulle apparence dans les mouvemens de la matiére éloignée des Etoiles. Mais enfin nous arrivâmes au troisiéme Ciel, qui étoit le terme de nôtre voiage. Ce qui s'y passa dans le tems que j'y demeurai, va faire le sujet de la troisiéme partie de cette Rélation.

VOIAGE DU MONDE DE DESCARTES.

TROISIE'ME PARTIE.

LE troisiéme Ciel, ou le Monde de Descartes, n'est autre chose, que ce que les Philosophes appelloient avant lui, les Espaces Imaginaires: mais comme ce nom d'imaginaire, sembloit ne signifier que quelque chose de chimérique, & qui n'étoit que dans l'imagination, il aima mieux les appeller les Espaces indéfinis. On n'a pas laissé de lui faire quelques difficultez sur ce mot d'*Indéfini*, qu'il semble substituer en divers endroits à la place de celui d'infini, sans nulle nécessité. Mais enfin ses Disciples l'ont mis à la mode, & on s'y est accoûtumé. D'abord que j'entrai dans ces vastes païs, j'y trouvai en effet la plus belle place & la plus commode, qu'on puisse se figurer pour bâtir un Monde, & même pour bâtir des millions, & des Infinitez de Mondes: mais je n'y voiois nuls matériaux pour commencer, ni pour faire la moindre partie d'un si grand édifice.

Aprés avoir fait cinq ou six mille lieuës sans rencontrer M. Descartes, nous prîmes la réso-

..tion de nous séparer, pour le trouver plus aisément. Le P. Mersenne alla d'un côté, & mon vieillard & moi de l'autre avec les deux ames Péripatéticiennes. Enfin le P. Mersenne le trouva; & fort peu de tems aprés nous être séparez, nous les vîmes venir tous deux vers nous. La maniére obligeante dont il me reçut, me fit connoître, que le Pére Mersenne lui avoit rendu bon témoignage de moi, & lui en avoit parlé comme d'un homme qui seroit un jour de ses plus zélez Sectateurs. Il salüa aussi fort honnêtement les deux Péripatéticiens, leur faisant cependant entendre, que la peine qu'ils avoient prise pour venir traiter avec lui, leur seroit apparemment assez inutile. Que le P. Mersenne l'avoit déja suffisamment instruit des propositions, qu'ils avoient à lui faire, dont assurément il auroit peine à s'accommoder: que néanmoins il leur donneroit une favorable audience, & qu'il les assuroit par avance, qu'il n'avoit nul mauvais dessein sur le Roiaume d'Aristote. Ensuite, aïant ordonné au P. Mersenne d'entretenir ces deux Messieurs, il nous prit en particulier le vieillard & moi.

La conversation commença par de grandes protestations d'amitié, que M. Descartes & mon vieillard se firent l'un à l'autre, se témoignant mutuellement la joie, qu'ils avoient de se revoir, Le vieillard se mit aussi-tôt à faire mon éloge: il dit mille choses obligeantes de moi à M. Descartes: il lui vanta sur tout mon amour sincére pour la vérité, le desir d'apprendre, que j'avois toûjours fait paroître, & la docilité, que je lui avois promis d'avoir pour les instructions que j'étois venu chercher si loin. Je me defen-

dis le plus civilement que je pûs des autres loüanges, que l'on me donnoit: mais j'ajoûtai, que pour l'amour de la vérité, & le desir d'apprendre, je m'en faisois honneur, comme de mon plus grand mérite: que pour ce qui étoit de la docilité, que j'avois promis d'avoir pour les instructions de M. Descartes, on ne devoit pas m'en tenir conte: qu'un maître de son caractére, & un genie aussi rare, & aussi superieur à tous les autres, que le sien, étoit en droit d'exiger & d'attendre cette soûmission de tout ce qu'il y avoit au monde de personnes sages & équitables.

Vous me flatez un peu trop, reprit M. Descartes, & je ne sçai si beaucoup de gens, qui passent dans le monde pour sages & pour équitables, souscriroient à l'hommage, que vous me faites de leur part. Je doute même si, en suivant les régles de la physionomie des esprits, que je me pique un peu de sçavoir, je dois faire fort grand fond sur cette prétenduë docilité, dont vous vous vantez si fort. J'aperçois encore, ce me semble, dans le fond de vôtre esprit, je ne sçai quels préjugez qui ne le disposent guéres à la connoissance de la vérité. Dites moi un peu, continua-t'il, en voiant ce grand espace, que pensez-vous voir? Monsieur, lui répondis-je, cette question m'embarasse: mais pour vous convaincre, que je parle sincérement, quand je vous promets d'être docile, je répondrai, comme je pense à la question, que vous me faites. Selon vous, je devrois dire, qu'en voïant ce grand espace, je vois un corps, ou de la matiere: mais franchement il me semble en effet, que je ne vois rien.

Alors

Alors mon vieillard lui fit un signe, que je ne compris pas à ce moment, & dont je ne sçûs le fin que dans la suite. C'en est assez, dit M. Descartes, parlons maintenant d'autres choses. Dites-moi, je vous prie, des nouvelles de la Philosophie de vôtre Monde, si vous en sçavez : car depuis plusieurs années, je ne sçai guéres comment tout s'y passe, tant parce que dés que j'eûs quitté mon corps, je trouvai dans moi un fort grand fond d'indifférence pour les sentimens des hommes, que parce que Monsieur, que voilà, qui est l'unique personne que j'aie vûë quelquefois depuis, s'étant retiré en Province, il y a plusieurs années, n'a pû sçavoir les particularitez des affaires, qui regardoient le Cartésianisme, & se contentoit d'aprendre, & de m'assûrer de tems en tems, que ma Philosophie continüoit d'avoir toûjours, & beaucoup de partisans, & beaucoup d'adversaires.

Je ne suis guéres plus instruit, lui répondis-je, sur les affaires de vôtre Secte, n'aïant commencé à prendre intérêt à ce qui la regarde, que depuis quelques jours, que j'ai l'honneur de connoître Monsieur : je vous dirai cependant tout ce que j'en puis sçavoir, & ce qui est venu à ma connoissance, sans que je me misse beaucoup en peine de m'en informer. Vôtre Philosophie, comme vous sçavez, a eu d'abord les avantages & les désavantages de la nouveauté, & elle a expérimenté la fortune de toutes les Doctrines nouvelles. Plusieurs particuliers l'ont reçûë avec admiration, & soûtenuë avec ardeur. Elle a trouvé des patrons & des protecteurs recommandables par leur esprit, par leur capacité, & par leur politesse : mais presque tous les Corps

& toutes les Universitez l'ont rejettée, & se sont déclarez contre. Chacun agissoit en cela, comme en toute autre chose, suivant ses propres intérêts. Les uns embrassoient vôtre parti, parce qu'ils y trouvoient de quoi se faire distinguer : les autres le condamnoient, parce qu'ils en apréhendoient la diminution de leur crédit. Le motif ou le prétexte des uns & des autres étoit l'amour de la vérité, & de la saine Doctrine. Les choses sont presqu'encore dans le même état : néanmoins si nous en jugeons par les livres, soit de philosophie, soit de médecine, qui nous viennent d'Angleterre, de Hollande, & d'Allemagne, le Cartésianisme a fait de grands progrez dans tous ces quartiers là. On n'imprime quasi plus de Cours de Philosophie selon la méthode de l'école, & presque tous les Ouvrages de cette espece qui paroissent maintenant en France, sont des traitez de Physique, qui supposent les Principes de la nouvelle Philosophie. Les livres qui traitent de l'Universel, des Dégrez métaphysiques, de l'Etre de raison, font aujourd'hui peur aux Libraires : ils ne veulent plus s'en charger, & tâchent de se défaire de ce qu'ils en ont de reste, à quelque prix que ce soit, comme les Marchands font des étoffes, dont la mode est passée. Toutes ces questions autrefois si fameuses, & qui avoient depuis prés de deux cens ans fait gémir tant de presses, & occupé tant d'Imprimeurs, ne se traitent plus, que dans les écoles des Professeurs publics. Hors des Classes on ne parle plus de Thomistes, de Scotistes, de Nominaux, ou du moins on ne les distingue plus. On les met tous dans la même Cathégorie, & dans le même parti, qu'on apelle l'an-

cienne

cienne Philosophie, à laquelle on oppose la Philosophie de Descartes, ou la nouvelle Philosophie.

Vous avez même eu le bonheur d'éffacer en quelque façon, tout ce qui a paru de nouveaux Philosophes en même tems que vous, & depuis vous; & pour me servir d'une comparaison, qui toute prise qu'elle est d'un sujet fort odieux, n'a pourtant rien que de fort glorieux pour vous. Comme on donne en Espagne le nom de Luthériens à tous les Hérétiques du dernier siécle de quelque Secte, qu'ils soient; ainsi on apelle indifféremment du nom de Cartésiens tous ceux, qui depuis vous se sont mêlez de rafiner en matiére de Physique. J'ai vû plus d'un avanturier en pleine dispute mettre M. Gassendi au nombre de vos Disciples, quoi qu'assûrément vous fussiez son cadet de quelques années; & je sçai tel College, où un Professeur n'oseroit parler de matiére insensible, de régles du mouvement, de clarté des idées, qu'on ne l'accuse aussi-tôt de Cartésianisme.

Au reste, excepté dans quelques Cours de quelques bons Religieux, qui sans doute, ont bonne intention, mais qui ne vous aïant pas lû, veulent cependant se faire honneur de vous combattre; ce n'est plus guéres la mode de vous traiter d'Athée, ni de tirer à conséquence pour vôtre Réligion, la proposition, que vous faites au commencement de vôtre Métaphysique: *Qu'il faut douter de tout*. Quelques-uns néanmoins des plus éclairez disent encore assez sérieusement, que les conversions de Huguenots, qui se sont faites depuis peu en France, vous ôtent beaucoup de disciples. Car aprés, qu'on les a con-

vain-

vaincus de la présence réelle du Corps sacré de J. C. dans l'Eucharistie, ils croient être certains de la fausseté de quelques-uns de vos Principes, qu'ils ne peuvent accorder avec la réalité de ce Mystére.

Mais, quoi qu'il en soit, tous ceux qui jugent sainement & équitablement des choses, quelque contraires qu'ils soient à vos sentimens, vous rendent une justice, & vous donnent une loüange qui ne me paroît pas petite. C'est, qu'ils avoüent que vous avez ouvert les yeux aux Philosophes de nôtre tems sur les défauts, qui se rencontroient dans leur maniére de philosopher, en leur reprochant avec assez de raison le peu de soin, qu'ils avoient pour la plûpart, d'aprofondir les matiéres, qu'ils traitoient, soit en Metaphysique, soit en Physique : le peu d'aplication, qu'ils apportoient à se former pour eux, & à donner à leurs disciples des idées claires & distinctes des choses, dont ils disputoient : l'abus, qu'ils faisoient de la subtilité de l'esprit, ne s'apliquant qu'à multiplier les chicanes & les vetilles, qu'à inventer de nouvelles équivoques, qu'à embroüiller, plûtôt qu'à débroüiller certaines questions abstraites, qu'on a sagement introduites dans l'école, pour donner quelque exercice, & quelque occasion de dispute & d'émulation à l'esprit des enfans, mais dont il est ridicule de faire le fond & l'essentiel de la Philosophie, qui étoit devenuë par là une science creuse, composée de mots & de termes, qui ne signifient rien : le peu de réflexion, qu'on faisoit sur l'expérience qui est la mére de la Philosophie : l'aveugle dépendance, qu'on avoit pour les sentimens d'autrui souvent peu pénétrez, & mal compris.

Je

Je p[illegible]même vous répondre, que ces sortes d'avis, quoique reçus d'abord avec chagrin, ont eu leur effet. La Philosophie des Classes a changé de face dans les principaux Colléges de France. Des Professeurs les plus habiles s'y piquent d'y traiter les questions ordinaires, & les plus épineuses avec plus de solidité, de méthode, de justesse [illegible] netteté. Persuadez qu'ils sont, que ces questions traitées de la sorte, servent plus, qu'on ne pense à former un jeune esprit, s'il est capable d'être formé, à le rendre juste, & à l'accoûtumer insensiblement à faire ces précisions si nécessaires, pour ne se pas méprendre dans les matiéres plus importantes, dans la suite d'un raisonnement, qu'on étend dans un discours, dans l'examen d'une démonstration Mathématique, dans la discussion d'une expérience de Physique, & peut-être même d'une affaire, & d'un intérêt politique.

Depuis ce tems là, on y est plus reservé à traiter de démonstrations les preuves, qu'on apporte de ses sentimens. On n'y déclare pas si aisément la guerre à ceux qui parlent autrement que nous, & qui souvent disent la même chose. On y a appris à douter de certains axiomes, qui avoient été jusqu'àlors sacrez & inviolables; & en les éxaminant, on a trouvé quelquefois, qu'ils n'étoient pas dignes d'un si beau nom. Les qualitez occultes y sont devenuës suspectes, & n'y sont plus si fort en credit. L'horreur du vuide n'est plus reçûë que dans les écoles, où l'on ne veut pas faire la dépense d'acheter des tubes de verre, & certaines machines qui montrent évidemment le ridicule de cette fameuse solution, que l'on donnoit aux plus curieux, & aux plus ex-

extraordinaires Phénoménes de la nature. On y fait des expériences de toute sorte d'especes. Celle de la Pesanteur de l'Air, s'y fait en mille maniéres differentes, & il n'y a point maintenant de petit Physicien, qui ne sçache sur le bout du doigt l'Histoire de l'Expérience de M. Paschal.

M. Descartes m'interrompit en cet endroit, & me demanda, ce que c'étoit que cette expérience de M. P. . . . . . . Je lui répondis, que c'étoit celle qui se fit en 1648. sur le puy de Dome avec le Tube de Torricelli, où le vif argent se trouvoit à une bien moindre hauteur sur le sommet de la montagne, qu'au milieu, & au pied; d'où l'on avoit conclu évidemment la pesanteur de l'air. Cela s'appelle, reprit M. Descartes, l'Expérience de M. P. . . . . . . C'est donc, parce qu'il l'a executée, ou plûtôt parce qu'il l'a fait executer par M. Perrier: car assûrément, ce n'est pas, parce qu'il l'inventa, ni parce qu'il en prévit le succez. Et si cette expérience devoit porter le nom de son Auteur, on eût pû à plus juste titre l'appeller l'Expérience de Descartes. Car ce fut moi qui le priai deux ans auparavant, de la vouloir faire, & qui l'assurai du succez, comme étant entiérement conforme à mes Principes, sans quoi il n'eût eu garde d'y penser, étant d'une opinion contraire. Cet homme est heureux, continua M. Descartes, en matiére de réputation. On fit autrefois accroire à bien des gens, qu'il avoit composé & tiré du seul fond de son esprit un livre des Coniques à l'âge de seize ans: ce livre me fut envoïé; & avant que d'en avoir lû la moitié, je jugeai, qu'il avoit fort appris de M. des Argues; ce

Let. 77. de Descartes. Tom. 3.

Tom. 2. Let. 38.

[illegible] fut confirmé incontinent aprés par la [illegible] qu'il m'en fit lui-même. Ce que [illegible], repris-je, me surprend en peu : [illegible] préface d'un traité de l'Equilibre des [illegible] imprimé aprés la mort de M. P..... [illegible] témoignage sur cet article, & il [illegible] à-fait conforme à celui, que vous [illegible] rendez [illegible] tenant : car on n'y parle point [illegible] secours, qu'il avoit tiré de M. des Argues. On y dit seulement, que la chose vous parut si [illegible] croiable, & si prodigieuse, que vous ne voulûtes pas la croire. Que vous vous persuadâtes, que M. P...... le pére étoit en effet l'Auteur de l'ouvrage, & qu'il en avoit voulu faire honneur à son fils. Je ne sçai pas, me répondit-il, ce que l'on m'a fait penser ou dire dans cette préface : mais je sçai bien, que je ne vous dis rien maintenant, que je n'aie écrit en propres termes au P. Mersenne, dés que j'eûs vû l'ouvrage. *Tom. 2. Let. 38.*

Aprés tout, dis-je, Monsieur, je ne serois pas trop surpris, que M. P...... eût fait sans aide un livre des Coniques à l'âge de seize ans, & qu'il eût par hazard les mêmes pensées que M. des Argues ; lui, qui dés l'âge de douze ans, sans avoir vû nuls ouvrages de Géométrie, se fit des définitions particuliéres des figures, & ensuite des axiomes, & poussa ses connoissances si avant, que lorsqu'on le surprit dans ses opérations, il en étoit déja venu jusqu'à la trente-deuxiéme proposition du prémier livre d'Euclide, qu'il n'avoit jamais lû.

Vous croiez cela, me dit M. Descartes ? Et pourquoi ne le croirois-je pas, lui repartis-je ? Cela est dit, & circonstancié dans la préface, dont

dont je vous parle, d'une maniére à
aucun doute. M. P...... le pére,
que son fils s'occupât d'abord à la c
des Langues, qu'il lui aprenoit lui-m
le soin de lui cacher jusqu'au nom d
dont on traite dans les Mathématiq
stenoit même d'en parler à ses a
sence : néanmoins selon l'Aut la Préfac
„ La passion, que cet enfant a oit po r ces so
„ tes de sciences, jointe à son esprit, lui servi
„ de maître : ne pouvant dérober, à cause d
„ occupations, qu'on lui prescrivoit, que ses
„ heures de récréation, (Circonstance encore
„ assez remarquable,) il emploioit ce qu'il pou-
„ voit à ses spéculations : il fut contraint, dit-
„ il, de se faire lui-même des définitions : il
„ appelloit un cercle un rond, une ligne une
„ barre, & ainsi du reste. Aprés ces définitions,
„ il se fit des axiomes ; & comme l'on va de
„ l'un à l'autre dans cette science, il poussa ses
„ recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la
„ trente-deuxiéme proposition d'Euclide. Com-
„ me il en étoit là-dessus, M. son pére entra
„ par hazard dans le lieu où il étoit, & le trou-
„ va si fort appliqué, qu'il fut long-tems sans
„ s'apercevoir de sa venuë : mais sa surprise fut
„ bien plus grande, lorsque lui aiant demandé
„ ce qu'il faisoit, il lui dit qu'il cherchoit telle
„ chose, qui étoit justement la trente-deuxié-
„ me proposition du prémier livre d'Euclide. Il
„ lui demanda ensuite ce qui l'avoit fait penser à
„ cela, & il répondit, que c'étoit, qu'il avoit
„ trouvé telle autre chose, ainsi en retrogradant,
„ & s'expliquant toûjours par ces noms de barre
„ & de rond, il en vint jusqu'aux définitions,

„ &

„ ... axiomes, qu'il s'étoit formez. M. P.....
„ fut tellement épouvanté de la grandeur, & de
„ la force du genie de son fils, qu'il le quitta
„ sans lui pouvoir dire un mot, & il alla sur
„ l'heure chez M. le Pailleur son ami tres-ha-
„ bile dans les Mathématiques: lorsqu'il y fut
„ arrivé, il y demeura immobile, comme un
„ homme transporté. M. le Pailleur voiant ce-
„ la, & s'appercevant même, qu'il versoit des
„ larmes, en fut tout effraïé, & le pria de ne
„ lui pas celer plus long-tems la cause de son dé-
„ plaisir. Je ne pleure pas, lui dit M. P......
„ d'affliction, mais de joïe. Vous sçavez les
„ soins, que j'ai pris pour ôter à mon fils la con-
„ noissance de la Géométrie, de peur de le dé-
„ tourner de ses autres études. Cependant voiez
„ ce qu'il a fait. Sur cela il lui conta tout ce que
„ je viens de dire, & M. P...... par le con-
„ seil de son ami, cessa enfin de faire violence à
„ l'esprit de son fils, qui n'avoit encore que dou-
„ ze ans, & lui donna un Euclide.

De bonne foi, dis-je à M. Descartes, pensez-vous, qu'un homme puisse avoir le courage de composer un mensonge d'une maniére aussi suivie, que le seroit celui-ci? Peut-on rien voir de plus vraisemblable, que ces cercles, qu'on appelle des ronds, ces lignes, qu'on appelle des barres? Cela n'est-il pas suffisant, pour faire croire les axiomes, & la trente-deuxiéme proposition d'Euclide? Quoi de plus naturel, que la surprise de M. P...... le pére, excepté peut-être, qu'elle fut un peu trop longue, qui prit aussi-tôt son manteau, fit mettre les chevaux au carosse, & se trouva encore, arrivant chez M. le Pailleur dans une immobilité capable de l'ef-

l'effraïer. Aprés tout, cela est trop beau & trop rare, ce seroit dommage, qu'il ne fût pas vrai.

Et moi, je dis, reprit M. Descartes, que ce seroit grand dommage, que tout cela fût vrai, & qu'on le crût : car, si une fois on croioit, qu'un enfant de douze ans, qui n'a jamais lû de livre de Géométrie, devant qui l'on prend à tâche de n'en parler jamais, dont l'esprit est occupé pendant toute la journée de connoissances toutes différentes, qui n'a de libre que quelques heures de récréation, qu'on ne lui faisoit apparemment passer en solitaire, ait pû se [illegible] une méthode de Géométrie, inventer des [illegible]mes, & arriver de suite à la trente-deuxiéme proposition d'Euclide ; si, dis-je, l'on croit une fois de semblables choses, le Public deviendroit la dupe des imaginations les plus outrées des Panégyristes. Cette maniére de loüer, fait même tort à ceux, qu'on loüe ; & une loüange aussi peu vraisemblable, que celle-là, rend suspectes les véritables, parmi lesquelles elle se trouve mêlée. M. P...... étoit un homme d'un esprit tres distingué : mais ce n'étoit ni un Ange, ni un Démon. Je dis là dessus à M. Descartes, que je m'étois trouvé, il n'y avoit pas long-tems dans une compagnie, où l'on parloit sur ce chapitre à peu prés de la maniére, dont il venoit de faire, & qu'il se rencontra là un homme ami d'une Societé, qui n'a pas grande obligation à M. P...... qui voiant, que tout le monde se moquoit de cette fable, dit froidement, que l'Auteur de la Préface & ses amis faisoient tout au plus en cela justice à M. P.... & qu'ils n'en disoient pas encore assez, & com-

me

...n le pressa de s'expliquer sur une chose, ...u'on voioit bien, qu'il ne disoit pas fort sérieu... ...ment, il ajoûta, qu'il lui sembloit, que c'é... ...oit encore très peu de chose que cette hyperbo... ...le, quelqu'outrée qu'elle parût, pour recon... ...noître les obligations, qu'ils lui avoient pour les Lettres au Provincial, dans lesquelles il en avoit fait bien d'autres en leur faveur, qui valoient bien celles-là, & dans un genre plus important. Tout le monde en demeura d'accord; & on ...a, qu'on ne pouvoit pas paier en meilleure ...oie les services, que M. P. avoit rendus ... Messieurs. Il faut cependant vous dire ... M. P. n'a écrit que sur les mémoires, ...on lui a donnez, & qu'il croioit vrais, tout ...x, qu'ils étoient, ne connoissant pas l'esprit ...u parti où il s'étoit engagé. Et il y a eu assuré...ment de son côté plus de surprise, que de mauvaise foi. Nous n'en dimes pas davantage sur cet article, & M. Descartes me remit sur le chapitre du Cartésianisme.

Il me demanda donc, sur quel pied il étoit dans les Universitez, & dans les plus fameux Colleges de France, & comment on y regardoit sa doctrine; je lui dis sans façon, ce que je sçavois là dessus. Que je ne connoissois nul College, où l'on fist profession ouverte de sa doctrine: qu'il étoit défendu dans plusieurs de l'enseigner: que dans l'Université de Paris on prenoit extrémement garde, que les Professeurs ne se donnasent trop de liberté de ce côté là: que le Cartésianisme y avoit fait le sujet de plusieurs assemblées: que quelqu'un m'avoit dit, qu'on y avoit parlé autrefois de la faire défendre par un Arrêt du Parlement: qu'on avoit pro-

 posé

poſé cela à feu M. le Prémier Préſident de La-moignon ; mais, que cette propoſition n'avoi[illegible] point eu de ſuite : que l'Univerſité de Caën qui aprés celle de Paris eſt la plus floriſſante au moins pour la Philoſophie, s'étoit enfin décla-rée en mil ſix cent ſeptante ſept contre cette doctrine, qu'elle proſcrit comme contraire à la plus ſaine Theologie ; ôtant toute eſpérance à quiconque entreprendroit de la ſoutenir, d'ê-tre jamais admis à aucun degré dans le corps d[illegible] l'Univerſité ; & défendant à ceux qui en éto[illegible] déja, de l'enſeigner de vive voix, ou par [illegible] ſous peine de perdre leurs priviléges & le[illegible] grez : qu'elle avoit en cela ſuivi l'éxe[illegible] l'Univerſité d'Angers, qui deux ans aupara[illegible] avoit fait de ſemblables décrets, leſquels avoi[illegible] été confirmez par une Ordonnance du Roi, po[illegible]tée à Verſailles l'an 1675. & que la plûpart de[illegible] autres Univerſitez avoient fait à l'envi les mê-mes démarches.

Ces nouvelles chagrinérent M. Deſcartes. Quoi, me dit-il avec indignation, perſonne dans ces occaſions n'a pris ma défenſe en main, nul Corps, nulle Communauté ne s'eſt décla-rée pour ma doctrine ? On voit des Ordres en-tiers prendre la qualité de Scotiſtes & de Tho-miſtes, & porter les intérêts, les uns de l'Uni-verſel *à parte rei*, & les autres de l'Univerſel *à parte mentis*, quelquefois au de-là des bornes d'une loüable émulation ; & on abandonne au caprice des Univerſitez, une Philoſophie auſſi ſolide & auſſi curieuſe, que la mienne. J'avois pardonné cette conduite injuſte à des Hollan-dois, qui n'étoient pas obligez d'avoir des ména-gemens pour un étranger, tel que j'étois à leur

égard :

égard : mais je n'aurois jamais crû, qu'on eût dû me traiter de la sorte en France, dans ma propre patrie, à qui j'ai fait assûrément beaucoup d'honneur. Pourquoi a-t'on transporté mes os de Suede à Paris, si en même tems, qu'on les y ensevelit avec pompe, & avec des éloges funébres, on flétrit cruellement ma mémoire par tout le Roïaume. J'ai quitté un peu trop tôt le Monde : mais aprés tout, quand je l'ai quitté, j'y avois une trés grande estime. J'avois pris [illegible] mesures immanquables pour la conservation [illegible]on parti ; & mes affaires n'auroient pas pris [illegible]échant tour, si mes disciples avoient mar[illegible] mes brisées, & suivi éxactement mes [illegible]s, & mes desseins.

Car il faut vous l'avoüer, continua-t'il, je [illegible]ai pas été éxempt du foible de tous les chefs de Secte : je ressentois les progrez de la mienne, quoique j'affectasse de paroître assez indifférent sur cela, comme sur toute autre chose ; & l'espérance que j'avois, de la voir un jour tenir le prémier rang entre toutes les autres, me servoit d'aiguillon, pour m'animer à travailler : je m'étois fait un systéme de conduite pour l'exécution de ce dessein. Je tournai d'abord mes pensées du côté des Jésuites, & je les sondai, pour voir, si je ne pourrois pas les engager dans mes intérêts, ou du moins me faire un parti parmi eux ; c'eût été pour moi un coup de partie, & mes affaires aprés cela alloient toutes seules : Ils ont les Colléges des principales Villes de France : il y a parmi eux quantité de gens d'esprit, & capables de soûtenir mes sentimens, s'ils y étoient une fois entrez. Je leur envoiai mes ouvrages, les priant de les examiner, & les assû-

Diverses lettres de Descartes. Tom. 3.

tant, que je les soûmettois à leur censure. Le conjonctures m'étoient assez favorables. Le Provincial se trouva vers ce tems là être mo compatriote, mon ami & mon parent : mon Régent de Philosophie qui vivoit encore, & q j'avois remarqué être un peu plus Physicien qu l'ordinaire des Philosophes de ce tems-là, me vouloit assez de bien. Enfin je ne désesperois pas de réüssir : mais je fus bien surpris, lorsque le P. Mersenne m'écrivit de Paris que le P. Bou din Mathématicien du Collége des Jésuit voit fait des Theses publiques où il attaqu doctrine. Ce furent les prémiéres qui p en France contre moi. Un coup de me fit connoître quels étoient les sentimen la Societé, & le peu de fond que je pouvois f re sur l'amitié de quelques particuliers. Peu tems aprés le même Mathématicien écrivit contre mes Méditations d'un stile peu sérieux, & les tournant en ridicule, ce qui lui attira de ma part une réponse un peu vigoureuse. Je m'en plaignis au P. Dinet par une lettre, que j'ai imprimée avec mes méditations. En un mot nous rompîmes entiérement les Jesuites & moi. Je priai le P. Mersenne de veiller sur la conduite, que ces Péres tiendroient à mon égard, & de m'informer de tout. Je pris même la résolution de les attaquer, & de réfuter quelqu'un de leurs Cours imprimez, qui auroit le plus de réputation : mais je quittai ensuite ce dessein pour quelques raisons.

Cependant j'avois une autre corde à mon arc. Il s'étoit formé vers ce tems là en France un parti tout-à-fait opposé aux Jésuites, composé de ceux qui se disoient Disciples de saint Augustin,

in, & qui étoient Sectateurs zélez de la doctri-
e de M. Jansenius Evêque d'Ypres. M.. A..
ut jeune Docteur, qu'il étoit encore, s'y fai-
it déja valoir d'une maniére extraordinaire:
ns le commerce, que j'eûs avec lui à l'occa-
ion de quelques objections, qu'il fit contre mes méditations, ausquelles je répondis avec beau-coup de témoignage d'estime pour son esprit & sa capacité, je le connus tel qu'il étoit; c'est-à-
un homme aimant la distinction & la nou-
é, & dont on pouvoit être sûr, quand on
une fois engagé dans un parti, qui avoit
x attraits. Je m'assûrai donc de lui; &
ue le mécontentement, que je lui té-
des Jésuites, ne contribua pas peu à me
Il fit si bien, que dés lors, on vit peu
stes Philosophes, qui ne fussent Car-
e furent même ces Messieurs, qui mi-
ilosophie à la mode parmi les Dames;
crivit de Paris en ce téms là, qu'il n'y
n de plus commun dans les ruelles, que
llele de M. d'Ypres & de Molina, d'A-
e & de Descartes.

Je songeai ensuite à m'attacher quelque Communauté: car je me souvenois de ce que disoit feu M. Jansénius: *Que tels gens sont étranges, quand ils épousent quelque affaire; & il jugeoit que ce ne seroit pas peu, que son Augustinus fût secondé par quelque Compagnie semblable, parce qu'ajoûtoit-il, quand ils sont une fois embarquez, ils passent toutes les bornes, pro & contra.* Je jettai d'abord les yeux sur les PP. Minimes à cause du P. Mersenne qui étoit mon intime ami, & qui avoit grand crédit dans l'Ordre: mais je fis réflexion, que, quoique ces Péres

Lett. de Jans. à S. Cyr.

eussent d'habiles gens parmi eux, cependant ils étoient peu au dehors, & n'enseignoient poin en Public. D'ailleurs le P. Mersenne m'assûra, que si l'affaire étoit proposée en Chapitre, le parti d'Aristote prévoudroit immanquablement, à cause des anciens, qui avoient depuis long-tems leur fourniture de Philosophie, & qui ne voudroient pas faire les frais d'une nouvelle provision.

Vous fites prudemment de ne vous y jouer, interrompit nôtre vieillard : car de ce tems là un Pére de leur Ordre, nomme Magnan homme d'esprit & sçavant, s'ét peu écarté du chemin ; & aiant pris une le route, quoique differente de la vôtre à ce qu'on m'a dit, frondé dans un Ch néral ; & défenses ont été faites de s' ses Principes. Et puis le Capital parm res, aussi bien, que parmi les autres R c'est la Métaphysique & la Théologie. apelle proprement Physique, n'y a p cours. La ligue offensive & défensive fait plusieurs Ordres pour la prédétermination sique contre la science moienne, est la grande affaire, qui les occupe depuis prés de cent ans.

Elle les occupera encore long-tems, reprit M. Descartes, par la raison même, qui me faisoit prendre les mesures, dont je vous parle, c'est que la Prédétermination & la Science moienne sont devenus des sentimens d'Ordre & de Communauté. Qualité, que je voulois donner à ma Philosophie, afin de la rendre éternelle : mais enfin, quoi qu'il en soit, quand je quittai le Monde, je laissai les choses dans un état pour ce point là, qui me faisoit tout espérer ;

j'avois un gros parti dans la Congrégation des Péres de l'Oratoire. C'est un Corps considérable en France, où l'on étudie, & où plusieurs personnes se sont renduës recommandables par leur sçavoir, & par leurs livres : l'émulation qui est entre-eux & les Jésuites, sans blesser l'estime & le respect, qu'ils ont les uns pour les autres, servit entierement à me faire
uter dans leur Congrégation. 'Ces Péres
nt-ils abandonné ?

ous me faites ressouvenir, dis-je aussi-tôt
Descartes, de certaines particularitez en
matiére, que vous ne devez pas ignorer :
ai, si vous avez sujet d'être content ou
ent de ces R.R. P P. vous en jugerez
ne. Il y a dix ou onze ans, qu'il ar-
lques broüilleries dans l'Université
à l'occasion de certaines Théses soû-
ez les P P. de l'Oratoire, où il y avoit
de Philosophie nouvelle, partie se-
Principes, partie selon les idées parti-
s des Professeurs. L'Université prit l'al-
ne à la vûë de ces nouveautez, & ne vou-
lut point laisser passer les Théses. Elle en écrivit en Cour, & au P. Général. La Cour se trouva favorable à l'Université ; ce qui obligea le P. Général à ordonner dans la Congrégation, qu'on eût à s'en tenir aux anciennes opinions, & à ne plus enseigner en aucune maniére la nouvelle Philosophie. Mais, voici un point qui vous doit consoler. Il parut aussi-tôt aprés une lettre imprimée, écrite en beau Latin au R. P. Senault Général de l'Oratoire, portant pour titre, *Epistola eorum, quotquot in Oratoriana Congregatione Cartesianam doctrinam amant.* Où aprés lui

Recuëil de ce qui s'est passé en l'Université d'Angers en 1677.

avoir exposé les motifs, qu'on avoit de le prier de ne point gêner les esprits sur ce chapitre, on ajoûte ces paroles, *ut noris quàm latè Cartesiana hæc labes, (si labes est)..... grassetur. Plusquam ducenti numero sumus, quos pestis ista infecit.*

Vous voïiez par là, combien vous étiez puissant dans cette Congrégation. Cela n'empêcha pas cependant, qu'en 1678. l'assemblée gé rale de l'Oratoire ne fist un décret, par leq elle déclare, qu'elle n'embrasse aucun pa mais qu'elle a toûjours été, & veut dem en liberté de pouvoir tenir toute bonne & doctrine; & qu'elle ne défend d'enseigne celles qui sont condamnées par l'Eglise, pourroient être suspectes des sentimen Jénius & de Baïus pour la Théologie, & nions de Descartes pour la Philosophie.

Ah! les lâches, dit M. Descartes, digné. Tout beau, Monsieur, repris-j me tems. Si vous étiez à la tête d'un dont vous fussiez chargé de conserver le rêts éssentiels, vous auriez des sentimens différens de ceux que vous avez en qualité de chef de Secte. La prudence, ni la conscience n'obligérent jamais personne à se faire le martyr d'un Philosophe. Il n'en est pas des matiéres de Philosophie, comme de celles de Religion. On peut ne pas désaprouver les opinions d'un Philosophe considerées en elles-mêmes, & se trouver en même tems dans une telle conjoncture, que la prudence oblige d'en arrêter le cours.

Mais deux choses, que je vous ai déja fait entendre, doivent encore en celà vous faire conter pour rien ces petites disgrâces de vôtre Philosophie.

phie. La prémiére, c'est, qu'une partie de ce qu'elle a de meilleur, commence à être autorisé dans les écoles des plus zélez Péripatéticiens, qui ne s'opposent plus à la vérité, que vous leur avez fait connoître, mais qui veulent seulement ménager les intérêts d'Aristote, afin qu'il ne soit pas dit, qu'aucun Philosophe ait jamais vû plus clair que lui. Vous sçavez ce qui arri- le siécle passé en France. Les personnes les s sages de ce Roiaume ne pouvoient se dé- dre d'aprouver la plusspart des beaux régle- s qui avoient été faits au Concile de Trente. endant des raisons empêchoient, qu'on ne ce Concile en ce qui concernoit la disci- Que fit on ? Les Etats de Blois firent des ances toutes semblables à une grande ces Décrets du Concile. Et ainsi, sans le Concile, on suivoit en effet le Con- os Péripatéticiens ont en quelque façon conduite de ces Sages politiques. C'est ne parmi eux d'être Cartésien : mais n honneur de se bien servir de ce qu'on ve de bon dans M. Descartes. Et pour omparer la fortune de vôtre doctrine, avec la fortune d'une autre, qui a fait de nos jours grand bruit dans le monde : avant que les propositions de Jansénius eussent été condamnées à Rome, ses Sectateurs en faisoient grand honneur à leur maître. C'étoit sa doctrine toute pure, qu'il avoit puisée dans le grand saint Augustin : mais elles n'eurent pas plûtôt été censurées comme hérétiques, qu'elles disparurent tout d'un coup dans le livre de Jansénius. On ne pouvoit plus croire en conscience, qu'elles y fussent, & malgré les Bulles des Papes, & les

Ordonnances des Evêques, c'étoit un péché mortel de signer la condamnation des propositions & le Formulaire de foi, sans la distinction du fait & du droit. Tout le contraire est arrivé dans l'affaire, dont je vous parle.

D'abord que les Cartésiens firent mention d'une matiére subtile, qu'ils se moquérent de l'Horreur du vuide, qu'ils parlérent de la vertu Elastique de l'air, & de la pésanteur de ses co-lonnes, de la maniére, dont se faisoit l'impr[illegible]sion des objets sur les sens: on leur opposa au[illegible]tôt Aristote, comme enseignant u[illegible] toute contraire à celle-là.

Depuis ce tems là, aprés avoir exami[illegible] raisons sur lesquelles vos propositions en [illegible]tiéres étoient appuiées, on n'a pas v[illegible]re, que vous eussiez raison: mais plus[illegible] pris le parti de dire, qu'Aristote avoit [illegible] une bonne partie de tout cela avant v[illegible] a depuis trouvé dans ses livres une [illegible] éthérée, que les Sensations se faisoient [illegible]branlement des organes, la démonstratio[illegible] Pésanteur de l'Air, & les plus belles vérit[illegible] l'Equilibre des Liqueurs. Ainsi, au lieu, qu[illegible] les Jansénistes abandonnoient, ou faisoient semblant d'abandonner le droit, & se retranchoient sur le fait, les Péripatéticiens commencent à se mettre en possession du droit par le fait même: c'est-à-dire, que les Péripatéticiens trouvent maintenant dans Aristote, ce qui, selon eux, n'y étoit point il y a trente ans: au contraire des Jansénistes, qui ne voient plus dans Jansénius les propositions, qu'ils nous y montroient autrefois eux-mêmes, avant qu'elles fussent condamnées. De sorte que, pour peu que

vous

vous vous vouliez relâcher, comme je vous prie de le faire, pour m'acquiter de la parole, que j'en ai donnée à Voëtius vôtre ancien ami de Hollande; on verra M. Descartes devenir Péripatéticien, & Aristote Cartésien.

Enfin l'autre chose, qui doit vous réjoüir; & qui nonobstant tous les efforts de vos ennemis, vous peut faire espérer l'immortalité du Cartéisme, c'est, qu'on a toûjours assez de liber-[illegible] pour écrire pour ou contre; & qu'aujourd'hui [illegible] solide, & le plus habile défenseur de la [illegible]velle Philosophie, est un fameux pére de [illegible]atoire, dont les livres ont une grande vo-[illegible] l me demanda aussi-tôt son nom, & quel [illegible] c'étoit. Il s'apelle, lui dis-je, le Pére [illegible]ranche. C'est un homme d'une péné-[illegible]xtraordinaire, d'une méditation pro-[illegible] qui a un talent rare pour bien arranger [illegible]ions, qui les dévelope d'une maniére [illegible]ment nette & vive, qui sçait toûjours [illegible] un tour problable aux choses les plus ex-[illegible]inaires & les plus abstraites, qui posséde [illegible] perfection l'art de préparer l'esprit de son Lecteur, pour le faire entrer dans ses pensées. En un mot c'est le plus séduisant Cartésien, que je connoisse. Son principal ouvrage porte pour titre, la Recherche de la vérité; & c'est là particulierement, qu'on le reconnoît tel, que je viens de vous le dépeindre. Je ne sçaurois cependant vous dissimuler un petit incident qui peut diminuer la joie, que vous doit donner cette nouvelle; c'est que cet illustre partisan de la nouvelle Philosophie, s'est broüillé depuis quelque tems avec M. A. dont il avoit toûjours été ami; ce qui fait une espece de guerre civile. On a-

taque, & on se défend avec vigeur de part &
d'autre : chacun combat à sa maniére. Les vo-
lumes de cinq & six cens pages sortent en moins
de rien des mains de M. A.. L'autre est moins
fécond & plus précis : il imite ces Capitaines
qui n'emploient que des troupes d'élite, sans
se mettre en peine du nombre, & qui marchent
toûjours serrez & en bon ordre, qui laissent
caracoller l'ennemi, tant qu'il lui plaît, mais
qui ne manquent pas de l'enfoncer, quand l'o-
casion s'en présente. On parle diversement
motifs de cette guerre. M. A. e
Les Politiques les plus rafinez, qui, com
vous sçavez ne manquent jamais de faire
leur talent dans ces occasions, disent que
coup d'adresse de ce vieux Docteur, qu
bien d'autres. Il a paru depuis quelqu
deux livres contre lui. L'un est intitul
de M. A.. dont l'Auteur est un Mini
testant François retiré en Hollande. Ce
méchant à la vérité, & plein de venin &
lignité : mais il jette M. A... dans des e
ras fâcheux. Il se sert de ses propres armes,
seulement contre lui, mais même contre la Re-
ligion Catholique ; & conclut directement des
principes, & de la pratique de M. A.. que plu-
sieurs des argumens, qu'il croit les plus forts &
le plus à l'avantage de la Religion Catholique,
sont nuls, n'ont rien que de spécieux, & ne sont
bons qu'à éblouïr les yeux des simples, & des
gens, qui ne sont pas instruits à fond des
choses.

L'autre livre, qui a été imprimé avant celui-
ci, mais qui n'a paru publiquement que quel-
que tems aprés, a été écrit par un Jésuite con-
tre

…re une Traduction Françoiſe du nouveau Teſtament, qu'on apelle communément le Nouveau Teſtament de Mons, faite par Meſſieurs de.... & dont M. A.. s'eſt fait le patron & le défenſeur. Le livre de ce Jéſuite eſt ſolidement, ſçavamment, & poliment écrit. On y releve fort à propos M. A.. ſur bien des articles, & on ajoûte même de tems en tems dans ces endroits, …'on le défie de répondre ſur tel & tel point. …s deux livres, néanmoins ſont demeurez ſans …onſe, & on n'oſeroit dire qu'on n'y répond … qu'on les mépriſe, & qu'ils n'en va…as la peine. Il eſt de l'intérêt de la Religion …, qu'on réponde au prémier, (comme …re perſonne, que M. A.. a déja fait,) & …neur & de la réputation de M. A.. de le…rupules, que l'évidence des faits, & la …s raiſons qui ſe trouvent dans le ſecond, … naître dans les eſprits. Voici donc, … raiſonnent les politiques de la Républi…s Lettres.

… ſçait par une longue expérience, que …A.. n'a jamais été fort endurant en matiére …e livres écrits contre lui. D'où vient donc cette patience extraordinaire, qu'il affecte à l'égard de ces deux là ? D'où vient, qu'au lieu de ſe défendre contre des ennemis qui ſe préſentent d'eux-mêmes, pour l'attaquer, & qui lui portent de ſi rudes coups, il ſe fait de nouveaux adverſaires, & va de gaieté de cœur ſe broüiller & ſe battre avec ſes amis & ſes alliez, tandis que ſon païs demeure abandonné au pillage, & à la diſcrétion de ſes ennemis ? Voilà, diſent-ils, le fin de l'affaire. Ces deux livres embarraſſent M. A.. Le premier lui fait des argumens *ad hominem*

sur divers articles, où il ne peut trouver de r
ponse. Le second est écrit avec tant de circon
spection, & d'exactitude, qu'il ne donne pas
la moindre prise, & ferme tous les passages,
par où son adversaire pourroit lui échaper. Il ne
seroit pas de la prudence de s'engager dans une si
méchante partie. Il faut pourtant sauver les apparences; & d'ailleurs, tandis que M. A. vivra,
il est résolu de faire du bruit dans le monde,
d'écrire, & de disputer à quelque prix que
soit. Pour cela, il se procure adroitement
diversion. Il fait une querelle d'Allema
Pére de Malbranche, en le menaçant d'att
un traité, qu'il a fait de la Nature & de l
ce, & qu'il avoit osé imprimer contre s
Il fait un grand ouvrage contre deux
Chapitres de la Recherche de la véri
répond à ce livre; ensuite M. A. répli
P. de Malbranche recharge. M. A. rev
core sur lui. Alors on demande pourq
A. ne répond ni à M. Jurieu, ni au J
Hé, comment voulez-vous, dit-on, qu'i
réponde; N'a-t'il pas assez d'affaires du c
du Pére de Malbranche, dont il accable les petits volumes par de gros livres, & qu'il veut
empêcher d'introduire dans l'Eglise la plus éffroiable impieté du Monde, sçavoir la doctrine d'un Dieu corporel, sans quoi on ne
peut comprendre ce qu'il veut dire par son étenduë intelligible, qu'il dit être dans Dieu. Cependant l'affaire presse de l'autre côté. Mais,
que voulez-vous, qu'on fasse, ajoûte-t-on? On
ne peut pas être par tout. Tandis que le Roi de
Pologne alloit avec toutes les forces de son
Roiaume secourir Vienne, n'étoit-on pas obligé
de

de souffrir, que la garnison de Kaminiec courut la Podolie, & que les Tartares fissent des Esclaves dans l'Ucraine ?

Si cette conjecture n'est pas vraie, me dit alors M. Descartes, elle est du moins assez vraisemblable, & ces gens là ne politiquent pas trop mal. Mais encore, ajoûta-t'il, quel est le sujet de la dispute entre ces deux fameux Auteurs ? [illegible]r assurément, je m'intéresse à ce qui les re[illegible]de. Il s'agit, lui répondis-je, de la nature [illegible] idées, & de la maniére, dont nous connois[illegible] qui sont hors de nous. M. A. pré[illegible] que nos idées ne sont que des modalitez [illegible]tre ame ; & le P. de Malbranche pré[illegible]que cette opinion est insoûtenable, & [illegible]t, que nous ne connoissons les objets [illegible] Dieu, qui étant par tout, est intime[illegible] à nôtre esprit, & qui, en suivant les [illegible]érales de l'union du corps & de l'ame, [illegible]mmunique l'idée, qu'il a dans lui-mê[illegible]e l'objet, dont il nous fait en même [illegible]sentir l'impression. L'un & l'autre tâ[illegible] dans quelques occasions de vous mettre de son côté, ou plûtôt de montrer, qu'il n'avance rien de contraire à vos pensées sur les idées : mais je croi, que vous n'avez pas tellement aprofondi cette matiére, qu'aucun d'eux puisse en cela se prévaloir de vôtre autorité.

Ce que vous me dites est vrai, repartit M. Descartes. Mais enfin lequel des deux dans ce combat l'emporte sur son adversaire ? Je lui répondis, que je n'étois pas assez téméraire pour décider du différend, & des avantages de ces deux Héros : que je pouvois seulement lui dire, qu'ils y alloient tout de bon : que, quoique M. A....

se

se fût proposé d'attaquer le traité de la Nature & de la Grace du P. de Malbranche, il avoit jugé à propos de commencer par réfuter ce qu'il avoit écrit touchant les idées dans son ouvrage de la Recherche de la vérité, regardant cet endroit, pour me servir de sa pensée, & de ses termes, comme les dehors de la place, qu'il avoit dessein de ruiner. Que la matiére étant fort abstraite, fort métaphysique, & au dess de l'intelligence du commun des hommes; le systême du P. de Malbranche dans ce p demandant une grande attention pour comprendre. M. A.... sembloit avoi adroitement cette méthode d'attaquer combattre son adversaire avec avantag que le P. de Malbranche sans lui aband dehors, où il se défendoit bien, l'av au corps de la place; c'est-à-dire l'avo dans les matiéres de la Grace, qui est u fort desavantageux, & un endroit tres pour M. A.... & où il le serroit de fo Que je n'osois pourtant répondre du succe le P. de Malbranche même de ce côté là, à c se de la grande expérience de M. A.... dans cette sorte de guerre, où il mérite assurément l'éloge, que l'Amiral de Châtillon se donnoit à lui-même; sçavoir, qu'il avoit de quoi se distinguer entre les plus grands Capitaines qui eussent jamais été, en ce qu'aiant presque toujours été batu par ses ennemis, aiant perdu toutes les batailles, qu'il avoit été obligé de donner, il se trouvoit sur ses pieds aprés tous ces malheurs en état de relever son parti, & de faire une contenance capable de donner de l'inquiétude à ceux qui l'avoient terrassé. Je pourrois même ajoûter, sans fai-

tort au P. de Malbranche, qu'il se sent déja
ès pertes, qu'il a faites depuis cette rupture :
ir, avant ce malheur; & lorsqu'il étoit enco-
e ami de M. A...... c'étoit, disoit-on par
esprit sublime, & infiniment péné-
intenant, c'est un homme qui ne
roüilleries & des contradictions,
t comprendre ni suivre sans peril
l est vrai, que l'amitié de M. A....
urd'hui, comme elle a été de tout
nd fond de mérite pour ceux qui la
nt; & que les particuliers, non plus que
etez, qui n'ont pas cet avantage, ne s'en
ont jamais mieux pour la réputation.

me je m'entretenois de la sorte avec
artes, je sentis tout d'un coup, je ne
changement qui se faisoit en moi, qui
lque chose d'aprochant de ce qu'on ex-
te dans certains éblouïssemens subits, où tout paroît tourner, & changer de couleur. Je n'aurois jamais crû, qu'une ame séparée de son corps eût été capable d'un tel accident. M. Descartes qui s'en aperçut, & qui sçavoit bien ce que c'étoit, me laissa un moment, & alla joindre les Ambassadeurs de l'Aristote. Je ne sçûs ce qui s'étoit passé entre eux, que de mon vieillard, qui me le raconta, lorsque nous nous en retournions au Monde. Il me dit, que M. Descartes ne voulut point entrer en matiére avec eux : qu'il les assûra seulement, qu'il n'avoit nul dessein d'inquiéter Aristote dans son Empire : mais qu'il estimoit, qu'il étoit difficile, qu'ils pussent s'accommoder ensemble; & qu'ainsi il étoit à propos, que chacun demeurât libre dans son sentiment comme auparavant,

sans

sans se mettre en peine d'y faire entrer les au-
tres : que cependant, afin que leur voiage n
fût pas tout-à-fait inutile, il leur promettoit d
faire en sorte, que les Cartésiens parlassent d'A-
ristote avec plus de respect & d'estime
tion, qu'Aristote ordonneroit a
ciens de ne pas se déchaîner cont
nisme avec tant de violence.

Pour venir à ma pamoison spiri
sçûs non plus la cause, que dans n
voici. Il faut supposer, que tand
ame est unie à nôtre corps, la plûpart
idées & de ses jugemens dépendent de la
sition de nôtre cerveau. La diversité d
disposition consiste selon les Péripatéticie
la différence des especes, des phantôm
images des objets, lesquelles se trouve
mées dans les cavitez du cerveau, ou
tes dans sa substance. Les nouveaux Phi
disent avec plus de vérité, que ces images ne sont autre chose que les traces, & les vestiges imprimez dans le cerveau par le cours ordinaire des esprits animaux, qui s'y répandent en abondance comme de petits fleuves, & s'y font comme une espece de lit, dans lequel ils coulent ordinairement. De quelque maniére que ce soit, que cette disposition diverse cause les différentes idées, & les différens jugemens de l'ame. (Car c'est un mystére impénétrable.) Il est certain, que cela se fait, & que les différentes idées supposent différentes traces. De sorte que, si l'on faisoit la dissection d'un cerveau Péripatéticien, & celle d'un cerveau Cartésien, & qu'on eût d'assez bons microscopes, pour pouvoir découvrir ces vestiges qui sont infiniment délicats, on

ver-

verroit une prodigieuse différence entre ces deux cerveaux. Je ne doutois point de cette vérité, mais j'avois crû, que cette dépendance de l'ame ne duroit qu'autant, qu'elle étoit dans son corps, & qu'en étant une fois séparée, elle n'avoit plus aucun raport avec lui : mais j'expérimentai le contraire, & mes compagnons de voiage m'assûrérent, que tandis que le corps a les organes sains & libres, quelque éloignée que l'ame en soit, elle reçoit les mêmes impressions, que si elle étoit presente à son corps ; & que, si le tabac de M. Descartes ne m'avoit pas lâché les nerfs qui servent au sentiment, j'aurois vû même étant au Monde de M. Descartes, tout ce qui se seroit passé devant les yeux de mon corps : j'aurois entendu tous les bruits qui auroient frapé ses oreilles, & ainsi du reste.

Cet effet tout surprenant qu'il est, n'embarasse point les ames Philosophes : car si elles sont Péripatéticiennes, elles l'expliquent par la sympathie qui se trouve entre le corps & l'ame d'un même individu ; & si elles sont Cartésiennes, elles l'expliquent par les loix générales de l'union du corps & de l'ame, qui fait, que Dieu à l'occasion de certains mouvemens qui se font dans le corps, produit dans l'ame certaines pensées ou perceptions ; & disent, qu'une de ces loix est, que tandis que les organes du corps sont en état de servir, l'ame en quelque part qu'elle soit, reçoive les impressions des objets qui les remuënt, n'étant pas plus difficile à Dieu de faire sentir cette impression à l'ame, lorsqu'elle est éloignée du corps, que lorsqu'elle lui est présente, la proximité des lieux ne faisant rien à l'affaire ; parce que selon eux, le mouvement

des

des organes n'est pas la vraie cause qui produise ces sensations, mais seulement la cause occasionnelle, c'est-à-dire qui donne occasion à Dieu de les produire dans l'ame.

Mon vieillard donc me confessa en retournant, le tour qu'il m'avoit joüé de concert avec le P. Mersenne. Ils avoient donné ordre avant que de partir, au petit Négre qui demeura à la garde de mon corps, qu'à une telle heure à laquelle ils prévoioient bien, que nous serions arrivez au Monde de Descartes, il eût soin de déterminer le cours des esprits animaux dans mon cerveau, de telle sorte, qu'ils ne passassent plus par les traces où ils avoient coûtume d'exciter dans mon esprit des idées Péripatéticiennes, mais qu'il les fit couler de la maniére qu'il étoit nécessaire, & qu'on lui avoit apprise, pour y faire naître des idées Cartésiennes. Ce qu'il executa si bien, que soit en vertu de la sympathie, soit en vertu des loix générales de l'union du corps & de l'ame, mes idées se trouvérent tout d'un coup toutes changées; & moi, qui un moment auparavant ne voiois rien dans cet espace immense où j'étois, je commençai à y voir de la matiére, & à être persuadé, que l'espace, l'étendue, & la matiére, ne sont que la même chose. Aprés quoi, dés que M. Descartes nous ordonnoit de penser, que tels ou tels mouvemens se faisoient dans la matiére, je les y voiois plus clairement, que les plus éclairez Cartésiens ne voient les parties canelées de la matiére, tournées en façon de petites vis, par l'effort, qu'elles ont fait pour passer entre les boules du second Elément, composer un petit Tourbillon autour d'un aimant, & causer tous

les admirables rapports, que cette pierre a avec les poles de la Terre, & avec le Fer.

Il est manifeste, qu'une révolution générale d'idées pareille à celle là ne se peut faire dans l'ame, qu'elle ne cause une émotion extraordinaire dans sa substance, de même, qu'une grande révolution d'humeurs ne se fait jamais dans le corps, sans que le tempérament en soit alteré. Je fus donc infiniment surpris d'un changement si prodigieux, dont je n'avois garde de deviner la cause; & je ne manquai pas de l'attribuer aussi-tôt à quelque secret de la Philosophie de M. Descartes, qui revint incontinent à moi, & me dit d'un air plus ouvert encore que celui dont il m'avoit reçû d'abord. Hé bien, ne voulez vous pas que nous commençions à travailler à nôtre Monde? Je vous vois maintenant capable, & digne de goûter ce plaisir. Monsieur, lui dis-je, je ne sçai où j'en suis, ni ce que je dois penser de moi: mais rien ne me dispose plus à vous croire capable de devenir le créateur d'un Monde, que cette puissance, que je vois que vous avez sur les esprits. Oüi, Monsieur, j'en demeure d'accord, l'espace, l'étenduë, & la matiére, ne sont que la même chose. Je vois clairement, qu'il y a dans cet espace de quoi faire un nouveau Monde; & si vous venez à bout d'un si grand & si admirable ouvrage, je renonce dés maintenant à mon corps, pour demeurer avec vous jusqu'à la fin du Monde, rien ne me semblant préférable à l'avantage de vivre avec l'ame la plus éclairée, & la plus puissante qui soit jamais sortie des mains de Dieu.

Cela n'est pas à propos, reprit M. Descartes; il faut attendre les ordres du Souverain Etre,

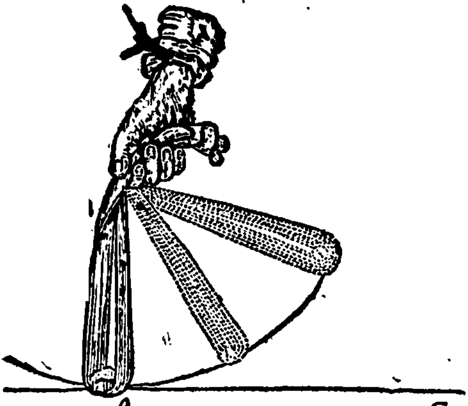
pour

pour vous séparer entiérement de vôtre corps ; mais cela n'est pas non plus nécessaire, pour avoir la satisfaction que vous souhaitéz. En moins de deux heures, je vous fais un Monde où il y aura un Soleil, une Terre, des Planetes, des Cometes, & tout ce que vous voiez dans le vôtre de plus admirable ; & comme ce Monde que je vais vous faire n'est pas à demeure, mais seulement un éssai d'uu autre beaucoup plus grand & plus parfait, que je prétends bâtir à loisir : j'en interromprai aisément les mouvemens, pour vous faire voir en peu de tems les différens changemens, qui ne se font dans les parties du grand Monde, que par la suite des années.

Commençons dés maintenant, dit-il, mais suivez moi éxactement dans les Principes, que je vais poser, & dans toutes les réfléxions, que je vous ferai faire ; sur tout ne m'interrompez pas. Aprés ce peu de paroles, M. Descartes se disposa à l'éxécution de son projet. Ce fut par l'exposition, ou plûtôt par la supposition des plus importans de ses Principes, qu'il jugea à propos de nous préparer à l'éxécution de ce chef d'œuvre.

Pensez en prémier lieu, nous dit-il, que tout ce vaste espace est de la matiére : Car cet espace est étendu, & le néant ne le peut être. Cet espace est donc une substance étenduë, c'est-à-dire de la matiére. Quiconque peut douter de cette vérité, est capable de douter, si une montagne ne peut point être sans vallée. Pensez en second lieu, qu'il y a dans la nature deux loix inviolables. La prémiére est, que quelque corps que ce soit, étant mis une fois dans un certain état, il

il y demeure toûjours, & ne le changera jamais, que quelque cause extérieure ne le lui fasse changer : s'il est en repos, il demeurera éternellement en repos : s'il est en mouvement, il demeurera éternellement en mouvement : s'il est de figure quarrée, il conservera toûjours sa figure quarrée.



La seconde, c'est qu'un corps de soi-même ne continuë jamais son mouvement qu'en ligne droite, quoique la rencontre des autres corps l'oblige souvent à se détourner ; & c'est de là, que suit un principe incontestable confirmé par une infinité d'expériences ; sçavoir, qu'un corps qui est remué en rond, fait toûjours effort pour s'éloigner du centre de son mouvement, & que si

La ligne A. G. *est la tangente, que décriroit la pierre, si elle s'échapoit de la fronde au point* A.

si par hazard il se dégage du corps, ou des autres corps qui l'obligeoient à se remüer en rond, il ne manque jamais de s'échaper par la Tangente du cercle, qu'il décrivoit dans son mouvement.

Ces Principes sont des sources fécondes d'une infinité de belles véritez, qui composent la véritable Philosophie, & les seules régles, que je veux, & que je dois suivre dans la production du Monde, que je vais faire devant vous.

Aprés ce petit discours, je fus extrémement édifié de voir M. Descartes se mettre en priéres, & faire un humble hommage à Dieu de toutes les lumiéres dont son esprit se trouvoit rempli.

Souverain Etre, dit-il, vous m'étes témoin, que jamais mortel ne reconnût avec plus de respect & de soûmission que moi, le domaine absolu, que vous avez sur toutes vos créatures. Tandis que j'ai vécu parmi les hommes, je me suis appliqué à les convaincre de la dépendance entiére, qu'ils ont de vous, j'en ai persuadé plusieurs de cette importante vérité: que vous étes le seul Etre qui puissiez produire quelque chose dans le Monde: que c'est un orgueil punissable dans les hommes de croire, qu'ils soient capables de causer le moindre mouvement dans la matiére, & que celui même, que leur ame s'imagine imprimer au corps qu'elle anime est uniquement l'effet de vôtre toute-puissance, qui pour s'accommoder aux loix, que vôtre sagesse s'est imposée elle-même, remuë les membres de ce corps avec tant de justesse & de promptitude à l'occasion des désirs & des volontez de l'ame, qu'elle se persuade, que c'est elle-même qui

qui le remuë, quoi qu'elle demeure en même tems d'accord, qu'elle ignore la maniére dont il lui faut se servir pour le remuer. Ce sont les vives lumiéres, dont vous m'avez éclairé, qui m'ont délivré de cette illusion si commune, & qui m'ont découvert le chemin & la méthode, que je devois tenir dans l'étude, & dans la contemplation de vos admirables ouvrages. Si j'entreprens maintenant de travailler sur cette matiére immense, que vôtre bonté infinie semble avoir abandonnée à ma disposition; & si j'ai pris la liberté de promettre à mes disciples la production d'un Monde semblable à celui, que vous avez fait, ce n'est que dépendamment de vôtre pouvoir, sur lequel seul j'ai conté. Oüi, Seigneur, je ne contribuerai à cet ouvrage, que par les désirs de ma volonté, que vous aurez la bonté de suivre en imprimant le mouvement, qu'elle souhaitera être produit dans la matiére, & en donnant à ce mouvement les détérminations nécessaires pour la fin, que je prétens: la raison & l'expérience m'aiant appris, que par une des loix générales, selon lesquelles vous agissez au dehors de vous-même, tout esprit pur tel que je suis, à droit a beaucoup plus de mouvement qu'il n'en faut, pour remüer la matiére d'un Monde. Manifestez donc ici, Seigneur, vôtre puissance en faveur d'une créature spirituelle, qui vous fait cet humble aveu de sa foiblesse, & donnez nous encore cette occasion de vous glorifier.

Aiant achevé cette priere, M. Descartes désigna un espace en rond d'environ cinq cens lieuës de diametre, pour faire en petit un essai de son Monde, & nous parla de cette maniére.

Je ne vous représenterai maintenant que le Tourbillon solaire de vôtre Monde, avec ce qu'il contient, c'est-à-dire le Soleil, la Terre, les Planétes, les Elémens, la disposition de ces principales parties du Monde, & les differens raports qu'elles ont entr'elles. Si dans peu d'années, vous me faites l'honneur de me venir revoir, vous trouverez tout le grand Monde achevé.

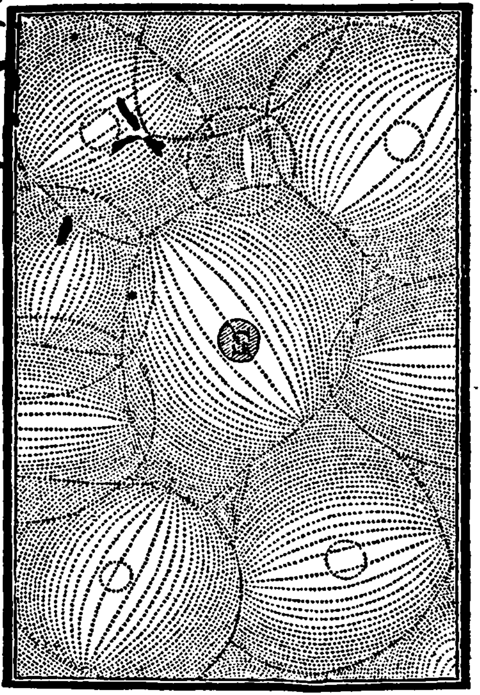
La prémiére chose, que je vais faire, c'est de diviser en parties à peu prés égales toute cette matiére enfermée dans l'espace, que j'ai désigné. Toutes ces parties seront tres petites, mais elles le deviendront encore davantage dans la suite. Elles ne seront pas toutes de figure ronde, parce que si elles avoient toutes cette figure, il y auroit nécessairement du vuide entre elles : or le vuide est impossible : elles seront donc de toutes sortes de figures, & pour la plûpart angulaires.

En second lieu, comme l'union des parties de la matiére ne consiste qu'en ce qu'elles sont toutes en repos les unes auprés des autres. Cette division, que je prétens faire, ne se fera que dans l'instant, que je les agiterai en divers sens, & que je les pousserai vers divers côtez.

En troisiéme lieu, comme la fluidité de la matiére n'est autre chose, que le mouvement de ses plus petites parties agitées en divers sens ; dés là, que je la diviserai, & que je l'agiterai de la sorte, je la rendrai fluide, toute dure qu'elle est maintenant.

De plus, cet espace de cinq cens lieuës en rond, que j'ai designé, pour faire mon petit Monde, étant devenu fluide, je prétens le diviser en

en vingt parties, ou en vingt Tourbillons : qui ſeront compoſez, chacun d'une infinité de petites parties inſenſibles de matiére.



Pour comprendre ce que j'entends par ce mot de Tourbillon, imaginez-vous un eſpace de matiére en rond, ou en ovale, que je diviſe en mil-

S. Tourbillon du Soleil.

mille, ou dix mille petites parties. Que les petites parties sont autant de pirouëttes, que je fais tourner chacune autour de leur essieu, ou de leur centre; & que je fais tourner aussi en même tems autour du centre de cet espace rond ou ovale, c'est ce que j'apelle un Tourbillon.

Il faut enfin, que vous conceviez chaque Tourbillon, comme un espéce de ciel, au centre duquel, se fera un astre ou étoile fixe. Ainsi faisant d'abord vingt Tourbillons dans l'espace, que je me suis préscrit, je ferai vingt étoiles fixes: mais de ces vingt étoiles fixes vous serez surpris, & vous aurez le plaisir de voir, qu'il n'en demeurera qu'une seule, qui vous représentera vôtre Soleil: que toutes les autres deviendront partie Planétes, partie Cométes; & que de ces vingt Tourbillons, il n'en restera aussi qu'un grand qui sera celui du Soleil, où il s'en formera encore deux petits nouveaux qui nous représenteront le Tourbillon de vôtre Terre, & celui de Jupiter. Cela suffit, me dit-il, Monsieur, en m'adressant la parole en particulier, pour vous disposer à comprendre l'ouvrage, que je vais faire. Pour le reste des principes, & des conclusions, que vous avez vûës dans ma Physique; je vous les déveloperai plus commodément dans l'éxecution même à mesure, que l'occasion s'en présentera.

En même tems M. Descartes, le P. Mersenne, & mon vieillard se partagérent en trois différens endroits de l'espace, & commencérent à agiter la matiére avec une promptitude prodigieuse. Les vingt Tourbillons se firent en un instant, aiant chacun leur mouvement déterminé de divers côtez, & étant tellement disposez,

que

qui les poles d'un Tourbillon se terminoient à l'écliptique d'un autre. C'est ainsi, que M. Descartes apelle le cercle du Tourbillon le plus éloigné de ses poles. Part. 3. Princip.

Comme la plûpart des parties de chaque Tourbillon parurent d'abord angulaires ; & qu'elles se remuoient autour de leur centre, il se fit un grand fracas par la fraction des angles, qui suivoit nécessairement de l'effort, que chaque partie faisoit pour se remüer autour de son centre. Et ce fut la prémiére réflexion, que me fit faire M. Descartes, pour m'expliquer l'origine, & la production des trois Elémens, qu'il distingue dans sa Physique. Voïez-vous, me dit-il, comme de l'agitation de la matiére naissent nécessairement les Elémens qui ont si fort scandalisé les Philosophes de vôtre Monde. Pour faire d'un cube, ou de quelqu'autre corps angulaire que ce soit, un corps rond, que faut-il autre chose, sinon lui ôter ses angles, & les inégalitez qui se rencontrent dans sa superficie ? Et n'est-ce pas ce qui se fait dans le mouvement, que j'ai imprimé à toutes ces petites parties autour de leur centre ? Peuvent-elles tourner de la sorte, sans qu'elles s'écornent mutuellement ; & ce frotement continuel des unes contre les autres, ne doit-il pas achever de les polir avec plus de justesse, que si elles avoient été travaillées autour. Ces petites boules composent cette espéce de matiére, que j'appelle mon second Elément. Part. 3. n. 52.

Mais dans le tems, que ces angles se brisent, vous voïez, (& il est impossible que cela n'arrive pas,) qu'il se fait un infinité de petite poussiére beaucoup plus petite que les boules du

ſecond Elément ; & c'eſt cette petite pouſſié[re]
que j'apelle la matiére du prémier Elément. E[n]
fin parmi ces parties du prémier Elément, tou[tes]
tes petites qu'elles ſont, il y en a quelques-unes
de moins petites que les autres ; & comme el-
les ne ſont que la raclure des boules du ſecond
Elément, elles ont des figures fort irréguliéres,
& beaucoup d'angles : ce qui fait, qu'elles s'em-
barraſſent enſemble, & font des maſſes bran-
chuës & groſſiéres, que j'apelle la matiére du
troiſiéme Elément ; & voilà mes trois Elémens,
auſquels, comme vous voiez, j'ai eu ſujet de dé-
fier, qu'on trouvât rien à redire.

M. Deſcartes fut enſuite quelques momens ſans me parler, étant fortement appliqué à la conduite de ſon ouvrage, & à régler juſte les prémiers mouvemens de ſes Tourbillons. Cependant les petites parties de la matiére de chaque Tourbillon, à force de tourner ſur leur centre, & de ſe froter les unes contre les autres, ſe poliſſoient peu à peu ; & à meſure, qu'elles devenoient Globes parfaits, elles perdoient de leur maſſe, & diminuoient en groſſeur. Ce fut dés lors, que je commençai à voir les ſuites des régles du mouvement, que M. Deſcartes avoit ſuppoſées d'abord. Car comme ces petites boules occupoient moins de place qu'auparavant, qu'elles étoient toûjours remuées en rond, & que leur figure les rendoit fort propres au mouvement, je les vis incontinent s'éloigner du centre du Tourbillon, & gagner la circonférence : obligeant par cet effort la matiére du prémier Elément, qui étoit diſperſée par tout le Tourbillon à revenir au centre ; & à y faire une maſſe de pouſſiére extrémement fine,

…étoit toûjours agitée en rond, & qui faisoit …rt pour gagner la circonférence, d'où les …ules du second Elément l'avoient chassée; mais …n vain, parce que la figure des parties de second Elément les maintenoit dans leur avantage; & tout ce que pouvoit faire la matiére du prémier, étoit de se glisser dans le besoin entre les intervalles, que les boules de la circonférence du Tourbillon laissoient quelquefois entr'elles.

Le plaisir, que M. Descartes remarqua, que je prenois à ce petit jeu, & la facilité, que j'avois à voir, ou à penser tout ce qu'il m'ordonnoit, le satisfit fort, & l'engagea à m'expliquer un des plus curieux mystéres de la Philosophie.

Je voudrois, me dit-il, que vous eussiez ici vôtre corps: vous joüiriez avec plus de plaisir de ces suites admirables des Principes, que j'ai posez. Vous ne voiez dans le centre des Tourbillons, que des amas de poussiére, ou de matiére subtile du prémier Elément: mais si vous aviez un corps & des organes, capables des impressions de cet amas de poussiére, vous y verriez autant de Soleils. Oüi, Monsieur, continua-t'il, ce Soleil, dont vous avez tant de fois admiré la splendeur & la beauté dans vôtre Monde, n'est point en effet autre chose, qu'un amas de cette poussiére, mais de cette poussiére remuée de la maniére, que je l'explique dans ma Philosophie, & que vous le voiez maintenant.

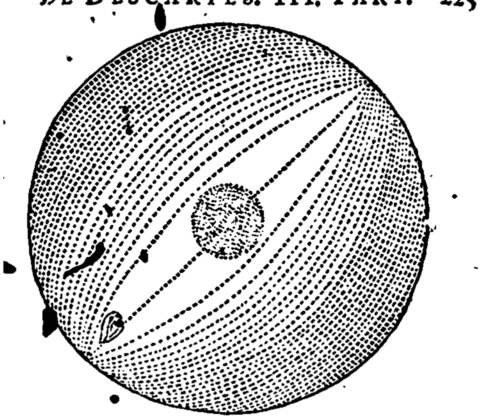
Pour vous faire entendre ce point, je n'ai qu'à supposer une chose, que vous n'étes pas d'humeur à me nier; & que dans un besoin je vous montrerois dans Aristote même; c'est que la vision ne se fait que par l'ébranlement des filets, dont le nerf optique est tissu; & c'est à cause

 de

de cet ébranlement, que, quand l'on to
rudement sur la tête, ou que marchant la n
on se la choque contre quelque muraille, o
voit tout d'un coup de la lumiére, & comm
des chandelles allumées. La peine des Physiciens est d'expliquer la maniére, dont se fai
cet ébranlement qui nous fait apercevoir to
les objets lumineux ou éclairez. Quelque systéme qu'ils fassent, ils y trouvent des difficultez insurmontables : mais au fond, & dans la vérité, voici comme cela se fait.

Voiez-vous cette matiére du prémier Elément, elle tourne en rond, & par conséquent elle fait effort pour s'éloigner du centre du Tourbillon où elle est : en faisant cet effort, pour s'éloigner du centre du Tourbillon, elle pousse à la ronde la matiére du second Elément, qui en occupe toute la circonférence, & elle la pousse vers tous les côtez imaginables, parce qu'il n'y a nul point du cercle, que la matiére du prémier Elément décrit en tournant, où elle ne fasse effort pour s'éloigner du centre, & où par conséquent elle ne pousse les boules du second. Pensez donc, que vous étes avec vôtre corps dans quelque endroit de la circonférence de ce Tourbillon, & que vous avez les yeux tournez vers le centre. Il y a quantité de lignes de matiére du second d'Elément, qui se terminent au fond de vôtre œil. Qu'arrive-t'il ? Ces lignes sont poussées vers la circonférence, & conséquemment contre le fond de vôtre œil par la matiére subtile, qui est dans le centre, & qui fait effort pour s'en éloigner. Etant ainsi poussée ; elle presse le fond de vôtre œil, le pressant

de



de la sorte, elle ébranle les filets du nerf optique, d'où s'ensuit la perception de l'objet; & c'est là un des plus beaux endroits de ma Physique, où je prétens, que la nature de la lumiére consiste dans cet effort, que fait la matiére subtile, pour s'éloigner du centre du Tourbillon, d'où suit cette pression, qui cause la plus délicate, & la plus admirable de nos sensations.

Il continua ensuite de m'expliquer toutes les propriétez de la lumiére, & les démonstrations qu'il a données, touchant la réflexion & la réfraction des raïons. Il s'étendit fort au long sur cette matiére: car cet endroit de sa Philosophie, avec celui, où il explique les Phénoménes de l'Aimant, est son endroit favori. Je ne descends pas dans le détail de toutes ces choses, de peur d'ennuier mes Lecteurs, & d'en épouvanter même quelques-uns, à qui des lignes cou-

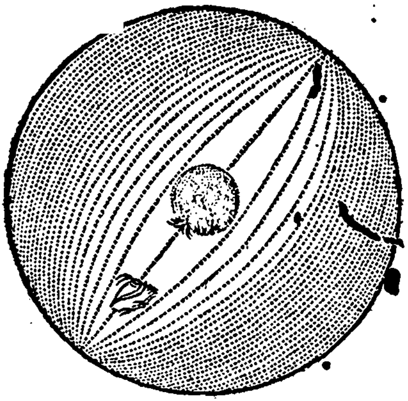
pées les unes par les autres, des A, des B, des C, font peur, & dont la seule vûë suffit pour les obliger à fermer le livre, & pour ne l'ouvrir jamais. C'est pourquoi je ne m'en servirai que le moins que je pourrai.

Mais il n'avoit garde d'oublier à me faire remarquer ces petites parties canelées, dont il fait un si grand usage, ni la maniére dont elles se font. Entre les parties du prémier Elément qui se forment des raclures du second, il y en a quelques-unes, qui à cause de leur figure irréguliére, n'ont pas tant de mouvement. Celles de cet espéce s'acrochent aisément ensemble, & forment de petites masses plus grosses que les autres parties du prémier Elément; & comme elles sont souvent obligées de passer en tournoïant
Num.90. entre trois boules du second Elément, elles s'accommodent à ce passage, & se trouvent en sortant, avoir la figure de vis, ou de petites colonnes canelées à trois raïs, ou canelures, & tournées comme la coquille d'un limaçon. Elles se trouvent principalement vers les poles du Tourbillon, aiant leur détermination vers le centre. Or comme les unes entrent par le pole Austral, & les autres par le pole Septentrional, pendant que le Tourbillon tourne en même tems sur son essieu: il est manifeste à tout Cartésien, que celles qui viennent du pole Austral doivent être tournées en coquille d'un autre sens, que celles qui viennent du Septentrional. Particularité, que M. Descartes me fit fort remarquer: car c'est principalement d'elle que dépend la force,
Num.91. & la vertu de l'aimant. Mais vous ne serez pas long-tems me dit-il, sans voir quelque effet particulier de ces petites parties canelées.

Pre-

Prenez garde à ce qui se passe dans l'Astre, qui est le plus proche de vous. Comme quelques-unes de ces parties canelées, qui viennent par les poles de son Tourbillon se trouvant mêlées avec la matiére de cet Astre, & ne pouvant pas en suivre le mouvement, elles sont rejettées hors de l'Astre; de même que les parties de l'écume d'une liqueur qui bout, sont séparées des autres, & viennent au dessus de la liqueur. Voiez comme elles s'attachent les unes aux autres, & comme par cette union, elles perdent la forme du prémier Elément, & prennent celle du troisiéme. Quand elles y seront assemblées en grande quantité, il est manifeste, qu'elles y empêcheront l'action du prémier Elément, par laquelle il pousse les boules du second à la circonférence, & par conséquent qu'elles rompront l'effort dans lequel consiste la lumiére. Et voilà justement ce que c'est que ces taches, que vous avez vûës quelquefois sur le disque du Soleil de vôtre Monde. Ce n'étoit point autre chose, que cet amas de parties du troisiéme Elément, qui s'étoient répanduës sur sa superficie.

Au reste le débris de ces taches, qui se forment continuellement, mais qui se détruisent aussi aisément, qu'elles se forment, se répandant fort loin dans toute la circonférence du Tourbillon, y composera un corps fort rare, semblable à l'air, qui est autour de vôtre Terre, du moins au plus pur; & j'ai remarqué autrefois, que celui du Tourbillon de vôtre Soleil s'étend pour le moins jusqu'à la Sphére de Mercure. Pendant que M. Descartes me révéloit ainsi tous ses mystéres, le P. Mersenne, & mon vieillard se divertissoient à courir de Tourbillon en Tour- Num. 92.



billon, & ne faisoient pas fort bonne compagnie aux Députez de l'Aristote, qui étoient fort embarassez de leur contenance ; & qui tantôt se joignoient à eux, tantôt revenoient à nous, ne comprenant rien dans tout ce galimatias de Tourbillons de prémier, de second, de troisiéme Elément, de parties rameuses, &c. car n'aiant que des idées Péripatéticiennes, ils ne voioient rien du tout de ce que nous voïons dans ce grand espace ; & ils étoient fort surpris de nous entendre entretenir sérieusement de toutes ces fadaises, & de toutes ces chiméres : car c'est ainsi, qu'ils concevoient tout ce que nous disions, jusqu'à croire, qu'on se moquoit d'eux ; & ils se seroient sans doute fâchez, si M. Descartes ne leur eût fait entendre, que les esprits séparez ne concevoient les choses

que

que par raport à certaines idées principales, dont ils avoient d'abord été imbus; & que comme ils ne voioient point de matiére dans l'espace, où nous en voions tres distinctement, aussi lui-même n'avoit jamais pû voir de Formes Substantielles dans les corps, d'accidens absolus, ni d'espéces intentionnelles, dont cependant les Péripatéticiens parloient comme de choses, qu'ils voioient intuitivement.

Sur ces entrefaites, le vieillard avertit M. Descartes, que dans l'endroit où il se trouvoit, il y avoit trois ou quatre Tourbillons, qui commençoient à se confondre; & que s'il n'y rémedioit au plûtôt, il n'en falloit pas davantage pour déconcerter tout son Monde.

C'est un bon homme que nôtre vieillard, me dit M. Descartes: ce qui lui fait peur pour mon Monde, est un des plus beaux Phénoménes, qu'on puisse voir, & par lequel je vous ferai comprendre, comment les Cométes se font dans le vôtre, & comment une étoile fixe peut devenir avec le tems une Planéte; allons le tirer de peine.

En effet nous trouvâmes en arrivant, que c'étoient deux étoiles, dont la superficie étoit déja presque toute couverte de taches, & dont les Tourbillons commençoient à être emportez ou absorbez par ceux d'alentour. Si vous avez lû mon livre des Principes, & mon traité de la Lumiére, me dit alors M. Descartes, vous devinerez bien à quoi doit aboutir ce petit désordre; & je m'étonne, dit-il au vieillard, que cela vous ait fait peur. Souvenez-vous donc, que j'y enseigne, que ce qui conserve un Tourbillon au milieu de plusieurs autres, c'est l'effort, que fait la matiére de l'Astre, pour s'éloigner du centre vers la

Num. 161.

circonférence : car l'Aſtre par cet effort pouſſant & ſoûtenant la matiére de ſon Tourbillon, il empêche, que les autres Tourbillons ne paſſent leurs bornes, & ſe conſerve ainſi toûjours l'eſpace de ſon ciel. Car, il faut conſidérer tous ces Tourbillons comme autant d'ennemis, qui ſe diſputent le terrain, & qui tandis, que leurs forces ſont égales, ne gagnent rien l'un ſur l'autre : mais ſi la force de quelqu'un d'eux s'affoiblit, alors il devient la proïe de tous les autres qui s'emparent chacun d'une partie de ſon eſpace, & le lui ôtent enfin tout entier. Or dés là, qu'un Aſtre commence à ſe couvrir de taches, & de croûtes par l'amas des parties du troiſiéme Elément, il ceſſe de pouſſer avec autant de force qu'auparavant la matiére de ſon Tourbillon vers la circonférence ; & alors les autres qui l'entourent, & dont la matiére tend à s'éloigner de leur centre autant qu'elle peut, ne rencontrant plus tant de mouvement, ni par conſéquent tant de réſiſtance, s'étendent au large, & obligent la matiére de ce Tourbillon foible à prendre le cours de la leur, & gagnent peu à peu, chacun de ſon côté. De ſorte qu'aprés quelques momens vous verrez ces Tourbillons augmenter leur circonférence aux dépens de ce pauvre Tourbillon, juſqu'à ce qu'enfin ils arrivent à l'Aſtre, qui deviendra leur joüet : c'eſt-à-dire, qu'il deſcendra vers le centre de quelqu'un de ces Tourbillons, pour y avoir la qualité de Planéte, & tourner avec ce Tourbillon à l'entour de l'Aſtre vainqueur ; ou qu'il ſera obligé par le mouvement qui lui ſera imprimé, de ſauter de Tourbillon en Tourbillon ; & d'errer long-tems de la ſorte en qualité de Cométe,

jusqu'à ce que ces croûtes se cassent : car peut-être qu'alors il reprendra sa qualité d'Astre, & qu'il aura sa revanche sur quelqu'autre à qui il ôtera son Tourbillon pour se l'approprier.

Nous attendîmes donc quelques momens, & nous vîmes arriver ce que M. Descartes avoit prédit : tout le Tourbillon étant absorbé, la matiére d'un des Tourbillons voisins entoura l'Astre encroûté, & lui imprima un grand mouvement, l'emportant d'abord avec elle. Mais comme cet Astre, à cause de sa solidité, qui consistoit, partie en sa figure tres propre au mouvement, partie en ce que les parties du troisiéme Elément dont il étoit couvert, étoient fort pressées les unes contre les autres, & laissoient fort peu de pores dans sa superficie. Comme cet Astre, dis-je, à cause de sa solidité étoit capable d'une plus grande agitation, que la masse de la matiére céleste, qui l'entouroit, & qui l'emportoit ; aiant peu a peu été mis dans un grand mouvement, il gagna en moins de rien, en tournant, l'extrémité de la circonférence du Tourbillon, & en sortit avec grande violence, continuant son mouvement par la tangente du cercle, qu'il avoit commencé à décrire, & passa ainsi dans un autre Tourbillon, & de celui-ci dans un autre, sans que j'aie sçu ce qu'il devint. Car M. Descartes interrompit l'attention, que j'avois à le suivre, pour me faire entendre, que ce que je venois de voir arriver maintenant, étoit arrivé tres souvent, & arriveroit encore de tems en tems dans nôtre grand Monde ; & que ce qu'on y appelle des Cométes, ce n'est point autre chose que des Astres, qui ont perdu leur Tourbillon & leur lumiére par cet encroûtement,

Part. 3. princip. n. 122.

tement, qui passent ensuite de Tourbillon en Tourbillon, & qui se font voir à nous dans le tems qu'ils traversent nôtre Tourbillon solaire; & que l'on cesse de voir, quand ils sont passez dans un autre.

Voiez la figure des Tourbillons, à la page 219.

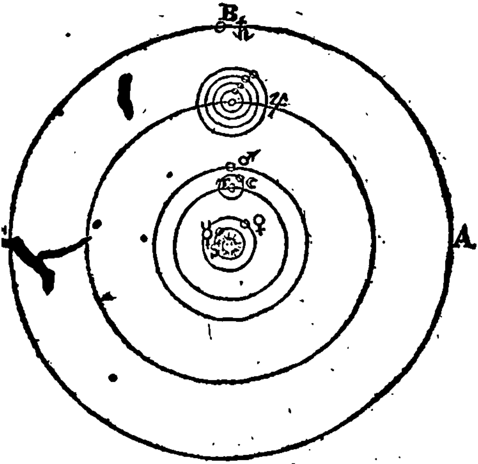
Incontinent aprés la déstruction du Tourbillon, dont je viens de parler, sept autres eurent encore le même sort, & il se fit sept nouvelles Cométes: ensuite de quoi M. Descartes nous dît: Il est à propos, pour vous faire mieux comprendre les effets qui vont bientôt suivre, que nous donnions des noms aux principaux Astres, qui nous restent: nous en avons encore douze, mais ne nous mettons en peine que de huit. Celui-ci donc, continua-t'il en nous montrant le plus grand Astre de tous, & qui avoit le plus grand Tourbillon, s'appellera le Soleil: cet autre s'appellera Saturne: celui qui est auprés à gauche, se nommera Jupiter: celui qui est à droite, aura le nom de Mars: cet autre, nous le nommerons la Terre: celui qui en est le plus proche s'appellera la Lune: ces deux petits, nous les appellerons, celui-ci Venus, & l'autre Mercure. Je donnerai aussi incontinent le nom aux quatre autres. Aprés avoir consideré quelque tems l'admirable disposition de tous ces Tourbillons, qui malgré leur fluidité ne s'étoient point encore confondus, chose qui ne se peut croire à moins qu'on ne la voie, & qui ne se peut comprendre, que par un esprit Cartésien: car nul Philosophe jusqu'à présent, n'a pu concevoir comment cela étoit possible. Nous vîmes Mercure & Venus commencer à se couvrir de

de taches, & aussi-tôt le Tourbillon du Soleil avec les autres Tourbillons voisins faire de grands progrez sur ces deux Astres : jusqu'à ce qu'enfin leur Ciel, ou leur Tourbillon aiant été entiérement absorbé, ils descendirent dans celui du Soleil assez prés du centre, & commencérent à tourner autour de lui, emportez par la matiére de son Tourbillon. La même chose arriva peu de tems aprés à quatre petits Astres, dont les Tourbillons confinoient celui de Jupiter, où ils furent obligez de descendre, & d'y avoir la même fortune, que Venus & Mercure dans celui du Soleil. M. Descartes les apella les quatre Satellites de Jupiter, parce qu'ils nous representent les quatre Planétes, qui tournent autour de Jupiter dans nôtre Monde. Enfin la Terre se rendit pareillement la maîtresse de la Lune, & l'obligea de tourner à l'entour d'elle avec la qualité de sa Planete : car c'est le nom que l'on donne à ces Astres dégradez, à cause de l'unique fonction qui leur reste, qui est d'érrer dans le Zodiaque, & de tourner éternellement autour de ceux, qui les ont dépoüillez de leur Tourbillon.

Ce qui cause la différence de leur état d'avec celui des Cométes, n'est point autre chose, que la diversité, qui se trouve entre leur solidité & celle des Cométes : car comme elles en ont moins que les Cométes, en entrant dans le Tourbillon qui les reçoit, elles ne prennent pas en tournant un mouvement assez fort & assez violent, pour être jettées hors du Tourbillon, mais elles suivent le courant de la matiére céleste, où elles sont plongées. Pareillement, l'inégalité de solidité qui se rencontre entre plusieurs Planétes

emportées dans un même Tourbillon, fait que les unes demeurent plus éloignées du centre, ou de l'Astre, & que les autres s'en aprochent davantage. Car une Planete descend vers le centre, tandis que la matiére céleste qui se trouve au dessous d'elle, a plus de force qu'elle, pour s'éloigner de ce centre; l'un suivant nécessairement de l'autre, selon les loix du mouvement. Ainsi parce que Mercure étoit moins solide que Venus, il s'aprocha plus prés du Soleil que Venus; & la matiére céleste qui est au dessus de lui, l'obligea à descendre de la sorte, parce qu'elle avoit plus de force que lui pour s'éloigner du centre; & elle n'obligea pas Venus à en faire autant, parce qu'elle se trouva en équilibre avec Venus, qui par sa solidité, n'a ni plus ni moins de force pour s'éloigner du centre de son mouvement. Mais comme il arrive quelquefois dans nôtre Monde, que de petits Souverains se faisant la guerre les uns aux autres; aprés qu'ils se sont battus quelque tems, & que les vainqueurs, aussi bien que les vaincus se sont épuisez d'hommes & d'argent, un ennemi commun & puissant vient fondre sur eux, & s'empare de tous leurs Etats: ainsi il se fit une révolution subite dans le Monde de M. Descartes, qui reduisit Jupiter & la Terre au même état, qu'ils avoient reduit les autres Astres, dont ils avoient détruit les Tourbillons: l'un & l'autre aussi-bien que Mars & Saturne, devinrent Planétes; & le Soleil, seul & unique vainqueur étendit son Tourbillon dans tout l'espace, que tous les autres avoient occupé d'abord, & les contraignit tous de tourner autour de lui.

M. Des-

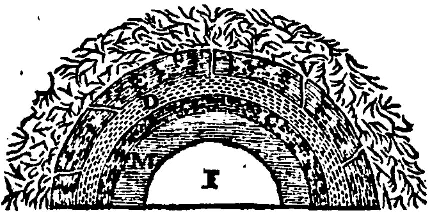


M. Descartes nous fit comprendre, comment cela se faisoit par l'exemple de certains tournans, que l'on voit quelquefois dans les Riviéres, dont un grand qui enferme souvent plusieurs petits, représente le grand Tourbillon solaire, & les petits représentent les Tourbillons de Jupiter & de la terre. Ces petits tournans sont emportez par le mouvement du plus grand, & tournent autour de son centre, tandis qu'eux-mêmes font tourner autour du leur, ce qui se rencontre dans leur circonférence, comme des pailles, & des petits morceaux de bois: ainsi la Terre fait tourner la Lune dans son Tourbillon, & Jupiter ses Satellites dans le sien.

Aprés avoir vû tant de belles choses, & une si grande ressemblance de ce petit Monde avec

le

le nôtre, la curiosité nous portoit encore à nous instruire en particulier, de tout ce qui concernoit la Planéte, qui representoit la Terre, que nous habitons. Mais M. Descartes nous dit, que c'étoit une affaire de plusieurs heures, en cas que nous voulussions voir tout ce qui se devoit faire successivement, pour mettre cette Planéte dans l'état où est maintenant nôtre Terre, & qu'au reste nous n'y verrions rien arriver, que ce qu'il avoit marqué dans la quatriéme partie de son livre des Principes, en décrivant la formation de la Terre, telle qu'il la concevoit pour lors. Outre cette matiére subtile, dont elle étoit composée lorsqu'elle étoit encore Astre, laquelle matiére est demeurée dans le centre, & outre une croûte infiniment dure qui l'y enferme, j'y concevois, nous dit-il, comme une troisiéme région faite de parties du troisiéme Elément moins étroitement liées; & je divisois encore cette troisiéme région en trois étages, avant que de m'imaginer la Terre dans l'état où elle est maintenant, & où je vais mettre celle-ci.



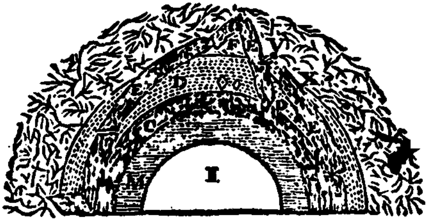
I. *Centre de la Terre plein de matiére du prémier Elément.* M. *Croûte intérieure où l'on n'a jamais pénétré.* C. *Lieu des Metaux.* D. *L'Eau.* E. *Terre, sur laquelle nous marchons.* V. *L'Air.*

Le

Le plus bas de ces étages étoit selon moi d'une matiére fort solide, & fort pesante, & c'est de là d'où je prétends, que viennent tous les Métaux. Le second que je mettois au dessus, étoit un corps liquide composé de parties du troisiéme Elément, assez longues, fort fléxibles & pliantes comme des anguilles, mêlées d'une grande quantité de parties du second Elément, qui n'étoit point autre chose, que ce que nous appellons l'Eau. Enfin, au dessus de tout cela je supposois comme une troisiéme voûte faite des parties les plus embarassantes & les plus branchuës du troisiéme Elément, & dont les parties sensibles n'étoient que des pierres, du sable, de l'argile, & du limon, mais qui avoit des pores en quantité assez grands; & c'est la prémiére superficie de la Terre, sur une partie de laquelle les hommes marchent.

J'expliquois ensuite comment dans cette voûte de terre, à force d'être batuë par la matiére des deux prémiers Elémens qui entroient avec violence par ses pores, il se fit d'abord quantité de crevaces & de fentes, lesquelles s'augmentant peu à peu avec le tems, elle manqua enfin tout d'un coup, & s'écroula; de sorte que ces ruines tombérent en partie dans l'eau qui étoit au dessous dans le second étage, & la firent monter au dessus d'elles, parce qu'elle étoit moins pesante; & c'est cette eau qui compose les Mers. Quelques parties de cette voûte se soûtinrent, & demeurant suspenduës, comme il arrive assez souvent dans la chûte des grands bâtimens, elles ne furent point submergées, & ce sont ces parties qui font les Plaines & ces Campagnes unies de la terre. Enfin quelques morceaux en tom-

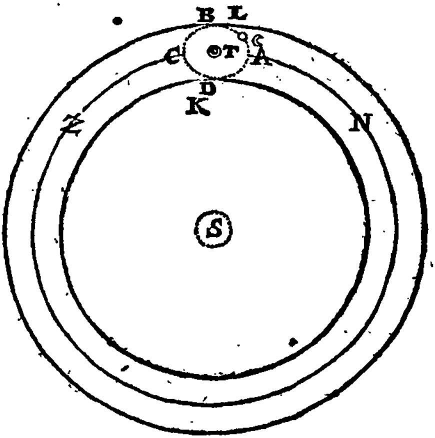
tombant se trouvérent appuiez les uns contre les autres, & élevez au dessus du reste; &.c'est ce qui a fait ces inégalitez de la Terre, qu'on appelle des Montagnes.



Vous voiez donc bien, continua M. Descartes, qu'il faudroit beaucoup de tems, pour vous faire voir la suite de toutes ces choses : mais l'heure de vôtre départ aproche, je vous renvoie donc à mon livre pour ce détail. Je vais maintenant abreger tous ces mouvemens, & vous faire paroître en moins de rien cette Terre semblable à la vôtre avec des Montagnes, des Vallées, des Plaines, & des Mers. Cela fut fait quasi aussi-tôt que dit. Il se mit à determiner le mouvement d'une infinité de ces parties longues & fléxibles du troisiéme Elément; & les faisant agiter par les parties du second dans divers endroits, où il les avoit assemblées, nous vîmes incontinent une espece de Mer se répandre par toute cette Terre : il lui fut encore plus aisé de faire des Montagnes en rassemblant quantité de parties rameuses du troisiéme Elément, qu'il accrocha les unes aux autres, & dont il fit en divers endroits de gros & grands monceaux, qui n'avoient rien de différent de nos Montagnes.

tagnes. Cette Terre étoit fort inculte, ſans arbres, ſans herbes, ſans fleurs : car de produire toutes ces choſes qui ſont les plus beaux ornemens de la Terre, c'étoit une affaire qui demandoit encore trop de tems.

Cela étant fait, il emploia le reſte du tems, que nous demeurâmes avec lui, à nous faire conſiderer principalement deux choſes. Premiérement la cauſe de la peſanteur, ou plûtôt du mouvement des corps, qu'on apelle peſans vers le centre de la Terre : & en ſecond lieu, la maniére dont ſe fait le flux & le reflux de la Mer. Il commença par la prémiére, & nous l'expliqua de la ſorte.



S. *Le Soleil.* T. *La Terre.* A B C D. *Le petit Tourbillon de la Terre.* N A C Z. *Le grand Orbe, dans lequel la Terre eſt emportée au tour du Soleil.*

Re-

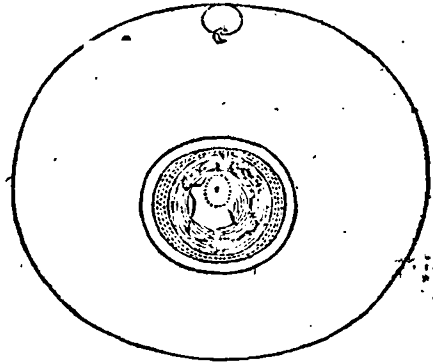
Remarquez, nous dit-il, que cette Terre tourne sur son essieu dans son Tourbillon : elle n'a pas d'elle-même cette force de se mouvoir, mais elle est emportée par le cours de la matiére céleste, qui l'environne, qui tournant avec beaucoup plus de rapidité qu'elle, emploie ce qu'elle a de surplus, à faire divers autres mouvements de tous côtez, & sur tout à serrer & à presser les corps terrestres contre la Terre; pression si nécessaire, que si elle ne se faisoit toûte la Terre s'en iroit en morceaux, & tous les hommes, & tous les animaux qui se trouvent sur la terre de vôtre Monde, seroient lancez dans l'espace fluide suivant mon grand principe du mouvement, que tout corps qui est agité en rond, ainsi que l'est la Terre avec tout ce qu'elle porte, s'éloigne du centre de son mouvement, s'il n'en est empêché par d'autres corps qui l'arrêtent, comme fait cette pression de la matiére céleste.

Et c'est par la même raison, qu'un corps terrestre poussé en l'air, est obligé de descendre vers le centre de la Terre, parce qu'il a moins de force pour s'éloigner du centre, que n'en a la masse de l'air, qu'il devroit faire descendre pour monter à sa place; & il a moins de force pour s'éloigner du centre, parce qu'il contient beaucoup plus de matiére du troisiéme Elément, & beaucoup moins du second, que la masse de l'air qui lui est égale en grandeur. Or la matiére du troisiéme Elément a peu de force pour s'éloigner du centre, & celle du second en a beaucoup : il faut donc, que ce corps descende. Il n'y a, ajoûta-t'il, ni qualité Péripatéticienne, ni chaînes d'Atomes crochus de Démocrite & de Gassendi, qui vaillent ce que je vous dis ici, &

en

en même tems il jetta une pierre en haut, pour nous montrer par l'expérience tout ce qu'il venoit de nous enseigner.

De là nous passâmes au Flux & au Reflux de la Mer. Pour nous le faire mieux entendre, il nous fit penser 1°. Que le Tourbillon de la Terre étoit de figure ovale. 2°. Que celui de ses Diamétres, où la Lune se devoit trouver étant pleine ou nouvelle, étoit le plus petit de tous. 3°. Que le centre de la Terre n'étoit point le centre du Tourbillon, mais qu'il en étoit un peu éloigné à cause de la Lune, qui en quelqu'endroit, qu'elle se rencontre de la circonférence



du Tourbillon, rend l'espace qui est entre elle & la Terre, plus étroit, & empêche par conséquent la matiére céleste de couler si librement entre deux; d'où s'ensuit que la Terre, dont le lieu n'est déterminé que par l'égalité des forces qui

L la

I. *Figure du Tourbillon de la Terre.*

la pressent de tous côtez, doit un peu reculer vers la partie du Tourbillon opposée à la Lune. 4°. Que, comme la matiére céleste qui tourne beaucoup plus vîte que la Terre & la Lune, trouvoit le passage entre l'une & l'autre fort étroit en comparaison de celui qu'elle occupoit auparavant, il étoit nécessaire que sa vîtesse s'augmentât en cet endroit, & qu'elle pressât en même tems avec beaucoup de violence la superficie de l'Air & de l'Eau; & enfin qu'une égale pression devoit se faire à peu prés dans la partie opposée du Tourbillon, par la même raison, & à cause du reculement de la Terre.

Il nous fit reconnoître aussi-tôt la vérité de tous ces Principes, & les effets qui en suivoient naturellement. Car, aiant placé la Lune dans un endroit perpendiculaire à l'Equateur de la Terre, nous vîmes en même tems, 1°. la Mer pressée par cette masse, s'enfoncer au dessous, & ses eaux ainsi pressées & poussées, prendre leur cours avec rapidité vers les poles, & se répandre successivement sur les rivages, suivant leur éloignement de l'Equateur. 2°. Le Globe terrestre tournant sur son essieu d'Occident en Orient, nous voïions la pression de la Lune se faire aussi successivement en divers endroits de la Mer selon l'ordre des Méridiens. 3°. Cette pression successive des diverses parties de la Mer, avoit un effet nécessaire, qui étoit de la faire monter & baisser en divers lieux suivant les régles évidentes de la Statique : ce qui nous donnoit une idée trés nette & tres naturelle du flux & du reflux de la Mer, qui consiste en ce que tantôt elle monte, tantôt elle baisse, & qu'elle monte dans un endroit, quand elle baisse dans l'au-

l'autre ; tous ces mouvemens se faisant réguliérement l'un aprés l'autre, & dans des espaces de tems réglez.

De plus, comme le Diamétre du Tourbillon, où la petite Lune se devoit trouver dans les conjonctions, & dans les oppositions, étoit le plus petit de tous, & qu'au contraire, celui où elle devoit se rencontrer dans les quadratures étoit le plus grand, il nous étoit évident, que la pression & l'enfoncement des eaux devoient être beaucoup plus grands dans les conjonctions, & dans les oppositions, que dans les quadratures ; & par conséquent, que la Mer devoit pour lors se répandre avec plus d'impetuosité & de véhémence vers le rivage, c'est-à-dire, que les marées devoient être beaucoup plus grandes aux nouvelles & aux pleines Lunes, que dans les autres tems ; & aux Equinoxes, qu'aux Solstices, comme il arrive en effet dans nôtre Monde.

Ensuite il nous fit voir tous les Phénoménes particuliers du flux & du reflux fondez sur les mêmes principes, & nous fit remarquer sur tout, la raison pourquoi on ne doit point voir de flux, & de reflux dans les lacs & dans les étangs, quelque grands qu'ils soient à moins qu'ils n'aient quelque communication avec la Mer. Parce que, disoit-il, ces lacs & ces étangs, s'ils sont au de là des tropiques, ils ne sont jamais pressez par la Lune, & pour ceux qui sont sous la Zone torride, entre les Tropiques, ils ne couvrent pas de si grandes parties de la Terre, qu'un côté de leur superficie soit jamais beaucoup plus pressé que l'autre par le Globe de la Lune. Or cette inégalité de pression est l'unique cause de cette vi-

vicissitude de mouvemens, que nous appellons flux & reflux.

Cette explication me charma; & cette maniére de rendre raison du flux & du reflux est si commode, que ceux qui démontrent à M. Descartes que la Terre ne peut avoir de Tourbillon, ou du moins de Tourbillon ovale, devroient par cette considération, être un peu plus indulgens à son égard : mais les Philosophes sont d'étranges gens, & qui ne sçavent ce que c'est que de faire quartier à leurs adversaires.

Cependant tous les autres mouvemens se faisoient dans ce petit Monde avec toute la justesse possible. Mercure, Venus, Mars, & les autres Planettes aïant une fois pris leur place dans le Tourbillon du Soleil; suivoient éxactement leurs routes. Il commençoit à s'élever des vapeurs, & à se former des nüages à l'entour de la petite Terre. Enfin j'étois enchanté de tous ces prodiges, mais il fallut se résoudre au départ, le tems pressoit. Il y avoit déja prés de vingt-quatre heures, que nous étions partis de nôtre Terre, & M. Descartes qui, comme j'ai dit ailleurs, n'a jamais approuvé la conduite de ceux qui abandonnoient leur corps autrement que par la mort, & par les ordres du Souverain Être, nous conseilla lui-même de différer de contenter nôtre curiosité à une autre fois : je lui marquai la reconnoissance que j'avois pour toutes ses bontez, l'estime que je faisois de sa personne & de sa doctrine. Je lui demandai la permission de lui proposer les scrupules qui me pourroient venir dans la suite sur sa Philosophie : lorsque je trouverois l'occasion de lui faire tenir mes lettres. Il me fit de son côté cent amitiez, m'ex-

horta

horta à n'aimer jamais rien tant que la vérité ; & enfin me fit présent de deux verres hyperboliques, pour faire une Lunette d'aproche, avec quoi il me promit, que de la Terre, je verrois tout ce qui se passeroit dans le Globe de la Lune, & même des animaux, s'il y en avoit. Il a démontré dans sa Dioptrique l'excellence de cette figure pour les verres de Lunette, en comparaison de toutes les autres. Il avoit même entrepris de faire travailler en Hollande, & avoit inventé une machine exprés pour cela : mais il ne put trouver d'Ouvriers capables d'exécuter son dessein, & son idée avec l'exactitude nécessaire. Il nous conduisit jusqu'au second Ciel, qui est celui des Etoiles, & nous laissa le P. Mersenne pour nous servir de guide jusqu'à nôtre Monde. *Let. de Descartes.*

A quelque distance des étoiles, les deux Ambassadeurs de l'Aristote aiant trouvé des Philosophes de leur connoissance & de leur païs, nous priérent de trouver bon, qu'ils se joignissent à eux, & prirent congé de nous, fort médiocrement satisfaits de leur voiage, & de leur négotiation. Comme nous étions fort pressez, nous ne nous arrêtâmes point en chemin, & nous ne nous entretinmes avec personne, quoi qu'en divers endroits nous rencontrassions quantité d'Esprits, qui eussent volontiers lié conversation avec nous. En chemin faisant, le P. Mersenne me fit remarquer la disposition des Tourbillons, & la situation des différens Elémens qui les composent, & sur tout les boules du second Elément que je n'apercevois point, lors que j'avois encore les idées Péripatéticiennes ; mais que je voiois clairement occuper la plus grande partie

de l'eſpace, depuis que j'étois devenu Cartéſien. En moins de ſix heures nous nous rendimes à ma maiſon, où il m'arriva un tres grand malheur, c'eſt qu'en allant extrémement vîte, ſans faire réflexion que j'avois les deux verres à Lunettes de M. Deſcartes : comme je paſſois au travers de la muraille de ma chambre, & que ces verres en qualité de corps ne pouvoient paſſer, ils en furent arrêtez, & caſſez en mille morceaux par la rapidité avec laquelle ils la choquérent, & ainſi je fus privé du plaiſir de faire l'expérience dont M. Deſcartes m'avoit répondu, de voir de nôtre Terre tout ce qui ſe paſſeroit dans le Globe de la Lune auſſi diſtinctement, que lorſque j'y étois en perſonne.

Je trouvai mon corps un peu affoibli, & fort échauffé par un jeûne de plus de trente heures. Avant que d'y rentrèr, je voulus obliger le petit Négre à remettre mon cerveau dans ſon ancien état appréhendant, qu'il n'en eût démonté quelque reſſort : car il ne faut rien en cette partie de nôtre machine pour cauſer de grands changemens dans l'eſprit d'un homme ; & j'aurois été fort attrapé, ſi aprés m'être uni à mon corps, je me fuſſe trouvé devenu fou : mais ce petit eſprit malin n'en voulut rien faire, diſant que je lui étois encore fort obligé de ce qu'il m'avoit rectifié les idées. Il fallut donc en paſſer par là, & aprés avoir remercié le P. Merſenne & mon vieillard de la faveur qu'ils m'avoient faite de m'avoir pris pour compagnon d'un ſi beau voiage, mon ame entra dans ſon corps, & ne manqua pas en qualité d'ame Cartéſienne de prendre ſa place dans la glande pinéale de mon cerveau.

J'avois prié le P. Mersenne de me faire l'honneur de me venir revoir avant que de retourner au Monde de Descartes, afin que je pusse lui donner une lettre de remerciment pour ce grand Philosophe, qui m'avoit traité avec tant de bonté & d'honêteté; il me le promit; & revint en effet au bout [illegible] mois, qu'il passa partie dans ce Monde à executer quelques commissions de M. Descartes, partie dans diverses Planétes, & dans divers lieux de ces grands espaces, où il alla chercher quelques anciens Cartésiens de la part de ce Philosophe, pour leur donner avis du lieu où il étoit, & du grand dessein, qu'il étoit prés d'exécuter. Je lui donnai la lettre, que j'ai ajoûtée à cette rélation, & par laquelle je la finirai.

VOIAGE DU MONDE DE DESCARTES,

QUATRIE'ME PARTIE.

MON ame s'étant placée dans la glan de pinéale de mon cerveau, comm une Reine dans son trône, pour co duire & régler de là tous les mouv mens de la machine de mon corp se sçavoit extrémement bon gré du changemen de ses idées; & s'applaudissoit elle-même de l nouvelle qualité de Cartésien, que j'allois com mencer à porter parmi les Sçavans. Je me sent incontinent disposé à prendre tous les airs, & toutes les maniéres des Philosophes de cette Secte. Je ne parlois plus qu'avec mépris de la Philosophie des Colléges, qui ne sert, disois-je, qu'à gâter l'esprit, & à le remplir d'idées creuses & confuses, propres seulement à entretenir une vanité pédantesque. Descartes étoit le premier, & même le seul Philosophe qui eût jam été au Monde, tous les autres n'étoient que enfans auprés de lui, des chicaneurs, & des diseurs de sornettes. Etant invité quelques jours aprés à une Thése de Philosophie, il fallut me faire une violence extrême, pour me resoudre à y

aller.

aller. Je n'y assistai qu'en bâillant, & en regardant avec pitié du haut de mon esprit tout ce qui s'y disoit. Une des prémiéres choses que je fis, fut de dégrader dans ma bibliotheque les Süarez, les Fonseca, les Smigletius, les Goudins &c. de leur ôter le rang considérable, qu'ils y tenoient; & de les abandonner dans un méchant cabinet [illegible] à la merci de la poussiére & des vers, pour mettre à leur place M. Descartes relié en beau maroquin de Levant, & tous ses illustres Disciples.

Avant que d'être Cartésien, j'étois si tendre, que je ne pouvois pas seulement voir tüer un poulet: mais depuis que je fus une fois persuadé, que les bêtes n'avoient ni connoissance, ni sentiment, je pensai dépeupler de chiens la ville où j'étois, pour faire des dissections anatomiques, où je travaillois moi-même, sans avoir le moindre sentiment de compassion; & même à l'ouverture des conférences, & des assemblées de Savans, que je m'avisai de tenir chez moi, pour faire valoir, & répandre dans le païs la doctrine de mon maître: la prémiére harangue que je fis, fut une invective contre l'ignorance & l'injustice de ce Sénateur de l'Areopage, qui fit déclarer incapable d'entrer jamais dans le gouvernement de la République un enfant de qualité, qu'il avoit vû prendre plaisir à crever les yeux à des corneilles, qu'on lui avoit données pour se [illegible]er.

Cependant il faut l'avoüer de bonne foi, [illegible] déterminé Cartésien que je fusse, je sen[illegible] de grands scrupules, que d'habiles gens [illegible]naître dans mes conférences. Je [illegible], que plus je vais en avant,

plus ils augmentent ; & si M. Descartes n'appaise les remords de ma conscience par une réponse juste, & précise à la lettre, que je lui ai écrite sur ce sujet, j'ai grand peur que les traces de mon cerveau ne changent, & que les esprits animaux ne reprennent l'ancien cours, qu'ils y avoient. Voici une copie de [illegible] lettre, que j'ai écrite à M. Descartes, [illegible] comprend les principales de ces difficultez, que je n'ai pas crû indignes d'être présentées au Public.

Lettre de..... à M. Descartes.

MONSIEUR,

JE ne sçaurois vous témoigner assez de reconnoissance de l'honneur, & des amitiez que j'ai reçuës de vous, pendant le peu de tems que j'ai passé dans vos quartiers du troisiéme Ciel. Quelque peu de bonnes qualitez, que vous aiez dû reconnoître en moi, vous m'y avez traité comme un homme du prémier mérite. Bâtir un Monde entier en ma présence : vous appliquer vous même à me faire comprendre tout l'artifice & tous les ressorts d'une si admirable machine, c'est m'honorer d'une maniére qui passe dans son genre celle dont le Roi honore les Princes, les Ambassadeurs, & les grands Seigneurs étrangers, lorsqu'il ordonne, qu'on fass[illegible] joüer pour eux toutes les eaux de Versailles. V[illegible] pouvez assurément conter aprés tout cela, [illegible] je suis entiérement à vous ; & que vo[illegible] rendu maître de mon esprit par les s[illegible] noissances, que vous lui avez c[illegible] vous vous êtes encore attac[illegible]

mon cœur par ces bontez extraordinaires, dont vous m'avez comblé.

Le R. P. Mersenne qui a bien voulu se charger de cette lettre, vous instruira encore mieux de mes véritables sentimens, & pour vôtre personne, & pour vôtre doctrine. La conduite que j'ai tenuë depuis mon retour, l'a tres fortement persuadé que vous n'avez jamais eû de disciple plus zelé que moi pour l'honneur & l'accroissement de la Secte. En moins d'un mois qu'il y a, que je suis revenu de vôtre Monde, j'ai répandu la terreur dans tout le Péripatétisme de ce païs. J'ai fait reprendre courage à quelque peu de Cartésiens, qui s'y trouvent encore, & qui y vivoient dans l'obscurité & dans le silence, se contentant de joüir de la vérité, sans se mettre autrement en peine de la faire connoître à des gens, qui l'avoient d'abord mal reçuë. Il se tient des conférences chez moi deux fois la semaine, où je tâche de mon mieux à donner vogue à vôtre doctrine : j'ai déja fait quelques conquêtes parmi les Péripatéticiens, dont plusieurs ne manquent point de s'y trouver, & à deux ou trois prés, dont l'entêtement est insurmontable, ils seront bien-tôt tous à moi, quand je leur aurai donné la solution de quelques difficultez assez bonnes, qu'ils m'ont proposées sur divers points de vôtre Philosophie. Les principales regardent la constitution générale de vôtre Monde. Et comme dans cette matiére, ils prétendent détruire vos conclusions par vos propres Principes : que quelques-uns d'entre eux sont gens d'esprit, qui donnent un certain tour spécieux à leurs argumens, en sorte que j'ai quelquefois de la peine à en démêler le défaut : j'ai cru que

je devois avoir recours à l'oracle, & que je ne pouvois mieux faire, que de vous consulter vous-même, comme vous m'avez permis de le faire, & de vous prier de me communiquer vos pensées là dessus le plûtôt que vous pourrez. Un voiage du troisiéme Ciel jusqu'ici n'est pas une affaire pour vôtre petit Maure. Voici donc à peu prés comme ces Messieurs s'y [illegible]is.

Ils me proposérent d'abord [illegible] trois argumens usez, dont on se sert tous les jours dans les Classes, pour réfuter vôtre systême; & pour montrer, que c'est une purë chimére, qu'on ne peut pas même soûtenir comme un simple hypothése, en admettant les Principes, que vous posez vous-même. M. Descartes, disent-ils, suppose prémierement que Dieu crée la matiére; secondement, qu'il la divise en une infinité de petites parties cubiques; & qu'enfin déterminant diverses grandes portions de cette matiére, il les [illegible]ite en rond, & fait en même tems, que [illegible] petites parties cubiques, dont ces grandes p[illegible]s, qu'il apelle alors Tourbillons, sont comp[illegible]s, tournent autour de leur propre centre. Or, il est impossible, ajoûtent-ils, de concevoir la division, & le mouvement de la matiére dans ses Principes.

Car enfin, pour ce qui regarde la division, on ne la peut concevoir qu'en deux maniéres, ou bien en s'imaginant entre les parties divisées des intervalles vuides, ou bien en concevant ces intervalles remplis de quelques corps, ou de quelque matiére d'une nature différente de celle des parties. C'est ainsi que, quoique tout soit plein dans le Monde, nous concevons quatre Dez approchez les uns contre les autres, comme qua-

tre

tre corps cubiques distinguez, parce que, quoi qu'il n'y ait point de vuide entre eux, on y aperçoit cependant un petit intervalle rempli d'air, qui nous empêche de les concevoir comme un seul corps : mais selon les principes du Cartésianisme, on ne peut concevoir la chose ni en l'une, ni en l'autre maniére : car on ne peut pas supposer de [illegible] entre les parties divisées, puisque le vuide dans ce systême est impossible. On n'y peut pas non plus concevoir de corps de different nature, puisque la différence des corps selon l'Auteur du systême, ne se trouve qu'aprés l'agitation, & le mouvement de la matiére. Cette division est donc une chimére.

Pour ce qui est du mouvement c'est bien pis encore, car le moien de concevoir, que toutes ces parties cubiques, lesquelles sont toutes dures, impénétrables, & incapables de compression, puissent tourner sur leur centre & se casser, qu'il n'y ait déja, ou qu'il ne se fasse quelque vuide : car la petitesse ne fait rien ici, puisque quelques petites qu'elles soient, elles sont dures & impénétrables, & concourent toutes ensemble à résister au mouvement de chacune en particulier. Cette hypothése donc est insoûtenable, & on y arrête Descartes dés sa prémiére supposition.

Ce furent là, Monsieur, les prémiers coups, que l'on me porta, & les prémiéres difficultez, que j'eûs à resoudre sur le systême de vôtre Monde. On les avoit tirées des livres de tres habiles gens ; & comme Messieurs vos Disciples semblent tenir pour maxime, & pour méthode, d'aller toûjours leur chemin, de faire seulement l'exposition & la preuve de leur doctri-

ne, ſans paroître s'inquiéter fort des objections, qu'on pourroit leur faire, n'aïant pas à répondre ſur les bancs, ces argumens paſſoient communément pour des argumens ſans réponſe, & qui dés l'entrée de la diſpute pouſſeroient tout Cartéſien à bout : mais plus mes adverſaires paroiſſoient invincibles avec de ſi bonnes armes, plus je me fis valoir en les terraſſant, & en les deſarmant.

Comme j'avois lû exactement vos ouvrages, & ſur tout le livre des Principes, & celui qui porte pour titre : Traité de la Lumiére, ou le Monde de M. Deſcartes : je ne répondis au prémier argument, qu'en m'inſcrivant en faux contre cette diſtinction d'inſtants, que l'on ſembloit mettre entre la diviſion & le mouvement, comme ſi vous aviez prétendu, que Dieu eût dans un prémier inſtant diviſé la matiére, & l'eût remuée dans le ſecond ; je dis, que vous n'aviez jamais ſuppoſé, que la matiére fut diviſée avant le mouvement : que la maniére dont vous propoſiez vôtre ſyſtême dans la troiſiéme partie des Principes, ne ſuppoſoit nullement cette diſtinction, & que dans le traité de la lumiére Chap. 6. où vous décrivez la formation du Monde, vous diſiez poſitivement le contraire, avertiſſant vôtre Lecteur, que cette diviſion de la matiére ne conſiſtoit pas en ce que Dieu eût ſéparé ſes parties de ſorte, qu'il y eût du vuide entre elles ; mais que toute la diſtinction qui vous ſuppoſiez, que Dieu y mettoit, conſiſtoit dans la diverſité des mouvemens, qu'il leur donnoit, faiſant que dés le prémier inſtant qu'elles furent creées, les unes commençaſſent à ſe mouvoir d'un côté, & les autres d'un autre, &c.

telle-

tellement que dans cette occasion, la division & le mouvement étoient la même chose, ou du moins que l'un n'étoit point sans l'autre. Que vous seriez le prémier à avoüer, qu'il n'y avoit rien de plus absurde par raport à vos autres Principes, que de supposer les parties de la matiére en repos, & cependant divisées, puisque selon vous, l'union des parties d'un corps dur, tel qu'on doit concevoir la matiére avant le mouvement, ne consiste que dans le repos, qu'elles ont les unes auprés des autres; & qu'au reste, il n'étoit pas plus difficile de comprendre comment la division se fait par le mouvement, & en même tems que le mouvement, qu'il est difficile d'entendre comment je puis déchirer une feüille de papier en la divisant en deux demies feüilles, dont je tire l'une vers l'Orient, & l'autre vers l'Occident. J'ouvris aussi-tôt les livres, que je leur avois citez, & leur montrai les endroits dont il s'agissoit: ils demeurérent d'accord du fait, & n'eurent rien à y opposer.

Mais nous n'eûmes pas si-tôt fait sur le mouvement de la matiére, il fallut nécessairement disputer, sans emportement néanmoins, & sans chicane, parce que la plûpart de ceux à qui j'avois affaire, étoient honêtes gens & de bonne foi, qui se rendoient à la raison. Il étoit donc question d'expliquer comment les parties de la matiére, que nous concevons tellement pressées les unes contre les autres, qu'il n'y ait pas le moindre vuide dans toute la masse, que nous supposons outre cela être dures, peuvent passer du repos au mouvement.

Aprés que ces Messieurs se furent étendus fort au long sur ce sujet, je leur demandai, si

tous

tout Péripatéticiens qu'ils étoient, ils avoient l'esprit bien convaincu, que la fluidité de l'eau, par exemple, fût une qualité absoluë; que, quand elle étoit gelée, elle fût dure par un accident absolu, qu'on appelloit dureté; & que, quand elle étoit dégelée, elle fût liquide par un accident absolu, qu'on appelloit fluidité. Que l'un de ces accidens fit couler le plomb, quand on le mettoit sur le feu; & l'autre le fixât, quand il commençoit à se refroidir; & au contraire, si aïant vû la maniére nette, naturelle, intelligible, dont M. Descartes expliquoit la nature de la fluidité, & les propriétez des corps fluides par le mouvement des parties insensibles de ces corps, (mouvement, que la seule dissolution des sels par l'eau commune, & des métaux par les eaux fortes, démontroit évidemment,) ils ne s'étoient pas du moins convertis sur cet article. La plûpart me répondirent que dans la persuasion où ils étoient, qu'on ne pouvoit se passer de qualitez absoluës pour l'explication de quantité de Phénomenes, celle qu'ils abandonneroient le plus volontiers seroit la fluidité, & qu'ainsi ils ne voudroient pas trop me chicaner là dessus.

Cela supposé, leur dis-je Messieurs, vous serez bientôt satisfaits, ou plus embarassez que M. Descartes: car enfin dans vôtre systême, le Monde est plein, & il n'y a point du tout de vuide, le mouvement néanmoins [illegible] & s'y continuë: les parties sensibles & insensibles des corps s'y remuent, sans que leur dureté & leur impénétrabilité les en empêchent. Pourquoi la matiére de M. Descartes, qui n'est pas plus impénétrable que la vôtre, ne pourra-t'elle

pas

pas joüir du même privilége? Pourquoi son mouvement sera-t'il plus impossible? Vous & nous supposons la même chose, & nous n'avons plus qu'à nous soûtenir contre les Epicuriens, qui prétendent démontrer par le mouvement la nécessité de leurs petits vuides insensibles semez dans tous les corps. Leur prétenduë démonstration se réduit à ceci. Afin qu'un corps se remuë, il faut qu'il en fasse sortir un autre de sa place: cet autre n'en peut pas sortir, parce qu'il n'a pas où aller, si tout est plein. Donc le mouvement sera impossible, s'il n'y a pas de vuide. Au contraire, s'il y a du vuide dans les corps, ils se peuvent comprimer, & par conséquent ceder à ceux qui les poussent; & ainsi le mouvement se fera. C'est là un pur sophisme, dont vous & nous donnerons la solution disant seulement aux Epicuriens, que pour concevoir comment le mouvement se peut faire sans vuide, il n'y a qu'à comprendre, que jamais un corps ne se remuë tout seul; mais que dans le même instant, qu'un corps quitte sa place, il en pousse un autre qui la prend; & que dés là que je conçois, qu'un corps peut dans le même instant prendre la place que l'autre quitte, je conçois parfaitement le mouvement, car c'est là tout le mystére.

Mes Péripatéticiens me parurent surpris de me voir tirer si promptement une conclusion si nette du principe, qu'ils m'avoient si liberalement accordé, & se repentirent sans doute de leur condescendance: mais je continuai en leur disant, que je ne prétendois pas me prévaloir de l'avantage, qu'ils m'avoient donné, quoi qu'ils ne l'eussent fait que forcez par l'évidence de la vérité; que je ne voulois pas, qu'ils me reprochas-

chassent, comme ils faisoient peut-être déja dans leur cœur, d'avoir usé de surprise, & abusé de leur facilité, pour les faire tomber dans le piége; & qu'enfin j'entreprenois de leur rendre au moins probable dans leurs propres principes la vérité que je défendois.

On a dis-je, Messieurs, dans le sujet dont il s'agit, des préjugez, qui viennent plus de l'imagination, que de la raison: on s'imagine premierement, qu'un corps, qu'on se représente au milieu de la matiére du Monde, est beaucoup plus pressé, si on suppose cette matiére dure, qu'il ne seroit, si on la supposoit fluide; cela est évidemment faux: car si le Monde est plein, soit que cette matiére soit fluide, soit qu'elle soit dure, il n'y en a ni plus ni moins; & elle est en égale quantité dans l'une & dans l'autre supposition, & par conséquent ses parties ne sont pas plus pressées, quand on la suppose dure, que quand on la suppose fluide. Secondement, on se persuade, que dés là qu'un corps est liquide, il est toûjours disposé à céder au mouvement d'un autre corps; & qu'au contraire, dés là qu'un corps est dur, rien ne lui peut donner cette disposition à céder, s'il est entouré d'autres corps durs. La fausseté du premier paroît dans une expérience fort commune. Remplissez d'eau une bouteille de verre, dont le cou soit long, & assez étroit, renversez la perpendiculairement, l'eau est poussée par son propre poids vers la terre: elle ne rencontre point d'autre corps en son chemin, que l'air, qui est encore plus liquide qu'elle: cependant nonobstant ce poids & cet effort, que l'eau fait pour se mettre en mouvement, nonobstant la liquidité de l'air,

l'air, qu'elle a au dessous d'elle, le mouvement lui est impossible, & l'air ne lui résiste pas moins qu'un corps dur, dont on auroit bouché la bouteille avec force. Qu'est-ce donc qui empêche le mouvement de l'Eau ? C'est que l'Air & l'Eau, se trouvent dans une telle situation, que quelque effort que fasse l'Eau pour se mouvoir, elle ne peut déterminer l'Air, ni aucun autre corps, à venir prendre sa place dans l'instant même, qu'elle la quitte : car dés là qu'elle le pourra, c'est-à-dire, dés que vous inclinerez un peu la bouteille avec quelque mouvement, & que par conséquent une petite ligne d'air pourra s'insinuer à côté de l'eau, le mouvement suivra à proportion de l'espace, que l'air remplira. On ne doit donc pas supposer, que dés là qu'un corps est liquide, il soit toûjours disposé à céder au mouvement des autres corps : mais aussi on ne doit pas non plus supposer que dés là, qu'un corps est dur, & entouré de corps durs, il ne peut se trouver disposé à être remüé, ce que je prouve ainsi.

Supposons un Globe creux, qui soit parfaitement plein, partie d'eau, partie de quantité de petits corps durs de toute sorte de figure, dispersez de tous côtez dans cette masse d'eau. Pensons que tous ces corps sont en repos. Comme l'eau remplit tous les espaces qui sont entre ces petits corps, nous concevons les parties de cette Eau de toute sorte de figures, comme le sont les espaces qu'elles remplissent. Ainsi nous concevons dans ces espaces de petits Globes d'eau, de petits triangles, de petits cubes, de petits éxagones, &c. Supposons maintenant que cette Eau, & tous ces petits corps sont agitez.

Com-

Comme nous avons fait réflexion sur la figure des parties de l'Eau avant le mouvement, nous concevons aisément, que toutes ces figures se changent dans l'instant du mouvement; c'est-à-dire, que de petits Globes d'eau se divisent en deux Hémisphéres, que des Cubes d'eau perdent leurs angles, &c. Que de ces petites parties, soit dures, soit liquides, les unes reçoivent beaucoup de mouvement, les autres peu; & qu'enfin toutes se déterminent tellement les unes les autres, qu'il ne se fait pas le moindre vuide & que dés qu'une sort d'un endroit, une autre y entre en même instant; & tout cela se fait aisément par la facilité, que les parties de l'Eau ont à se rompre, & à se séparer les unes des autres. Ainsi dans ce prémier instant du mouvement, nous concevons, qu'il s'est fait un changement d'une tres grande quantité de figures: que ce changement ne s'est fait que par la fraction, ou la séparation des parties: que cette fraction s'est faite par le mouvement, & que le mouvement n'a pû se faire sans cette fraction: que c'est l'effort, qu'on a fait pour mettre ces corps en mouvement, qui a causé & le mouvement & la fraction: que la fraction d'une partie à été causée immédiatement soit par un des corps durs, soit par une autre partie d'eau; par exemple, que l'angle d'un cube n'a été séparé du reste de la masse, ou de l'autre partie où il étoit attaché, que par une autre partie qui s'est insinuée entre deux, ou qui a pris sa place si juste, qu'elle remplissoit parfaitement l'espace; & qu'enfin une seule chose a pû empêcher la fraction & le mouvement; c'est, si les parties avoient été tellement dispo-

sées

ſées entre elles, que les unes quittant leur place, d'autres n'euſſent pas pû la prendre en même tems : car tout étant plein avant le mouvement, c'eſt une néceſſité, que tout ſoit plein dans le mouvement.

Supposons maintenant, que toute cette eau, & tous ces petits corps ſoient remis dans le même état, qu'ils étoient avant le mouvement ; & penſons qu'à la place des parties de l'eau, qui occupoient tous les eſpaces d'entre les corps durs, on mette d'autres corps durs, qui occupent préciſément les eſpaces, qu'occupoient les parties de l'eau ; ou bien ſuppoſons ſeulement, que l'eau ſe gele, mais ſans aucune diminution ou augmentation de ſa maſſe. Suppoſons de plus, que Dieu faſſe effort pour remuer cette matiére ; & qu'il tâche en même tems de diviſer toutes ſes parties préciſément de la même maniére, que les parties de l'eau, dont elle occupe la place ſe ſont diviſées dans l'inſtant du mouvement. Je ne ſuppoſe point encore de mouvement, mais ſeulement un effort pour le produire ; & il n'y a nulle contradiction dans cet effort : mais je maintiens, que de cet effort le mouvement & la fraction doivent néceſſairement ſuivre, & voici comme je raiſonne.

De cet effort que je ſuppoſe, doit ſuivre le mouvement & la fraction, ſi rien ne les empêche. Or rien ne les empêche : car la diſpoſition au mouvement, & à la fraction eſt la même dans cette hypothéſe, où je ne ſuppoſe que des corps durs, qu'elle eſt dans la précedente, où je ſuppoſe des corps liquides mêlez avec des corps durs ; & ſi l'oppoſition au mouvement & à la fraction, que quelques-uns ſe figurent dans

dans la derniére, étoit invincible, elle le seroit aussi dans la prémiére.

Car, si dans la prémiére hypothése des corps liquides mêlez avec des corps durs, nous pensons que les parties sont tellement poussées & déterminées, qu'une venant à se mouvoir, une autre ne pourroit pas prendre sa place dans le même instant: nous concevons, que le mouvement & la fraction des parties ne se feront jamais: ainsi qu'il arrive dans l'expérience de la bouteille, dont j'ai parlé auparavant, parce qu'alors tout étant supposé plein, toutes les parties résistent ensemble au mouvement de chacune en particulier: mais dés là que nous concevons, que les parties de cette matiére sont tellement poussées & déterminées, qu'en cas que l'une se remuât, une autre prendroit dans le même instant sa place, & une autre la place de celle-ci; alors nous concevons, que le mouvement & la fraction doit infailliblement suivre l'impulsion. Or, dans la seconde hypothése des corps durs, supposant que Dieu pousse & détermine les parties de ces corps précisément de la même maniére, que les parties de l'eau avoient été déterminées dans la prémiére hypothése au prémier instant du mouvement & de la fraction; il est clair, qu'en cas qu'une se remüât, une autre prendroit incontinent sa place, puisqu'elle est précisément poussée & déterminée comme celle de l'eau, qui prendroit cette place. Donc le mouvement doit suivre dans la seconde hypothése, comme dans la prémiére.

Toute la différence qu'il y a, c'est que les parties de l'eau étant tres faciles à diviser, il ne faut qu'un tres petit effort pour les remüer; &

que

que les parties des corps durs étant plus difficiles à diviser, il faudroit un effort beaucoup plus grand : mais il est permis à M. Descartes de le supposer, s'il veut, infini ; & cette résistance, que Dieu trouveroit, ne seroit pas de toutes les parties en général contre la division de chacune en particulier ; résistance, que nous trouvons invincible dans le plein même fluide : mais ce ne seroit que la résistance de chaque partie à sa propre division, que l'on conçoit tres distinctement n'être pas invincible.

En un mot le mouvement & la division des corps durs est possible dans le plein, dés là, que l'on conçoit les diverses parties de ces corps poussées vers toutes les parties imaginables de l'espace, & qu'on les conçoit déterminées de telle maniére, qu'en cas que l'une se remuât, une autre rempliroit incontinent sa place : car sans cela le mouvement est impossible même dans les fluides, & avec cela il est nécessaire, même dans les corps durs.

Quoi que cette explication, leur dis-je, me paroisse une véritable démonstration, je ne prétens pas que vous la regardiez comme telle : je me contente qu'elle vous fasse seulement douter de la certitude des argumens contraires, qu'on fait ordinairement en cette matiére ; & je ne desespere pas, qu'aprés que vous l'aurez examinée avec attention, vous ne m'accordiez quelque chose de plus, que ce que je vous demande maintenant.

En effet mes Académiciens me parurent être assez satisfaits de moi ; il ne leur resta presque plus qu'un scrupule, qui consistoit en ce qu'ils supposoient, que dans le prémier instant de la divi-

division, vous donniez la figure cubique à toutes les parties de la matiére. Circonstance qui révoltoit toûjours leur imagination. A cela je leur dis, que pour peu qu'ils voulussent faire de réflexion sur ce que je venois de leur expliquer, ils verroient clairement, que cette circonstance ne faisoit point une difficulté particuliere, mais que pour les tirer entiérement de peine, je les assurois, que jamais vous n'aviez fait cette supposition : qu'ils pouvoient s'en convaincre par vos propres paroles : que dans le livre des Principes, vous ne supposiez point autre chose, sinon, que les parties de la matiére n'avoient pas été toutes rondes ; & que dans le Traité de la Lumiére, vous leur attribüez toutes les figures imaginables. Je leur montrai encore ces endroits, & je les fis convenir du peu de fidélité, ou d'exactitude de certains Auteurs, qui faisoient ainsi l'exposition de vôtre doctrine à leur fantaisie, & de la maniére, qui leur étoit la plus commode, pour l'attaquer avec avantage. Enfin je leur expliquai en deux mots vôtre pensée là dessus, que j'ai toûjours cru être telle ; sçavoir, que Dieu dans la prémiére agitation & division de la matiére avoit fait des parties de toute sorte de figures, qu'il avoit poussées & déterminées en tous sens, & vers tous les côtez de l'espace : qu'il en avoit fait par là un corps liquide, dont il avoit pris ensuite certaines grandes portions, pour les agiter en rond & en faire des Tourbillons, dans lesquels la plûpart des petites parties insensibles qui les composoient, tournoient au tour de leur centre : que par ce mouvement, il se faisoit un continuel changement dans les parties de la matiére,

tiére, les unes perdant leurs angles, les autres s'unissant, & s'accrochant ensemble. Que je croiois aprés vous, que la même chose se passoit à chaque moment entre les parties insensibles de tous les corps liquides ; & que c'étoit de là, que vous concluïez l'existence, & la différence de vos trois Elémens. J'ose me flater, Monsieur, que vous ne serez pas trop mécontent de mes réponses, & que vous avoüerez, que si je suis inférieur à la plûpart de vos Disciples en esprit & en pénétration, il n'y en a guéres à qui je cede dans l'application, que vous souhaitez, que vos Lecteurs apportent à la lecture de vos livres, avant que d'en porter leur jugement, & sur tout avant que d'entreprendre de les combatre, ou de les défendre.

Mais pour continuer à vous rendre conte de mes conférences : celle-ci, dont je viens de vous parler, eut deux effets. Le prémier fut de faire un peu revenir nos Péripatéticiens de cette mauvaise opinion, qu'ils avoient conçuë de vôtre doctrine, qu'ils avoient regardée jusqu'alors comme pleine de contradictions, & d'absurditez absolument insoûtenables, & comme un systême qui se détruisoit de lui même. L'autre fut de faire appliquer tout de bon deux ou trois des plus subtils, & des plus pénetrans à la lecture, & à l'examen de vos livres, où ils ont trouvé en effet des difficultez, qui me paroissent grandes ; & sur lesquelles, ainsi, que je vous l'ai marqué d'abord, je me trouve obligé de vous consulter vous-même. Car je vous avoüe, que tout fier, que je fusse de mon prémier succez, je me suis trouvé dans l'embarras, & que j'ai besoin

de lumiéres auſſi vives que les vôtres, pour m'en tirer.

Ces Meſſieurs ont été quinze jours ſans me rien propoſer contre vôtre doctrine; & trois ou quatre conférences, que nous avons tenuës dans cet intervalle de tems, ſe ſont paſſées à expliquer vos ſentimens, & à réſoudre quelques queſtions, qu'ils me faiſoient ſur certains points particuliers de vos livres, dont ils croioient, ou du moins dont ils faiſoient ſemblant de croire ne pas aſſez pénétrer le ſens. C'étoit un ſtratagéme dont ils uſoient pour m'engager dans quelque mauvais pas: je m'apercevois bien de cette petite conjuration, qui m'auroit ſans doute donné quelque inquiétude, aïant affaire à de tres habiles gens ſi la bonté de la cauſe, que je défendois, ne m'avoit raſſuré. Enfin, il y a deux jours, qu'ils ſe déclarérent hautement; & qu'en me promettant, ou me menaçant de réfuter dans peu de tems la plus grande partie de vôtre Métaphyſique, & de vôtre Phyſique, ils me dirent, qu'ils en vouloient d'abord au ſyſtême de vos Tourbillons: que c'étoit là vous attaquer par la tête; & qu'ils croioient avoir ſur cet article de quoi renverſer vôtre Phyſique de fond en comble.

Comme ils ſont néanmoins auſſi civils, & auſſi honnêtes, qu'ils ſont habiles & pénétrans; & que d'ailleurs ils étoient perſuadez, que leurs argumens étoient tres difficiles, pour m'épargner l'embarras & la confuſion dans la peine, qu'ils prévoioient que j'aurois, à en donner la ſolution, ils ne voulurent pas m'obliger à y répondre ſur le champ: mais ils ſe contentérent de me les donner par écrit, afin que

j'y

j'y répondisse à loisir : ils me les lûrent seulement, pour voir si je comprenois bien leur pensée ; & je vous avouë que, quoi que je fisse le brave, je leur sçus néanmoins tres bon gré au fond du cœur, de ce petit ménagement, dont ils avoient usé à mon égard : car ils n'argumentent que par des faits, ou par des principes tirez mot pour mot de vos livres, qu'ils opposent entre eux, & qu'ils montrent se détruire l'un l'autre d'une maniére si plausible, & si vraisemblable, qu'il faut être M. Descartes, ou du moins plus habile, que je ne suis, pour y répondre. Je vais vous transcrire les principales choses de leur mémoire, & dans leurs propres termes. Ils lui avoient donné ce titre.

Difficultez proposées à un Cartésien par quelques Péripatéticiens contre le Systême général du Monde de M. Descartes.

PRémiérement, on prétend prouver, que l'arrangement, que M. Descartes fait de la matiére, ou des trois Elémens dans ses Tourbillons, ne peut nullement s'accorder avec les principales régles du mouvement, qu'il a données lui-même, ni avec les proprietez, qu'il attribuë à chacun de ces Elémens. Et on tirera de là des conséquences, qui détruisent entiérement sa doctrine touchant la nature de la lumiére.

Secondement, on montrera, que la maniére, dont il explique la lumiére, ne peut nullement subsister avec celle, dont il dispose, on

ne dit plus, ses Elémens dans ses Tourbillons; mais celle dont il dispose les Tourbillons même entre eux.

Troisiémement, on prouve, que dans les Principes de M. Descartes, la Terre non plus que les autres Planétes ne peut point avoir de Tourbillon propre dans le Tourbillon du Soleil. Ce qui étant une fois démontré, toute l'Astronomie de M. Descartes est renversée, & toute l'œconomie de son Monde terrestre est absolument ruinée.

PREMIER ARGUMENT.

1°. On suppose d'abord le grand principe de M. Descartes, que tout corps qui est agité en rond fait à tous momens effort, pour s'éloigner du centre de son mouvement, & du cercle qu'il décrit.

2°. De ce principe universel suit immédiatement cette conséquence particuliere, que dans un Tourbillon, où les matiéres du prémier, du second, & du troisiéme Elément sont agitées en rond; elles font toutes trois effort pour s'éloigner du centre du Tourbillon.

3°. On tire encore du même principe, cette autre conclusion, que dans l'effort commun, que font divers corps ainsi agitez, & confondus ensemble, pour s'éloigner du centre de leur mouvement, ceux qui auront le plus d'agitation, & seront plus propres au mouvement: ceux là, dis-je, doivent l'emporter sur les autres, se placer à la circonférence du cercle, que le Tourbillon d'écrit, & contraindre par conséquent les moins agitez, & les

les moins propres au mouvement à deſcendre vers le centre.

Quand cette concluſion n'auroit pas une liaiſon néceſſaire, & viſible avec le principe, comme elle l'a en effet : il ſuffiroit, pour avoir droit de s'en ſervir, de dire, qu'elle eſt de M. Deſcartes en divers endroits de ſes livres, & ſur tout dans la quatriéme partie du livre des Principes, Num. 23.
où il rend raiſon du mouvement des corps peſants vers le centre de la Terre, par cette propoſition là même. Que ce n'eſt qu'en vertu de ce principe, que dans le Tourbillon de la Terre les corps terreſtres ſont au deſſous de l'Air, & l'Air au deſſous de la matiére céleſte.

4°. On en ajoûte encore une autre, que M. Deſcartes repete pluſieurs fois, principalement dans la troiſiéme, & dans la quatriéme partie des Principes, & dans le Chapitre huitiéme du Traité de la Lumiére. Sçavoir, que le prémier & le ſecond Elément ont beaucoup plus d'agitation, & ſont beaucoup plus propres au mouvement, que le troiſiéme Elément, dont les parties ſont rameuſes & branchuës, & de figure fort irréguliére.

Tout ceci ſuppoſé, accordons à M. Deſcartes, que la matiére aiant été creée telle, qu'il nous la propoſe, Dieu a pû la diviſer, & lui [illegible]primer le mouvement, & qu'il l'a en effet di-[illegible]nuée. Arrêtons nous, & fixons nô-[illegible]imagination & nôtre penſée à cette grande portion de matiére, ou à ce Tourbillon, au centre duquel l'Etoile polaire ſe trouve placée. Concevons, que cette portion de matiére compoſée d'une infinité de petites parties inſenſibles eſt agitée en rond, tandis que toutes ces

petites parties se remüent aussi autour de leur propre centre.

De ce mouvement doivent naître les trois Elémens ; c'est-à-dire la poussiére tres subtile du prémier Elément, les petites boules du second, & les parties rameuses du troisiéme, qui toutes ne sont que des parties de la matiére différentes entre elles seulement par leur figure & par leur grandeur.

Soit que le troisiéme Elément se soit formé en même tems que les deux autres, comme M. Descartes semble en quelque façon le supposer dans son Traité de la lumiére, soit qu'il ne soit formé, que par la jonction de plusieurs parties du prémier Elément, qui se sont accrochées les unes les autres, comme il semble l'enseigner dans le livre des Principes : ce Philosophe prétend, que dans cette agitation de la matiére, aprés qu'elle aura duré assez long-tems pour rompre les angles de la plûpart des parties agitées, la matiére du prémier Elément doit avoir deux places principales. La prémiére dans tout l'espace du Tourbillon, où elle doit être répanduë pour remplir exactement tous les intervalles, qui se trouvent entre les Globes du second Elément, dont tout le corps du Tourbillon, ou du Ciel, est composé ; & la seconde au centre, où elle doit être obligée de descendre par les globules du second Elément, pour y f[illegible] corps sphérique & fluide, qui n'est point [illegible] que l'étoile même, laquelle par l'agitation de la matiére en rond, & par l'effort que cette matiére fait pour s'éloigner du centre du Tourbillon où elle se trouve, pousse les globules du second Elément, qu'elle a au dessus d'elle, en tous les points

points imaginables, & communiquant par leur moien cette impression à nos yeux, y produit la sensation de la Lumiére.

C'est là toute la belle doctrine de M. Descartes sur cet article. Mais on prétend lui démontrer par les principes posez, qui sont tous de lui, que ce n'est point la matiére du prémier Elément mais que c'est la matiére du troisiéme, qui doit faire le centre du Tourbillon; & qu'ain[illegible] les Etoiles ne doivent point être lumineuses, ni le Soleil non plus, mais qu'elles doivent être toutes des corps opaques, comme les Planétes, & la Terre, & des masses dures, composées de parties du troisiéme Elément, embarassées les unes avec les autres, & accrochées ensemble, presque sans nul mouvement.

Démonstration.

Quand plusieurs corps ou parties de la matiére se meuvent ensemble circulairement, celles qui ont le moins d'agitation, & qui sont les moins propres au mouvement, ont moins de force, pour s'éloigner du centre. Et au contraire celles qui ont le plus d'agitation, & sont les plus propres au mouvement, ont plus de force pour s'éloigner du centre, & contraignent les [illegible]res à descendre vers le centre. C'est le troisié[illegible]e, que j'ai supposé, aprés l'avoir tiré [illegible] Descartes.

Or la matiére du prémier & du second Elément ont beaucoup plus d'agitation, & sont beaucoup plus propres au mouvement, que celle du troisiéme. C'est le quatriéme principe, que M. Descartes suppose par tout.

Donc la matiére du troisiéme Elément, & non pas celle du prémier, doit occuper le centre du Tourbillon. C'est la proposition, que j'avois à démontrer, contradictoire de celle, sur laquelle M. Descartes bâtit tout son systême de la Lumiére. Donc le Soleil & les Etoiles seront des corps opaques, & non pas lumineux. On ne lui attribuë rien ici, qui ne soit expressément de lui ; & on lui demande en même tems, par lequel de ses principes, ne sçachant que faire des fragmens des macules du Soleil, ni quel usage leur dônner au centre, & auprés du centre du Tourbillon, où elles se forment, & où elles se brisent, il les fait chasser & pousser bien avant dans la circonférence, tout branchus & peu propres, qu'ils sont au mouvement, & composer une espece d'Air, qui selon lui s'étend jusqu'à la
P.3.princip.num. 100. sphére de Mercure, & même plus loin. Comment est-ce que le prémier Elément, ou le second Elément, qui sont ou au centre, ou plus prés du centre, ou immédiatement au dessous de ces parties brisées, leur cédent ainsi le droit, qu'ils ont en vertu de leur grande agitation, & de leur aptitude au mouvement, sur la place, qu'elles occupent vers la circonférence. Et si une fois ce desordre, tout opposé qu'il est aux loix, que M. Descartes a établies dans son Monde, tolére vers le Soleil, pourquoi auprés de Terre une pierre, que j'aurai jettée en l'air, ra-t'elle contrainte de descendre avec violence vers le centre par la matiére du second Elément, qui se trouve au dessous d'elle, sous prétexte que cette pierre s'est saisie d'une place, qui ne lui appartient pas, & qui est dûë à la matiére, qu'el-

qu'elle à déplacée, à raison de son grand mouvement.

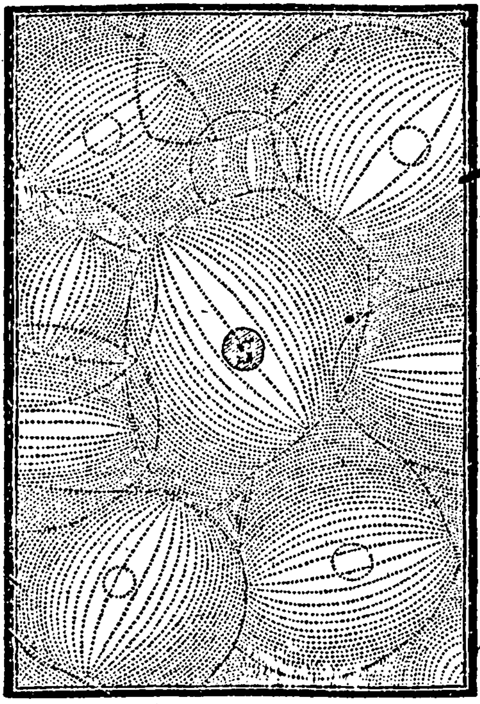
C'est ainsi, que les Principes de M. Descartes s'accordent. C'est ainsi, qu'il trouve le moien de les faire servir à des conclusions contradictoires, à la faveur de quelques petites comparaisons, dont il sçait user à propos, pour éblouir ceux qui lisent ses ouvrages sans les méditer, & qui pour l'ordinaire ne lui servent, qu'à déguiser des paralogismes, & à faire passer des propositions, que nulle bonne raisonne pourroit appuier.

SECOND ARGUMENT.

Pour comprendre cette difficulté, il faut supposer avec M. Descartes, que les Etoiles fixes ne sont pas dans la circonférence d'une même Sphére, ni également éloignées du centre du Monde visible. Que les unes sont plus enfoncées dans ces vastes espaces du Firmament, les autres plus avancées vers le centre du Monde. Il faut aussi se souvenir, qu'elles ont toutes chacune leur Tourbillon dont elles occupent le centre, & que ces Tourbillons sont tout autant de Sphéres différentes placées au dessus, au dessous, & aux côtez les unes des autres. De sorte par exemple, que nous pourrons concevoir le Tourbillon du Soleil, où nôtre Terre se trouve avec les autres Planétes, comme une Sphére fluide, entourée de plusieurs autres semblables, qu'elle touche en divers points de sa superficie exterieure, de même qu'une boule environnée de toutes parts d'autres boules, les touche toutes par différens endroits de sa circonférence.

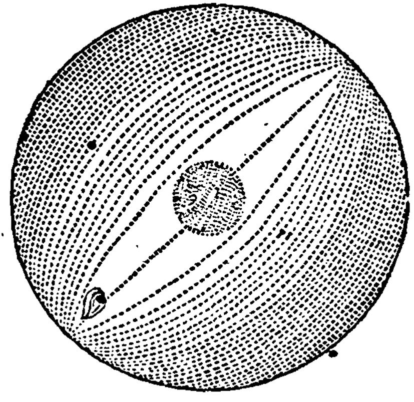
P. 28. princip. n. 23.

En troisiéme lieu, il faut rappeller dans son esprit la maniére, dont M. Descartes explique la Lumiére, qui consiste dans l'effort, que



fait la matiére du prémier Elément, qui est au centre du Tourbillon, pour s'éloigner de ce centre, d'où il arrive, que poussant la matiére céleste

leste ou du second Elément, qui est au dessus d'elle, dans tous les points imaginables, cet effort & cette pression se font dans toutes les lignes, qui vont à la circonférence du Tourbillon; quelques-unes desquelles rencontrant nécessairement nôtre œil, quand il est tourné vers l'Etoile, ou vers le Soleil, elles le pressent & l'ébranlent d'une maniére, qui détermine nôtre ame à la perception, que nous appellons vision.

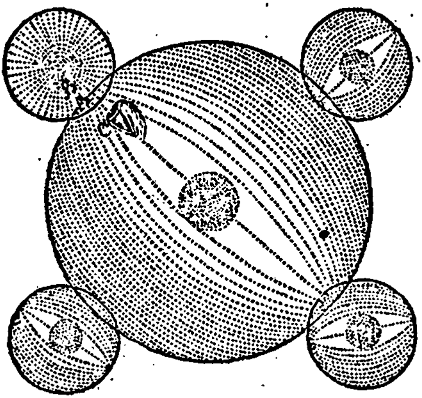


Cela se comprendra aisément dans cette figûre, où les petits points qui sont au centre du cercle, représentent la matiére du prémier Elément, ou le corps de l'Etoile. Les lignes tirées à la circonférence représentent la matiére céleste, dont les raions aboutissent à l'oeil placé dans la circonférence du Tourbillon.

On ose assurer, que dans cette disposition de Tourbillons, nous qui sommes dans celui

du Soleil ne pourrons pas voir les Etoiles, en ſuppoſant les principes de Deſcartes.

Ajoûtons à la figure précedente quatre autres Tourbillons, que je ſuppoſe être les Tourbillons de quatre Etoiles les plus proches de celui du So-



leil. Que l'oeil, qui étoit tourné dans l'autre figure pour voir le Soleil, ſoit tourné vers un de ces Tourbillons, pour regarder par exemple l'Etoiſe B. on démontre par les principes de Deſcartes, qu'il ne peut pas la voir.

Démonſtration.

L'oeil ne peut voir l'Etoile B. que par le moien des raions, ou des lignes de la matiére céleſte pouſſée par l'effort, que l'Etoile B. fait pour s'éloigner du centre de ſon Tourbillon, & dont l'im-

l'impulsion vienne se communiquer à l'œil en le pressant, & remüant les filets de son nerf optique. Or cela est impossible en supposant l'œil placé dans le Tourbillon du Soleil. On le prouve de la sorte.

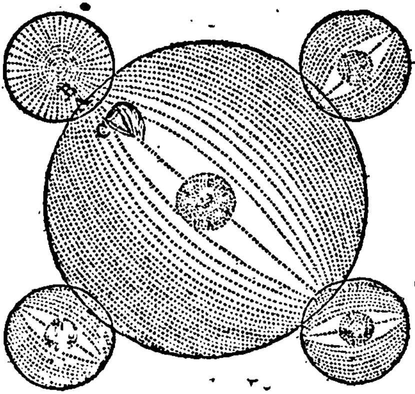
Cette impulsion ne peut se communiquer à l'œil, qu'en deux maniéres, ou bien immédiatement par un raion, ou ligne de la matiére du Tourbillon de l'Etoile, qui aboutisse à l'œil; ou bien médiatement par une ligne du Tourbillon solaire où l'œil se trouve, repoussée vers l'œil par le Tourbillon de l'Etoile. Comme si la ligne B. A. du Tourbillon de l'Etoile repoussoit vers l'œil la ligne A. C. du Tourbillon solaire. Car il est impossible de concevoir, que l'Etoile cause quelque pression dans l'œil, que par un de ces deux moiens: or on ne peut avoir recours ni à l'un, ni à l'autre.

On ne peut pas se servir du prémier, parce que les Tourbillons, selon M. Descartes, ont chacun leur district séparé, & leur mouvement tout différent. De sorte que les lignes de l'un ne se mêlent jamais dans les lignes de l'autre: mais elles se terminent toutes chacunes à la circonférence de leur Tourbillon; & si l'on admettoit une fois cette communication, ou plûtôt cette confusion, tout retourneroit bientôt dans ce cahos confus & embrouillé, d'où M. Descartes veut que son Monde soit sorti par les seules loix du mouvement; & de plus, comme il n'y a nul point dans le Tourbillon du Soleil, d'où on ne puisse voir l'Etoile, il faudroit, que la matiére du Tourbillon de l'Etoile occupât tout l'espace du Tourbillon du Soleil, ce qui seroit la chose du Monde la plus absurde.

Reste le second moien, qui ne peut pas être plus utile à M. Descartes, que le prémier, en suivant ses principes; parce que, selon lui les Tourbillons, quoique peut-être inégaux en grandeur, doivent être toûjours exactement d'égale force. Car, dit-il, s'ils n'avoient entre eux cette égalité, ils se détruiroient infailliblement. Or cette égalité vient de ce que l'Etoile d'un Tourbillon se remüant toûjours uniformement en rond, pousse la matiére de son ciel vers la circonférence, & contre les Tourbillons voisins précisément avec autant de force, que les Etoiles des autres Tourbillons poussent la matiére de leur Ciel contre le sien. D'où s'en suit, selon lui, qu'ils se soûtiennent toûjours les uns contre les autres: mais aussi de là on conclut manifestement, que la matiére d'un Tourbillon ne peut pas repousser celle de l'autre, ni la faire reculer vers le centre, d'où elle s'éloigne de toute sa force, & de toute la force de l'étoile, qui la pousse. Donc l'effort, que fait la matiére d'une étoile pour s'éloigner de son centre, ne peut pas se faire sentir à nôtre œil, tandis qu'il est dans le Tourbillon solaire; puisque la communication de cette impression se trouve invinciblement empêchée par la matiére du Tourbillon solaire, qui s'y oppose de toute sa force, & qui conséquemment empêche cette pression de l'organe, qui seule cause la vûë de l'objet. Car pour nous expliquer par une comparaison semblable à celle, dont M. Descartes se sert souvent. Supposons un aveugle, dont la main sans avancer ni reculer touche au bout d'un bâton. Supposons en second lieu, que sa main soit tellement disposée, qu'afin qu'elle sente ce bâton,

Traité de la Lumiére. Ch. 15.

il ne ſuffiſe pas, qu'elle y ſoit immédiatement jointe, mais, qu'il faille outre cela quelque preſſion du bâton contre cette main. Suppoſons en troiſiéme lieu, qu'une autre main la pouſſe avec grande force contre celle de l'aveugle. Suppoſons enfin, qu'une troiſiéme perſonne tenant le bâton par le milieu, faſſe effort pour l'éloigner de la main de l'aveugle, & que cet effort ſoit précifément égal à celui, que fait la ſeconde main pour la pouſſer. En ce cas le bâton n'avancera, ni ne reculera, il ne ſe fera aucune preſſion dans la main de l'aveugle; & par conſéquent ſuivant la prémiére partie de la ſuppoſition, il ne le ſentira point.



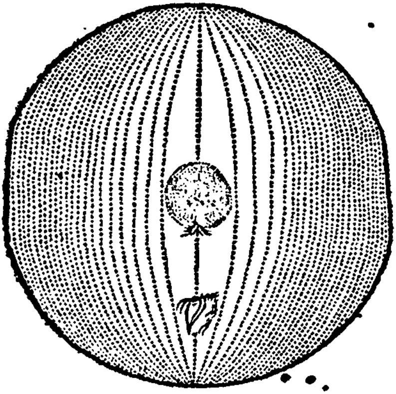
Appliquons ceci à nôtre ſujet, imaginons-nous une ligne de matiére céleſte étenduë depuis l'oeil juſqu'à la circonférence du Tourbillon ſolaire.

laire. La conjonction immédiate de cette ligne avec l'œil, ne suffit pas pour faire la sensation de la lumiére, si nous n'ajoûtons quelque autre chose. Ce qu'il faut donc ajoûter, c'est un effort & une pression de cette ligne contre l'œil, qui le déterminera à voir, & c'est là la doctrine de M. Descartes. Or d'où viendra cette pression dans l'hypothése dont il s'agit? Ce ne sera pas précisément de cette ligne de matiére céleste, puisqu'elle fait effort au contraire pour s'éloigner de l'œil vers la circonférence du Tourbillon. Elle ne peut donc venir que de la ligne du Tourbillon de l'étoile voisine, qui repousse celle-ci vers l'œil. Mais celle-ci faisant autant d'effort pour s'éloigner de l'œil, que l'autre en fait pour la pousser vers l'œil: il s'ensuit que cet effort ou impulsion ne parvient point jusqu'à l'œil, non plus que l'effort de la main qui pousse le bâton ne parvient point jusqu'à la main de l'aveugle; & que l'œil ne reçoit point de la matiére céleste, qui le touche, la pression requise pour la sensation de la vûë: comme la main de l'aveugle ne reçoit point du bâton la pression requise au sentiment du toucher, ou pour sentir le bâton, & que par conséquent, l'œil placé dans le Tourbillon du Soleil, ne verra pas plus l'étoile, que l'aveugle sentira le bâton.

Mais pour confirmer tout ceci, il faut se souvenir, que dans les principes de Descartes, non seulement tout ce qui rompt cet effort & cette pression, mais encore ce qui diminue l'un ou l'autre, empêche conséquemment l'effet de l'objet lumineux sur nôtre oeil; & c'est ainsi que ce Philosophe explique les macules du Soleil, ou

ces défauts de lumiére, que nous apercevons dans quelques endroits du disque de cet Astre. Car, selon lui, des parties du troisiéme Element s'étant accrochées les unes aux autres sur la surface du Soleil empêchent la matiére du prémier Elément, dont le Soleil est composé, de pousser la matiére céleste vers mon œil, avec toute la force, dont elle la poussoit auparavant: ce qui est cause, que les lignes de matiére céleste, qui touchent mon œil, & que l'on conçoit s'étendre jusqu'à cette matiére du troisiéme Elément, amassée sur le corps du Soleil, ne sont plus pour moi des raïons de lumiére, qui me fassent voir cet endroit du Soleil lumineux comme les autres. De sorte que la lumiére, que j'aperçois dans tout le reste du corps du Soleil me fait apercevoir dans cette partie un défaut de lumiére, qu'on appelle macule. Or, il est visible, que cette portion de matiére du troisiéme Elément, qui flote seulement sur la superficie du Soleil, rompt moins l'effort, dont la matiére du Soleil pousse la matiére céleste vers mon œil, que si une force égale à celle de la matiére du Soleil la repoussoit, & l'arrêtoit, comme il arrive ici, où la matiére du Tourbillon solaire s'oppose à l'effort de l'étoile, & l'empêche par conséquent de se faire sentir à mon œil. Mais M. Descartes a beau se débattre ici, & tâcher de faire prendre le change à son Lecteur, par l'explication des réfractions qui arrivent aux raions des Etoiles, lorsqu'elles passent dans le Tourbillon du Soleil. Il ne fait point autre chose en cela, que d'envelopper la question de nouvelles ténébres, au travers desquelles il semble vouloir se sauver. Qu'il nous dise seulement ce

qu'il



qu'il entend par ces raions de l'Etoile, qui viennent jusqu'à la terre au travers du Tourbillon solaire. Mais ce que nous avons expliqué, montre qu'il ne peut rien dire de tolerable là dessus.

Que si l'on ne peut concevoir la communication de l'effort & de l'impulsion d'une étoile, dont le Tourbillon touche immédiatement celui du Soleil, que sera-ce des autres Etoiles, dont les Tourbillons sont infiniment éloignez de celui du soleil, & desquelles l'impression ne se pourroit faire sentir à nôtre œil, qu'au travers de plusieurs autres Tourbillons, dont la matiére se remuë diversement, & qui sont tous autant d'obstacles à cette communication. Certes, quand tout ce que nous venons de dire, ne seroit pas démonstratif pour les Etoiles les plus proches du Soleil, il le seroit sans doute pour toutes les autres, & ainsi au lieu d'une infinité d'E-

toiles;

toiles; que nous voions briller la nuit dans le Ciel, nous n'en découvririons pas cent avec les meilleures lunetes.

Mais, que feroit-ce, si on ajoûtoit que nous ne devrions pas même voir le Soleil. On le prouve cependant par les mêmes principes : car pour cela, il suffit que la Terre ait un Tourbillon particulier, dont le mouvement soit égal, & opposé à celui de la matiére céleste, que le Soleil pousse vers nos yeux. Or tout cela est vrai selon M. Descartes : car il enseigne expressément, que la Terre a un Tourbillon particulier, dont la matiére fait effort pour s'éloigner du centre. Cet effort est contraire à l'effort de la matiére du Tourbillon solaire du côté que la Terre est éclairée du Soleil. Cet effort est égal à celui de la matiére du Soleil : car sans cela ce Tourbillon de la Terre ne se conserveroit pas. Donc l'impression du Soleil ne peut pas arriver jusqu'à nôtre œil.

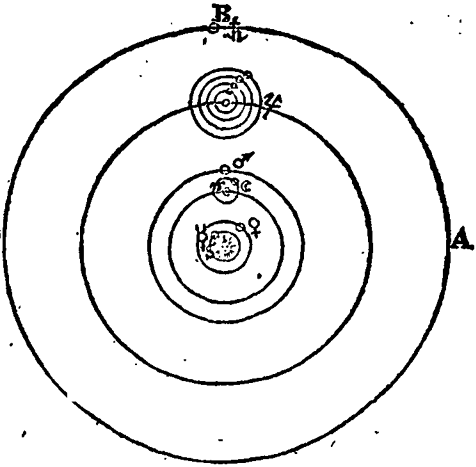
Que dirons-nous des Planétes & des Cométes, que nous ne voions, que par les raions du Soleil réfléchis, qui par conséquent ne sont pas si forts, que s'ils étoient directs. Si le Tourbillon de la Terre en raisonnant sur les Principes de Descartes doit arrêter ceux-ci, à combien plus forte raison devroit-il arrêter ceux-là, & nous empêcher de voir tous ces astres.

Tout cela nous paroît difficile; & avant que de nous faire Cartésiens, nous voulons être parfaitement instruits là dessus. Mais il nous reste encore quelque chose, peut-être de meilleur, sur ce Tourbillon particulier de la Terre, qui nous fait une troisiéme difficulté.

TROI-

TROISIEME ARGUMENT.

Cette troisiéme difficulté eſt ſi bien fondée dans les Principes de M. Deſcartes, & a de ſi grandes ſuites contre le ſyſtême de ſon Monde, que quand toutes les autres ne ſeroient rien, elle-ſeule ſemble déconcerter tout ce qui y paroît le mieux établi. Il ſuppoſe que la Terre a ſon Tourbillon propre & particulier dans le grand Tourbillon ſolaire. Privilége, qu'il attribuë encore à Jupiter, & que la Lune n'a pas. Il explique cette ſuppoſition d'une maniére fort naturelle & fort ſimple par l'exemple de ces grands tournants d'eau, que l'on voit quelquefois dans les riviéres. Au milieu de ces grands tournants, il s'en fait de petits, qui ſuivent le mouvement du grand, & ſont emportez autour de ſon centre, faiſant en même tems tourner des feuilles & des pailles autour du leur propre. Il n'y a rien de mieux imaginé pour faire comprendre comment la Terre & Jupiter étant emportez autour du Soleil par la matiére du grand Tourbillon ſolaire, ils font en même tems tourner autour d'eux d'autres Planétes: comment la Lune eſt entraînée autour de la Terre, & quatre petites Planétes autour de Jupiter. Mais par malheur en examinant cette ſuppoſition ſur les principes de nôtre Philoſophie, elle paroît tout-à-fait impoſſible.



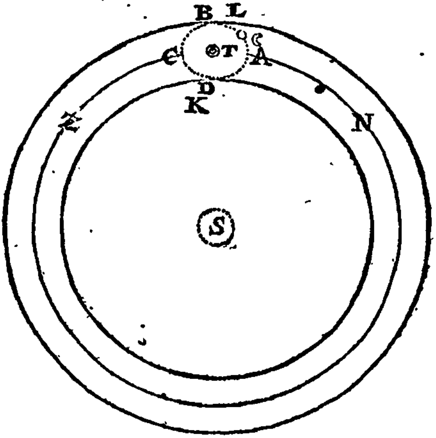
Démonstration.

Ou le Tourbillon particulier, que l'on donne à la Terre, est le même qu'elle avoit, lorsqu'elle étoit encore étoile; ou c'en est un nouveau, qui s'est fait depuis que l'autre a été détruit. On soûtient que ni l'un ni l'autre ne peut être. Donc elle n'en peut avoir.

Ce ne peut pas être celui qu'elle avoit autrefois. Car selon M. Descartes, une étoile ne devient Planéte ou Cométe, qu'en perdant son Tourbillon. Selon lui un Tourbillon ne se conserve, que parce que sa matiére a autant de mouvement & de force, que la matiére de ceux qui l'entourent, & sa matiére perd cette égalité de force & de mouvement, dés là que l'Etoile qui

est

eſt au centre ne lui en peut plus tant communiquer, à cauſe des taches qui la couvrent. Or la Terre non ſeulement eſt une Etoile couverte de taches, mais même de pluſieurs groſſes croûtes d'une profondeur immenſe. Elle n'a donc pu ſe conſerver ſon Tourbillon, & il a dû être entiérement détruit & englouti, (pour nous ſervir du mot qui répond au Latin de M. Deſcartes,) par celui du Soleil. Reſte donc à voir ſi la Terre a pû ſe faire un nouveau Tourbillon, depuis qu'elle eſt deſcenduë vers le Soleil.



M. Deſcartes prend en effet ce parti pour faire comprendre ſa penſée, il fait cette figure, qui repré-

S. *Le Soleil.* T. *La Terre.* A B C D. *Le petit Tourbillon de la Terre.* N A C Z. *Le grand Orbe, dans lequel la Terre eſt emportée au tour du Soleil.*

représente le Tourbillon du Soleil, dont le centre S. est le Soleil. Le petit cercle ou éllipse ponctuée C. D. B. A. représente le petit Tourbillon ovale de la Terre, qui fait tourner la Lune autour de la Terre T. Le cercle N. A. C. Z. est celui, que décrit la Terre dans l'espace d'un an autour du Soleil. Le cercle B. & le cercle D. terminent le plus petit diamétre du Tourbillon ovale de la Terre. Il suppose outre cela, que, quoique les Planétes & la Terre soient emportées autour du Soleil par la matiére céleste, cette matiére va néanmoins plus vite, que les Planétes, de même que l'eau d'une riviére coule plus vîte que les bateaux: qui suivent son courant.

De cette supposition, il conclut, que la matiére du ciel ne doit pas seulement faire tourner les Planétes autour du Soleil, mais encore autour de leur propre centre, & qu'elle doit composer de petits cieux autour d'elles, qui se remuënt en même sens, que le plus grand.

Il conclut en second lieu, que s'il se rencontre deux Planétes dans le même cercle, dont l'une soit plus petite, & aille par conséquent, selon lui, plus vîte que l'autre, la plus petite arrivant vers l'autre, se doit joindre au petit ciel, qui sera autour de la plus grosse, & tournoier éternellement avec lui. Et c'est dit-il, ce qui arrive à la Lune par raport à la Terre.

Comme de ce Tourbillon particulier de la Terre dépend presque toute la Physique de Descartes, & que c'est, pour ainsi dire, la principale rouë de toute sa machine, il a dû l'établir d'une maniére qui rendît la chose incontestable, & ne rien supposer ici, qu'on pût justement révoquer

voquer en doute, & qu'il ne pût défendre avec toute la solidité possible : voions ce qui en est.

Il explique sa prémiére supposition, sur laquelle tout le reste est appuié ; sçavoir que la matiére céleste, qui entraine la Planéte autour du Soleil, va plus vite que la Planéte. Il explique, dis-je, cette supposition par la comparaison d'un bateau, qui descend sur une riviére, & qui ne va pas si vîte, que l'eau de la riviére : comparaison specieuse, mais qui n'a rien de solide, puisque la raison pour laquelle le bâteau ne va pas si vîte que l'eau, qui l'entraîne, ne se trouve point dans la Planéte, qui nage au milieu de la matiére céleste. Cette raison est, que la partie du bateau, qui est hors de l'eau rencontre de la résistance dans l'air, qui n'a pas le même cours que l'eau, & qui par conséquent résiste au mouvement, que l'eau imprime au bateau : Et plus cette résistance est grande, comme quand le vent est contraire, plus le mouvement du bateau est lent, en comparaison de celui de l'eau. Et d'autant moins que cette résistance est grande, comme quand le vent est favorable, d'autant plus vîte est le mouvement du bateau : mais cela ne se rencontre point dans la Planéte, qui est plongée au milieu de la matiére céleste : elle n'a rien qui s'oppose à tout le mouvement, que cette matiére lui doit imprimer. Outre que d'elle-même étant indifférente au mouvement, & au repos ; a tel, ou a tel dégré de mouvement, a telle, ou a telle détermination, elle ne fait nulle résistance, ainsi que parle M. Descartes même, à la matiére du ciel.

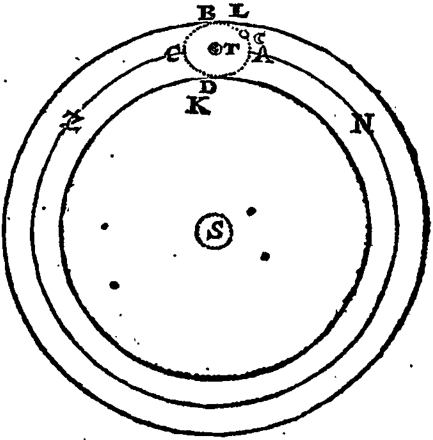
Il apporte ensuite une raison de cette inégalité de mouvement de la Planéte, & de la matiére céle-

céleste, qui l'emporte : c'est, dit-il, que, quoique de petits corps tels, que sont les parties insensibles de la matiére céleste, s'accordant tous ensemble, pour agir contre un plus gros, puissent avoir autant de force que lui, toutes fois ils ne le peuvent jamais faire mouvoir si vîte en tous sens, comme ils se meuvent, à cause que s'ils s'accordent en quelques-uns de leurs mouvemens, lesquels ils lui communiquent, ils différent infailliblement en d'autres, qu'ils ne lui peuvent communiquer. Ou nous nous trompons, ou cette raison n'est qu'un pur galimatias, au moins par raport à l'affaire dont il s'agit ; & un de ces petits coups d'adresse, dont nous avons remarqué, que M. Descartes se sert de tems en tems fort à propos pour éblouir son Lecteur, & lui cacher le foible de quelque conclusion nécessaire à son systême, qu'il sent bien, mais dont il ne veut pas, qu'on s'apperçoive. Car alors il apporte quelque comparaison plausible, qui lui sert à préparer l'esprit, & à apprivoiser, pour ainsi dire, l'imagination du Lecteur, quoi que quelquefois elle ne fasse rien pour le point principal de la difficulté ; il y ajoûte aussi-tôt, pour la soûtenir, quelque raison abstraite, que peu de gens peuvent, ou veulent se donner la peine d'aprofondir, prévoiant bien, qu'étant déja à demi gagnez par la comparaison, ils se rendent aisément à quelque petite apparence de vérité, qu'il leur fait entrevoir dans sa raison, qui souvent n'est âu fond qu'un vrai sophisme. Et pour ce qui est de celle-ci : qu'importe, que de petits corps, qui en poussent un plus grand, aient divers mouvemens ? Qu'importe, qu'ils ne lui communiquent

pas tous ces divers mouvemens, pourvû qu'ils aient assez de force pour le pousser, que ce corps ne leur fasse nulle résistance, qu'ils s'accordent tous, comme on le suppose ici avec M. Descartes, à lui communiquer le mouvement dont il s'agit, & qu'on les conçoive tous appliquez à sa superficie, de maniére à le pousser vers l'endroit, où ils sont eux-mêmes poussez. Car, certes, dans ces circonstances, on conçoit, qu'il doit aller aussi vîte qu'eux.

Cependant d'un principe aussi peu établi que celui là, il conclut que la matiére céleste doit faire tourner la Planéte autour de son centre, & composer un petit ciel autour d'elle, qui se remuë en même tems, que le plus grand. Mais ne lui disputons point cette supposition; toute mal prouvée qu'elle est, suivons le dans son raisonnement; & pour voir, s'il est juste, imaginons-nous la Terre T. comme suspenduë dans le vuide, & représentons-nous comme un cercle de matiére céleste de la largeur du diamétre de la Terre, qui, venant avec impetuosité comme un torrent, l'emporte tout d'un coup: mais comme on suppose, qu'il va avec plus de vîtesse qu'elle, il me semble, que sans avoir fort étudié les régles des déterminations du mouvement, on conçoit, que ce torrent de matiére céleste rencontrant ainsi la Terre, se divisera incontinent en deux parties, & comme en deux bras, dont l'un coulera par dessus, & l'autre par dessous la Terre; & que si nous concevons ce torrent d'une profondeur égale ou plus grande, que le diamétre de la Terre, il se répandra de toutes parts sur la surface de la Terre, par dessus, par dessous, & de tous côtez. D'où s'ensuit, qu'il

ne lui imprimera aucun mouvement autour de ſon centre, & qu'il le lui ôteroit même, ſi elle l'avoit, toutes les lignes de ce torrent ſe



contrebalançant les unes les autres, & s'oppoſant aux déterminations, qu'elles trouveroient dans la Terre, contraires à la leur. Or il nous ſemble, qu'en expliquant les choſes de la ſorte, ce n'eſt point une comparaiſon, que nous donnons, mais une parfaite idée de ce qui doit arriver dans le mouvement de la matiére céleſte, qui emporte la Terre autour du Soleil.

Pourquoi donc Deſcartes veut-il, que la matiére céleſte, qui emporte la Terre, & qui s'ap-

S. *Le Soleil.* T. *La Terre.* A B C D. *Le petit Tourbillon de la Terre.* N A C Z. *Le grand Orbe, dans lequel la Terre eſt emportée au tour du Soleil.*

plique à sa superficie du côté d'A. allant plus vîte qu'elle, coule toute entiere d'A. en B. & que la moitié n'aille pas d'A. en D. car il est impossible, que les choses se fassent, & se conçoivent autrement. Mais si cela se doit faire de la sorte, comme on n'en peut pas douter, il n'y a plus de Tourbillon; puisque la matiére, qui coule d'A. en D. empêche celle qui va d'A. en B. de revenir par C. D. se peut-il rien de plus évident & de plus sensible que cette démonstration.

Mais supposé que, par impossible, la matiére qui arrive en A. dût toute se détourner, pour couler vers B. le Tourbillon se feroit-il? Non, certes: car allant de B. en C. & arrivant en C. elle doit s'éloigner du centre de son mouvement, & continuer son chemin vers D. dont la raison est dans les Principes de Descartes, que c'est l'endroit de tout le petit cercle, qu'elle avoit commencé à décrire, où elle trouve moins de résistance. Prémierement, parce que la matiére, qu'elle rencontre dans ce point est déja en mouvement vers Z. & lui cede d'elle-même sa place. Secondement, parce que celle qui est au dessous, c'est-à-dire entre D. & C. lui résiste & l'empêche de descendre, étant plus pesante qu'elle, selon M. Descartes. Et en troisiéme lieu, parce que le cercle C. Z. est son lieu naturel selon le même Philosophe. Elle coulera donc plûtôt vers Z. que vers D. & par conséquent ne fera point de Tourbillon.

Mais, supposons encore, que le Tourbillon se fasse, & que la matiére acheve son tour d'A. en B. de B. en C. & de C. en A. ce Tourbillon se conservera-t'il? Point du tout. Car

de

de trois choses l'une: ou il est plus fort que le Tourbillon du Soleil, c'est-à-dire, que sa matiére tend plus fortement à s'éloigner de son centre, que celle du Tourbillon du Soleil, qui est depuis S. jusqu'à D. ne tend à s'éloigner du sien, ou il est moins fort, ou il est égal? S'il est moins fort, il doit être détruit par celui du Soleil. S'il est plus fort, il doit détruire celui du Soleil. Reste donc, qu'il soit égal en force, il faut nécessairement, que Descartes le suppose: mais comment nous le prouvera-t'il, je ne dis pas par une démonstration, (on ne veut pas le mettre à une si forte épreuve) mais pourra-t'il seulement nous apporter la moindre conjecture, qui nous rende cette supposition vrai-semblable. Ne pourrions-nous pas au contraire apporter plusieurs raisons, pour détruire cette supposition? Ne pourrions-nous pas montrer, que si le Tourbillon de la Terre étoit aussi fort que celui du Soleil; & que si les petits Globes, dont il est composé s'éloignoient avec autant de force du centre du Tourbillon, la Terre, selon les Principes de Descartes, devroit paroître un Soleil, & Jupiter aussi; puisque ce qui nous fait paroître lumineux le centre d'un Tourbillon, c'est le mouvement véhement de sa matiére, quand même, dit Descartes, ce centre seroit vuide de toute matiére, ne pourrions-nous pas encore, en imitant le stile de ce Philosophe, comparer le Tourbillon du Soleil depuis S. jusqu'à D. à une grande Mer, dont le flux se trouvant contraire à la pente d'une petite riviére, à laquelle nous comparerions le Tourbillon de la Terre, l'oblige à rebrousser chemin, & détermine ses eaux à un mouvement tout op-

 posé

posé à celui, qu'elle avoit auparavant. Or selon M. Descartes, un Tourbillon être détruit, & la matiére de ce Tourbillon prendre le mouvement, & la détermination d'un autre, c'est la même chose. Si M. Descartes pouvoit prouver son Tourbillon de la Terre par la moindre des raisons, que nous avons apportées, ou par une comparaison aussi naturelle que celle, que l'on vient d'emploier, pour montrer, que c'est une pure chimére, il se croiroit en sûreté contre toutes les attaques de ses plus habiles adversaires.

Que si maintenant nous venions à examiner les difficultez, qui se peuvent prendre du côté de la petite Planéte, c'est-à-dire de la Lune considérée dans le petit Tourbillon de la Terre, peut-être n'en trouverions-nous guéres moins à

Voiez la figure représentée ci-devant page 291.

On avance seulement, qu'en supposant, que la Lune arrivant en A. fût emportée vers B. elle devroit sortir du Tourbillon en C. Car 1°. Elle est la superficie extérieure du petit Tourbillon, selon M. Descartes. 2°. Elle fait effort pour en sortir par son grand Principe du mouvement Circulaire. Il prétend, qu'elle ne peut sortir vers B. parce que la matiére du Tourbillon solaire en cet endroit, est plus légére, & la repousse vers le centre. Elle ne descendra pas non plus selon lui vers K. parce que, dit-il, la matiére céleste de cette partie du Tourbillon est plus pesante qu'elle, & s'oppose pareillement à sa descente: mais nous, nous prétendons qu'elle sortira en C. & continuëra sa route vers Z. Car étant en C. elle ne trouve point de résistance, puisque la matiére de C. Z. est celle de son cercle, qui se trouve

déja en mouvement pour lui ceder la place. D'ailleurs étant dans ce point, elle fait actuellement effort, pour s'éloigner du centre de son mouvement, c'est-à-dire de T. elle s'en éloignera donc, puisque rien ne l'en empêche comme dans les autres points, & au sortir de son cercle, elle sera déterminée à continuer son chemin vers Z. par la matiére qui est au dessus, & au dessous de ce cercle pour les raisons, que M. Descartes en apporte lui-même.

Malgré tout cela néanmoins, on voit bien, que M. Descartes avoit ses raisons, pour supposer les choses de cette maniére. Son systême étoit trop avancé : il ne falloit pas, qu'il en demeurât là pour la Lune. Toutes les principales Planétes étoient placées chacune selon le rang, que leur donne leur solidité. La Lune même avoit trouvé sa place dans le cercle de la Terre. Il s'est trouvé un petit inconvenient, c'est qu'il falloit, qu'elle tournât autour de la Terre, & que par conséquent elle fût tantôt dans le même cercle de la Terre, & tantôt qu'elle n'y fût pas. Un petit Tourbillon lui étoit nécessaire pour cela. C'est là l'unique, & la meilleure raison, qu'il ait eu d'en faire un exprés ; & sans cela les seules loix de la Statique ne l'auroient jamais obligé à faire cette nouvelle dépense.

On ne se seroit pas arrêté si long-tems sur cet article, si on ne l'avoit consideré comme le point capital du systême Cartésien, & comme le fondement de ce grand édifice, qui a été regardé de nos jours par tant de gens, comme le chef d'oeuvre de l'esprit humain. On en va voir l'importance dans les conséquences, que nous en allons tirer.

Conséquences de la démonstration précédente.

La prémiére conséquence regarde l'Astronomie, & les Phénoménes des Planétes. Car prémierement le Tourbillon ne subsistant plus, la Lune ne tourne plus autour de la Terre, puisque selon M. Descartes l'unique cause, qui la fait tourner autour de la Terre, est ce Tourbillon, qui l'emporte. Secondement les quatre Satellites de Jupiter perdront cette qualité, qu'ils ne possédent, que parce qu'ils marchent toûjours à l'entour de lui, & cela par le moien du Tourbillon particulier, qu'on donne à cette Planéte, aussi-bien qu'à la Terre dans le grand Tourbillon solaire. Car tout ce que nous avons dit du Tourbillon de la Terre, & de la Lune, doit s'appliquer au Tourbillon de Jupiter & à ses Satellites.

Ces deux points sont assez considérables dans l'Astronomie, pour nous faire assûrer, que le Monde de M. Descartes n'est point du tout le nôtre, mais, qu'il en est tres différent.

La seconde conséquence regarde presque généralement tous les principaux Phénoménes de ce bas Monde, dont on ne touchera ici que les plus considérables, & les plus aisez à entendre. Ce n'est que par le moien du Tourbillon de la Terre, que les Cartésiens aprés leur Maître expliquent la pesanteur des corps, & rendent raison du mouvement, qu'ils ont vers le centre de la Terre: car par exemple, disent-ils, quand vous jettez une pierre en haut, elle met au dessous d'elle une masse du second Elément,

&

& d'air égale à son volume. Or cette masse a beaucoup plus d'agitation, & d'aptitude au mouvement, & par conséquent plus de force pour s'éloigner du centre de son Tourbillon, que la pierre, qui ne contient quasi que de la matiére du troisiéme Elément, & conséquemment elle doit être contrainte par la matiére du second, de descendre vers le centre du Tourbillon, c'est-à-dire vers celui de la Terre. Il est donc vrai de dire, que sans ce Tourbillon les corps pesants ne descendroient point, au contraire ils monteroient, & en ce cas nous verrions d'étranges choses.

Selon le nouveau systême, le Soleil, tout éloigné qu'il est de la Terre, ne seroit pas en assûrance, s'il se trouvoit encore de ces peuples, qui fâchez de ce qu'il les brûloit par l'ardeur de ses raions, s'assembloient en de certains tems, pour lancer contre lui un nombre innombrable de fléches. Car ces fléches tirées de la Terre vers le Soleil, se rencontreroient dans la circonférence de son Tourbillon, & au milieu de cette matiére du second Elément, qui tâchant de toute sa force de s'éloigner du centre de son mouvement, contraindroient les corps moins capables de mouvement qu'elle, d'aller vers ce centre, c'est-à-dire vers le Soleil. Or ces fléches seroient des corps bien moins propres au mouvement, que la matiére du second Elément, donc elle les contraindroit d'aller vers le Soleil, chose assûrément bien surprenante. Et dans ce cas là, nous rendrions aisément raison d'une expérience, que le P. Mersenne a écrit autrefois à M. Descartes, qu'il avoit faite; Qui étoit, qu'en tirant un mousquet bien perpendiculairement vers le Zenith,

Let. 3. Tom. 2. nith, la bale ne retomboit point : car alors cette bale auroit infailliblement été emportée jusqu'au Soleil.

Selon ce systême, quand nous voudrions faire un voiage, je ne dis pas au globe de la Lune comme Cyrano de Bergerac, mais au Soleil même, rien ne nous seroit plus facile. Nous n'aurions qu'à nous tourner la tête bien perpendiculairement vers le Soleil, & ensuite faire un petit saut, pour nous mettre en mouvement, & donner lieu à la matiére du Tourbillon solaire, qui viendroit frapper contre la Terre, de nous prendre par dessous les pieds. Selon le principe de Descartes, elle nous donneroit une impression, qui nous porteroit en moins de rien jusqu'à cet Astre. En un mot les corps pesants ne descendroient plus vers la Terre, mais ils seroient tous emportez vers le Soleil.

Que dirons-nous du flux & reflux de la Mer, qui est un des plus beaux endroits de la Philosophie de M. Descartes, & pour lequel seul on devroit avoir regret à ce Tourbillon : car à la faveur de ce Tourbillon, M. Descartes, & M. Rohaut disent merveilles sur ce Phénoméne impénétrable de la nature. Non seulement il dépend entiérement du Tourbillon, mais encore de la figure de ce Tourbillon, qu'on a faite ovale exprés, & uniquement pour cela, quoique d'abord ce ne fut pas apparemment l'intention du Philosophe. Car jamais Poëte tragique n'a mieux, ni plus adroitement préparé les incidens de sa piéce, que M. Descartes a fait ses conclusions. On est surpris de voir, quand il les tire, qu'un mot, qu'il avoit jetté en passant, & ce semble sans dessein, a été comme la semence

d'une

d'une infinité de belles conséquences. On s'étonne dans sa troisiéme partie des Principes de voir la figure de ce Tourbillon, qui n'est pas mieux établie, que le Tourbillon même : mais quand on voit dans la quatriéme la nécessité, que M. Descartes en avoit, pour expliquer le flux & le reflux de la Mer, on le loüe d'avoir pris cette précaution. Ce n'est pas pourtant que, nonobstant toutes ces belles & spécieuses explications des Phénoménes du reflux de la Mer, on ne démontre la fausseté du systême Cartésien, même sur ce point en particulier. De tres habiles Mathématiciens, qui ont paru depuis M. Descartes, nous ont fourni des réflexions, & des observations, pour nous en convaincre. On démontre par les observations des distances de la Lune, qu'on détermine par ses diamétres apparents, que cet Astre est autant éloigné dans plusieurs conjonctions & oppositions, que dans quelques quadratures, & aussi proche dans quelques quadratures, que dans quelques conjonctions & oppositions. Donc il est faux, que l'Apogée de la Lune soit toûjours dans les quadratures, & le Périgée dans les conjonctions, & dans les oppositions. Donc on ne peut pas supposer, que la Lune étant en conjonction, & en opposition, soit toujours dans le petit diamétre du Tourbillon elliptique ; & que dans les quadratures elle soit toûjours dans le grand Diamétre.

Cependant c'est par cette seule supposition, que Descartes explique, & peut expliquer l'inégalité des Marées dans les conjonctions, & oppositions, & dans les quadratures, & de celles, que nous voions aux Equinoxes, & aux Solstices.

De

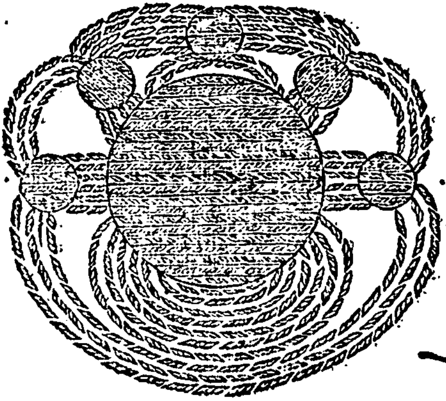
De plus, si lorsque la Lune passe par nôtre Méridien, la pression de l'Air, étoit si notablement plus forte, que dans une autre heure du jour, on devroit s'en être aperçû dans les expériences communes du Tube de Toricelle. Jamais cependant on n'a remarqué cette différence, qui devroit être tres grande. Nous pourrions ajoûter encore plusieurs autres raisons tres fortes contre ce systême : mais quoi qu'il en soit, si la Terre n'a plus de Tourbillon, il n'y a plus de flux ni de reflux.

Enfin, selon M. Descartes, c'est la matiére céleste de ce Tourbillon, qui aiant plus de mouvement, qu'il ne lui en faut, pour tourner en vingt-quatre heures autour de la Terre, en emploie le surplus à se répandre de tous côtez, & cause avec la matiére du troisiéme & du premier Elément toute cette grande variété d'effets & de corps, que nous admirons dans le monde. Ainsi ce Tourbillon étant ruiné, tout sera en confusion, & retournera dans l'ancien cahos. C'est pourquoi il est non seulement de la gloire de M. Descartes, mais de l'intérêt de tout le genre humain de sauver ce Tourbillon. Au reste nous protestons, que nous verrons avec joie la solution des difficultez, que nous lui avons proposées sur cet article & sur les autres, & qu'elle sera incontinent suivie de nôtre conversion entiére & sincére au Cartésianisme.

Mais, qu'en nous répondant, on n'entreprenne point de nous faire prendre le change : qu'on ne nous cite point un endroit de M. Descartes, pour nous convaincre, qu'il n'a point dit le contraire dans un autre endroit, quand le fait est notoire. Cela n'est bon qu'à surprendre ceux,

ceux, qui n'ont pas lû exactement ses ouvrages; & à faire voir plus clairement la contradiction à ceux qui prennent la peine de confronter les endroits opposez. Nous voulons outre cela des réponses précises, & plus nettes, que plusieurs de celles, qu'il a fait autrefois lui-même à plusieurs objections, qu'on a proposées contre sa Métaphysique. Ces réponses font naître une infinité de nouvelles difficultez dans l'esprit; & cependant, parce qu'on les a imprimées avec quantité d'éloges de l'Auteur, parce qu'il s'y donne un air fort décisif, & souvent assez dédaigneux, qu'on n'y voit pas toûjours des repliques, plusieurs se sont accoûtumez à les regarder comme de seconds oracles, dont il a confirmé & expliqué les prémiers, qu'il a prononcez. Nous ne serons pas ainsi la dupe de la réputation, & de l'autorité de M. Descartes, non plus que de l'estime, que nous avons de quelques-uns de ses disciples. Nous loüons & approuvons le conseil, qu'il donne à ceux qui cherchent la vérité, de se donner de garde des préjugez, & nous le mettrons en pratique. Voila, Monsieur, les principales choses, de celles qui étoient contenuës dans le mémoire de mes Péripatéticiens. Ils m'en ajoûtérent de bouche encore quelques autres, comme par exemple: qu'on vous auroit fort embarrassé, si on vous avoit suivi pas à pas dans la quatriéme partie de vôtre livre des Principes, sur tout depuis le nombre 32. jusqu'à 45. où vous descendez dans un si grand détail touchant l'arrangement de ces parties du troisiéme Elément, dont vous formez vôtre Terre: qu'il y avoit bien des choses, qui ne contentoient pas l'esprit, &

qu'il n'y avoit point de page, où l'on ne pût vous demander plusieurs fois avec sujet, pourquoi telle chose se faisoit d'une maniére plûtôt que d'une autre, sans que vous pussiez en rendre une raison tolerable, qu'ils croioient, que cet endroit de vôtre Physique étoit un de ceux, qui avoit le plus contribué à faire passer chez plusieurs vôtre Philosophie pour une pure fable assez malconcertée, & que vos adversaires, sans s'amuser à réfuter les propositions, que vous y faites, dont l'examen ne manqueroit pas d'être fort ennuieux, n'avoient qu'à y renvoier les Lecteurs, pour les rendre fort mécontens de vous.



Ils disoient encore, que vous attribuiez à vos Elémens des proprietez, que vous ne leur laissiez qu'autant, qu'elles vous accommodoient

Il

m'en apportoient un exemple dans la matié-
du prémier Elément : vous donnez pour pro-
:iété à cette matiére, une grande facilité à
re divisée, & à changer de figure, de sorte
l'elle passe aisément par tout, & remplit sans
fficulté toutes sortes d'espaces. Mais quand ce
nt, disoient-ils, à l'explication de la nature
l'aimant, cette propriété devenant incom-
de à M. Descartes ; il lui en donne une tou-
. contraire. Il a besoin d'avoir autour de la
erre, & autour de chaque aimant un petit
ourbillon de matiére Canelée, pour rendre
aison des qualitez de cette pierre merveilleuse.
Ces parties Canelées appartiennent au prémier
Elément. Elles ont pris autrefois le plus aisé- *Parte 3. princip.*
ment du monde la figure de vis, en passant en-
tre trois boules du second Elément. Et mainte-
nant, quand elles sortent de la Terre, ou d'un
aimant, les parties de l'air suffisent pour les ar-
rêter. Au lieu de se casser, & de s'accommo-
der à la figure des parties de l'Air, & du second
Elément, qui y est mêlé, elles s'amassent en
antité autour de la Terre & de l'aimant, où
es font un Tourbillon. Celles qui entrent par
Pole Austral, ne peuvent passer par le Pole
éptentrional ; parceque leur figure ne peut pas
'accommoder non plus à ce passage ; & ils me
émandoient encore à cette occasion, comment
se pouvoit faire, que toutes ces parties Ca-
ainsi arrêtées dans un certain espace, &
nes avec les autres un mouvement
approchant du Pole de la Terre ou
ui leur est proportionné, se tour-
pos, & présentassent si juste
entrer dans les pores de ces
O 2 corps.

corps. Ils prétendoient que le contraire sembl[illegible] devoir arriver, & que la plûpart de ces pa[illegible] ties devoient se presenter de travers, & fai[illegible] conséquemment un embarras capable d'arrêt[illegible] toutes les autres, & de boucher les pores de [illegible] Terre & de l'aimant, & ensuite empêcher tou[illegible] les effets, que nous y admirons. Ils m'avancé[illegible] rent encore un paradoxe assez plaisant. Jusqu'[illegible] présent, me direnr-ils, les plus raisonnab[illegible] des Philosophes ont avoüé, qu'on ne pouvoi[illegible] prouver contre Copernic par aucun argumen[illegible] Physique, que la Terre ne tournoit pas autour d[illegible] son centre : mais M. Descartes, qui suit ce[illegible] Astronôme dans son hypothése, nous en four[illegible] nit un tres fort contre ce mouvement. Son grand Principe est, que tout corps, qui est agi[illegible] té en rond, fait effort, pour s'éloigner du cen tre de son mouvement : ce Principe est vrai. I[illegible] en conclut, que la Terre, tournant sur son es[illegible] sieu, s'en iroit en piéces, si tous les corps, dont elle est composée, n'étoient pressez & serrez d[illegible] tous côtez les uns contre les autres par la m[illegible] tiére du second Elément. Cette conséquence [illegible] encore évidente dans son systême : mais il re[illegible] à voir, si cette pression de la matiére du seco[illegible] Elément est capable de surmonter l'effort, qu[illegible] font les parties de la Terre, pour se sépare[illegible] & pour s'éloigner de leur centre. Cette diffi culté, disoient-ils, est particuliére à Descar tes : car selon la sentence de l'Ecole [illegible] reconnoître un tel effort dans les pa[illegible] Terre, pour s'éloigner du centre [illegible] se une qualité, & une inclinat[illegible] attache naturellement. Or en [illegible] raison de la pression des cor[illegible]

contre les autres par la matiére du second Elément, & de l'effort, que font les corps terrestres, pour s'éloigner de leur centre, il est évident, que l'effort doit surmonter la pression: car l'effort des corps est aussi grand, que le mouvement, qui le cause, & ce mouvement est tres grand, puisqu'il fait faire à la Terre plusieurs lieuës par chaque minute; & au contraire l'expérience montre, que pour surmonter la pression, il faut un tres petit effort, puisqu'il ne faut que celui, que fait un enfant de quatre ans pour lever son pied en marchant, & le séparer de la Terre, contre laquelle la pression seule de la matiére du second Elément l'attachoit. De quoi il semble, qu'on peut raisonnablement conclure, que la Terre ne tourne point sur son essieu, puisque si elle tournoit, nous serions tous jettez en l'air suivant le principe du mouvement de M. Descartes, qui au fond est vrai en bonne Philosophie. Ainsi ce systême fournit un tres-fort argument contre celui de Copernic.

De plus ils me firent remarquer certains endroits, & certains points de vôtre systême, qui sont de la derniére conséquence, & que vous avancez, à ce qu'ils prétendent, non seulement sans preuve, mais contre toute sorte de raison; & en particulier ils me priérent de lire avec réflexion, & sans préoccupation le nombre deuxiéme de la quatriéme partie de vôtre livre des Principes, où aprés avoir expliqué comment le Tourbillon de la Terre s'est détruit, & comment il s'est formé tout autour de cet Astre encroûté une grande étenduë d'air, vous la faites non seulement descendre bien avant

dans le Tourbillon solaire, mais même vous l'y faites suivre, & accompagner par toute cett sphére d'air, qui l'entoure toûjours dans s descente. Ils prétendent que cette supposition que vous jettez comme en passant, & sans la prouver du tout, est inconcevable; & que néanmoins si elle est fausse, il seroit impossi ble, que nous eussions maintenant de l'air autour de nôtre Terre, elle est inconcevable, d soient-ils : car selon M. Descartes l'air n'e point autre chose, qu'un amas de parties du troisiéme Elément, fort petites, & fort déjointes les unes des autres, & qui obéissent tres facilement aux mouvemens, que lui impriment les petits Globes du second Elément, dans lesquels elles nagent. Or cela étant ainsi, comment se peut-il faire, que la Terre en passant tous ces espaces immenses, qu'il y a depuis lieu où elle est, jusqu'à l'extrémité du Tourbillon solaire, d'où elle est venuë, se soit conservé tout l'air qui l'environne. Comment dan les principes de ce Philosophe, la masse de l'air étant beaucoup moins solide que la masse de la Terre, a-t-elle pû avoir le même mouvement la même détermination, la même vîtesse q la Terre? Comment toutes ces petites part si déjointes, si indépendantes les unes des a tres, si obéissantes à tous les mouvemens de matiére céleste, n'ont-elles point été dissipée par la rapidité de la matiére, au travers de quelle elles descendoient, comme la poussié est dissipée par le vent? Mais ajoûtoient-ils comment cette masse d'air est-elle main poussée avec la Terre par la matiére céleste Comment a-t'elle tous les mêmes mouvemen

Part. 4. princip. n. 45.

Est-ce contre le corps de la Terre, ou contre le globe de l'air, que la matiére céleste s'applique pour donner à l'un & à l'autre le mouvement journalier, & le mouvement annuel? Un Copernicien Cartésien pourroit-il aisément se tirer ici d'affaire?

Je laisse, Monsieur, plusieurs autres difficultez, dont je trouverai apparemment la solution dans les réponses, que vous aurez, comme j'espere, la bonté de donner à celles que je vous ai marquées dans cette lettre. Mais au reste, je vous prie de regarder l'empressement avec lequel je vous écris, comme un fruit de l'amour ardent, que vous m'avez inspiré pour la vérité; & sur tout, de juger favorablement de mes intentions. Je n'ai fait que transcrire les propres termes, dont mes adversaires se sont servis dans leur écrit; & je n'ai pas crû, que le respect, que je vous dois, m'obligeât à vous cacher toutes les maniéres insultantes qu'ils y ont emploiées. Elles vous feront connoître combien il est de mon intérêt, & de l'honneur [de] nôtre Secte de ne les pas laisser triompher [lon]g-tems.

La grande & importante occupation, que [v]ous donne maintenant [l]a production d'un nou[v]eau Monde, jointe à l'indifférence, que vous [a]vez toûjours eûë, & que vous avez encore [p]lus que jamais pour les sentimens des hommes, [pou]rroient avec raison vous faire négliger & [mép]riser cette bagatelle. Mais les marques ex[traor]dinaires de bonté, que vous m'avez don[née]s, me font esperer, que vous aurez quelque [égard] à mon honneur, & que vous ne refuserez [pas de] me donner la main, pour me tirer d'un mau-

mauvais pas, où je vous avouë, que je me trouve assez en peine. J'ai prié le R. P. Mersenne de m'aider de son credit auprés de vous, à obtenir cette grace, & de vous assûrer en même tems, comme je le fais ici, avec tout le respect, dont je me sens capable, que je suis de tout mon cœur & de toute mon ame.

Monsieur,

Vôtre tres humble, & tres obeïssant serviteur & tres zélé Disciple.

00088459

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016